

Par (Père) Gabriel Louis Calate) PÉRAU]

LES

FRANCS-MAÇONS

ÉCRASÉS;

SUITE DU LIVRE

INTITULÉ,

L'ORDRE

DES FRANCS-MAÇONS

TRAHI.

TRADUIT DU LATIN.



A AMSTERDAM.

M. DCC. LXXI



S. Fokke inv. et fecit 1746.



AVERTISSEMENT.

CEt Ouvrage ayant été traduit du Latin en François, par trois Personnes, différentes de Nation, de génie, & de capacité, il n'est pas surprenant qu'il s'y trouve quelque bigarrure dans le style, malgré l'uniformité de l'Original, où la pureté, l'élégance, la facilité, & le feu de l'expression se soutiennent jusqu'à la fin.

La Traduction est cependant fidelle, autant que la nouveauté des termes, la singularité des idées, & la difficulté du sujet pouvoient le permettre. Les méprises y sont en petit nombre, & ne méritent pas, pour la plupart, d'être relevées. Je ne ferai qu'indiquer ici les principales.

Page 22, ligne 12, on doit dire que la Société *a été divisée en plusieurs Classes*, & pas en trois.

Page 58, ligne 8, & page 61, li-

iv AVE RTISSEMENT.

gne 27, on ne doit pas dire *troisième Classe*, mais *les Classes inférieures*.

Page 23, ligne 28, jusqu'à la page 50, ligne 27, & page 76, ligne 6, jusqu'à la page 86, ligne 14, ces deux Traductions, la première du Sens mystique du Temple de Salomon, la seconde de la première tenue de la Loge de la Société, ne sont pas tout-à-fait exactes; mais l'essentiel s'y trouve, & le Lecteur intelligent reformera le reste.

Page 102, ligne 23, la raison pour laquelle ce Maître de Loge fut cité devant le Magistrat, fut un passage du Livre intitulé : *Histoire, Obligations & Statuts de la très-vénérable Confraternité des Francs-Maçons*, tirée de leurs Archives, imprimée à Francfort sur le Meyn, chez François Varentrapp, 1742, page 148, ligne 17.



P R É F A C E

N É C E S S A I R E.

Quoique je n'aie pas promis positivement (a) de régaler un jour le Public du fruit de mes longues & laborieuses recherches, les engagements qu'on prend avec lui sont si sacrés, que je ne puis tarder plus longtemps à satisfaire l'impatience qu'il a sans doute de voir les merveilles que je lui ai fait espérer. J'ai voulu (b) le prévenir en ma faveur, & c'est dans ce dessein que j'ai publié l'Ordre des Francs-Maçons trahi. Sept Editions, & quatre Traductions différentes, qui se sont faites de ce Livre en moins de quatre mois, prouvent que j'ai eu raison de croire (c) qu'il ne pouvoit manquer d'être généralement applaudi, & me déterminent à commencer de répandre (d) les trésors que je destine au Public, en publiant un second Ouvrage sur la

(a) Préface de l'Ordre des Francs-Maçons trahi.

(b) Ibid. (c) Ibid. (d) Ibid.

Franc-Maçonnerie. J'acheverai par-là de faire voir combien (e) ce sujet est important, & combien il intéresse tout le monde.

Je n'ignore pas la difficulté de la route où je m'engage ; je sais combien chaque pas y est glissant & dangereux ; & c'est aujourd'hui sur-tout qu'on peut me dire, & avec plus de raison, qu'Horace à son ami,

*Periculosa plenum opus aleæ
Tractas, & incedis per ignes
Suppositos cineri doloso.*

Mais n'importe ; quelques dangers qui me menacent, quelque fondement qu'ait le bruit qui est venu jusqu'à moi, que le Livre pourroit bien coûter des larmes, peut-être même du sang, à son Auteur, rien ne peut contre-balancer mon penchant pour la Vérité. Que les Francs-Maçons me traitent de Traître & de Parjure, qui s'est noirci d'un crime affreux en rompant le Serment qui le lie ; l'intérêt du monde entier me justifiera.

*Un crime fait pour la Patrie,
Deviens un acte de vertu.*

S'ils ne me regardent que comme un Imposteur, auquel on ne doit ajouter aucune foi, eh ! qu'ils cessent de s'alarmer, d'employer les menaces, & de mettre tout en usage pour empêcher l'impression de mes

(e) lb. 1.

N E C E S S A I R E. vij

fourberies : le Public saura les venger , par le mépris & la proscription de l'Ouvrage. Je le prie même de suspendre son jugement , & de différer à m'en croire , jusqu'à ce qu'il voie clairement si tout ce que j'avancerai au sujet du But , de la Morale , & de l'Origine de la Société des Francs-Maçons , porte avec soi assez de vraisemblance pour mériter qu'on y ajoute foi.

Si je n'avois à faire qu'à des personnes équitables , je finirois ici ma Préface ; car puisque (f) le Public a marqué depuis long-temps une si grande curiosité pour ce qui regarde cette fameuse Société , il est fort inutile de faire un Discours exprès pour lui en inspirer. Mais ce Livre va soulever tant de gens , & devenir l'objet de tant d'attaques , qu'il y auroit de la négligence à n'en pas prévenir du moins les principales.

*„ Quoi ! dira quelque Franc-Maçon
 „ irrité , un Auteur qui publia l'année
 „ dernière un Livre , où il promet solem-
 „ nellement de (g) traiter la matiere à
 „ fond , d'en faire un Corps complet ;
 „ un Auteur qui non-seulement donne à
 „ connaître qu'il (h) ignore les Mysteres
 „ des Ecoffois , mais qui n'ose même rien
 „ décider sur la réalité de cet Ordre , &*

(f) Ibid. (g) Ibid. (h) Ibid.

„ qui (i) consent *enfin* de passer pour
 „ un imposteur, s'il y a d'autres Secrets
 „ parmi nous que ceux qui se trouvent
 „ dans son Livre; ce même Homme a l'au-
 „ dace de nous donner un nouveau Vo-
 „ lume, deux fois plus gros que le pre-
 „ mier, pour traiter plus amplement le
 „ même sujet! S'il ignoroit alors les Mys-
 „ teres qu'il prétend nous dévoiler aujour-
 „ d'hui, où les a-t-il appris depuis? & s'il
 „ les savoit, pourquoi ne pas avertir qu'il
 „ en donneroit la suite une autre fois?
 „ Qui ne voit que l'Anonyme, après avoir
 „ imaginé d'abord un Système ingénieux,
 „ le perfectionne aujourd'hui en le rap-
 „ portant avec les circonstances les plus
 „ vraisemblables & les couleurs les plus
 „ frappantes?

(k) Voilà, Messieurs les Francs-Ma-
 çons, ce que vous pouvez dire de plus
 propre à donner le change au Public.
 Mais, par un sort fatal, vous avez affaire
 à un homme qui connoît à fond vos sou-
 plesses & vos ruses; qui perce à travers
 la merveilleuse dissimulation de votre con-
 duite; qui comprend, dans toute leur éten-
 due, les sens cachés sous vos subtiles & nom-
 breuses allégories; qui est en état & dans
 la ferme résolution de dévoiler vos intri-

(i) Ibid. (k) Ibid.

N E C E S S A I R E. ix

gues, d'assigner les causes des événements qui vous concernent, de discerner le prétexte & l'apparence d'avec la vérité; & qui, comme un autre Aristée, renouvelera en vous la fable de Protée, en vous poursuivant sous toutes les formes que vous savez si bien prendre, & vous forçant enfin dans vos derniers retranchements. Courez, Vénérables Maîtres de l'Ordre, courez, tant qu'il vous plaira, d'allégorie en allégorie, de symbole en symbole, de stratagème en stratagème; présentez-vous sous autant de couleurs différentes que l'Arc-en-ciel en offre à nos yeux: vous avez beau faire, vous ne m'échapperez point; je vous presserai sans relâche jusqu'à ce que forcés enfin de reprendre la forme sous laquelle je vous ai trouvés tant de fois, furieux & désespérés, vous avouiez que vous êtes découverts, & que vos ruses sont désormais inutiles. Fasse le Ciel, qu'après avoir été ainsi forcés, comme Protée, vous l'imitiez, non en vous précipitant dans la Mer, mais en abolissant votre Ordre, en renonçant à vos chimériques & gigantesques projets, & qu'à l'avenir il ne soit plus parlé de votre Société, ni en bien, ni en mal!

Après ce vœu, que je fais du fond de mon cœur pour l'avantage du Genre humain,

je vais répondre à votre Objection. La subtilité & la singularité de vos idées sur le grand but de la Société, la politique raffinée que vous mettez en œuvre pour le communiquer, & l'art infini avec lequel vous examinez la capacité de vos Aspirants, sont les plus fermes bases de votre Projet, & vous le font présenter sous deux faces différentes: L'une offre aux yeux de vos Membres les Cérémonies extérieures qui se pratiquent parmi vous, & qui forment, pour ainsi dire, le Corps de la Franc-Maçonnerie. L'autre présente à leur esprit, dans l'explication de votre Doctrine, de votre Morale & de votre But, un vaste champ de méditation sur ces Cérémonies, & une source féconde de conséquences qui en découlent nécessairement. La première, qui n'a rien que de matériel & de sensible, sert à bercer & à endormir les petits Esprits, qui s'arrêtent à l'écorce, faute de pouvoir la percer. La seconde, toute spirituelle & abstraite, est la nourriture solide, réservée aux Esprits capables d'approfondir un sujet, & disposés à adopter les vues de l'Ordre. Au moyen de ces deux points de vue, que vous savez distinguer & séparer de façon que l'un peut être présenté & considéré indépendamment de l'autre, il arrive que la plupart de vos Mem-

NECESSAIRE. xj

bres découvrent à plein le premier, tandis que l'autre demeure caché à leurs yeux sous le voile obscure des métaphores.

Cela étant, Messieurs, doit-on trouver étrange qu'écrivant sur votre Société, je me serve du même style que vous employez pour l'établir, pour l'enseigner & la soutenir? Si un homme, parvenu seulement au grade d'Apprentif, de Compagnon & de Maître, entreprenoit de publier les Mysteres qu'il auroit appris, ne seroit-il pas en droit, après avoir rapporté fidèlement ce qui se trouve dans mon Livre de l'Ordre des Francs-Maçons trahi, de protester qu'il a (1) traité la matiere à fond, qu'il a formé un Corps complet de Doctrine Franc-Maçonne, de se soumettre à passer pour un Impositeur, s'il y a d'autres Secrets parmi vous, que ceux qui se trouvent dans son Livre; de déclarer qu'il n'ignore pas qu'il court un bruit vague parmi les Francs-Maçons, touchant un certain Ordre qu'ils appellent les Ecoffois, mais qu'il ne décide rien sur la réalité de cet Ordre? Il ne pourroit sans doute s'exprimer autrement, puisqu'un des traits de votre politique à l'égard des Apprentifs, Compagnons & Maîtres, étant de ne répandre à la lettre parmi

(1) Voyez la Préface du Livre indiqué.

eux qu'un bruit vague touchant les Ecoſſois, il y auroit de l'imprudence d'en garantir la réalité. Votre ſcrupuleuſe cir- conſpection vous tient en garde contre tous ceux en qui vous ne remarquez pas des ſignes certains de vocation à ce grade ſublime. Il vous faut des Sujets, qui, par leur caractère propre, ou par quelque intérêt puiſſant, ſe livrent tout entiers à l'avancement de vos projets. Vous ne vous contentez pas même à leur égard des plus fortes apparences; il vous faut des épreuves réitérées, qui aillent juſqu'à la démonſtration. Ceux-là ſont les ſeuls à qui vous révélez les ſecrets & la Doctrine des Ecoſſois, & ſi, parmi vos Membres, il ſ'en trouve qui aient beaucoup de pouvoir dans le monde, mais dont les diſpoſitions vous ſoient ſuſpectes, & qui demandent d'être initiés à ces myſteres, (comme on l'a vu en la perſonne d'un grand Roi) vous avez mille raiſons toutes prêtes pour vous excuſer, juſqu'à dire que la Dignité d'Ecoſſois n'eſt qu'un ſimple grade, qui concerne le règlement de l'extérieur & des Statuts de l'Ordre, & qui n'a ni cérémonies ni ſecrets particuliers. Ainſi, en biaiſant toujours, vous vous tirez d'affaire, & vous parez le coup.

N'ayant donc eu deſſein, dans mon pre-

N E C E S S A I R E. xiii

*mier Ouvrage, que de rapporter ce qui concerne les Apprentifs, Compagnons & Maîtres, il est clair que je devois tenir la même conduite, & que je pouvois dire comme vous, que c'étoient là tous les secrets de la Maçonnerie; mais avec plus de vérité, mon but n'étant que de parler des simples Francs-Maçons, & non des Ecoſſois. La circonspection avec laquelle j'ai parlé de ceux-ci dans une Note de ma Préface, a dû vous faire comprendre que j'en savois plus sur leur compte que je n'en faisois paroître; & si vous en doutez encore, ce nouveau Volume achevera de vous convaincre que je suis véritablement (m) au fait de tout ce qui concerne votre Ordre, & en état de prêter le col-
let au plus profond de vos Docteurs.*

Mais qu'importe au Public, de savoir pourquoi j'ai partagé en deux Tomes ce que j'avois à dire sur la Franc-Maçonnerie? L'essentiel est de faire voir que dans le premier j'ai décrit exactement l'extérieur de l'Ordre; & que dans celui-ci, j'en développe avec la même vérité l'Origine, la Morale, la Doctrine & le But.

Pour remplir le premier dessein, je vais répondre aux critiques qu'on a faites de mon Ouvrage; & afin de présenter les

(m) Voyez la même Préface.

objections dans toute leur force, je m'attacherai à celles qui m'ont été faites par un fameux Nouvelliste, qui non content de débiter en gros, tous les mois, ce que les Gazettes nous ont appris en détail, régale encore tous les Lundis le Public d'une Feuille volante, où il fixe les événements douteux, apprécie au juste le mérite des Généraux, dévoile la conduite des Ministres, & fait la leçon aux Rois : Feuille admirable ! publiée successivement sous les différents titres de Magasin, d'Epilogueur, de Démosthène moderne, d'Avocat pour & contre; & qui, outre son mérite réel, est relevée encore par l'agrément particulier d'un style moitié Picard, moitié Tudesque : Feuille, en un mot, capable d'immortaliser son Auteur, s'il ne l'étoit déjà par la qualité de Coryphée des Francs-Maçons d'Amsterdam.

L'Epilogueur que ce redoutable Critique a écrit contre mon premier Livre, qui ne rouloit que sur des Cérémonies & des formalités, m'annonce assez ce que doit attendre ce Traité complet sur les Mystères les plus importants de l'Ordre. Mais je suis préparé à tout par rapport à l'avenir : j'attends mon adversaire de pied ferme; & à l'égard du passé, rien

ne

ne sera plus aisé que de ruiner les batteries qu'il a dressées contre moi.

On peut réduire tout l'Epilogueur extraordinaire, du jeudi 24 Décembre 1744, à deux points contradictoires. D'abord l'Auteur entre en lice contre trois monstres, qu'une imagination vulgaire regarderoit comme la même chose, mais que notre critique distingue avec beaucoup de justesse & de précision. Le premier est un (n) Perfide, le second un Traître, le troisième un Parjure. Après plusieurs assauts livrés à des ennemis si odieux, l'Epilogueur nous apprend qu'ils sont quelque chose de beaucoup moins réel que les marionnettes & les moulins à vent de Don Quichotte; puisque (o) les Francs-Maçons n'exigeant jamais de Serment, on ne peut point se rendre coupable de parjure en leur manquant de fidélité; & puisqu'il n'y a même aucune simple trahison dans le Livre attaqué, & qu'il est impossible qu'il y en ait eu. (p)

Comme je n'aime point à attaquer ni à défendre des êtres de raison, je commencerai par les preuves de la réalité de ce que j'ai donné au Public dans le premier Livre, & de ce que je publie à présent. Après cela je justifierai ma conduite, &

(n) Page 68. (o) Page 71. (p) Page 72.

montreraï combien peu elle mérite les injures que l'Epilogueur lui prodigue.

Pour le premier, on ne sauroit mieux l'établir qu'en rapportant les temps, les lieux, & les Loges dans lesquelles plusieurs Profanes se sont introduits au moyen des signes, des attouchements, & du mot du guet indiqués. Mrs. R... & D... ont eu des preuves de leur vérité, également propres à faire impression sur l'esprit & sur la bourse. Ce fut par la ruse d'un certain filou, nommé Ferdinand, qui, s'étant mis au fait des marques de Franc-Maçon, alla faire visite à Mr. R... à Amsterdam, & se dit le Comte de Rosenguai, Capitaine de Cavalerie dans le Régiment de Plessis, au service de S. M. H. Cet Aventurier ayant conté son histoire à la Françoisse, c'est-à-dire, rejeté sur une affaire d'honneur le besoin d'argent où il se trouvoit, & s'étant en même-temps fait connoître pour Franc-Maçon, M. R... lui donna sur le champ un ducat, & lui promit de lui en faire toucher d'autres le lendemain, qui étoit jour de Loge. Mais le nouveau Franc-Maçon ayant témoigné qu'il souhaitoit de retourner d'abord à La Haye, M. R... lui donna une lettre de recommandation pour M. D..., Maître de la Loge de cette dernière Ville. Celui-ci se laissa si bien persuader de la Franc-Ma-

N E C E S S A I R E. xvij

gonnerie du Comte d'Industrie, qu'il répondit d'abord pour lui à l'Auberge du Lion rouge, chez la veuve Le Quint, dans le Heerestraat. Il se proposoit même de lui procurer une cinquantaine de ducats, si Mr. Scotti de Spadina, Officier Italien, qui passoit en Russie, & qui est Franc-Maçon, informé de cette fourberie, n'en fût pas allé avertir Mr. D... qui courut sur le champ à l'Auberge retirer sa parole. Mais il fallut payer à l'Hôtesse, outre la dépense de la table, un nombre prodigieux de bouteilles du meilleur vin, que le prétendu Comte avoit bues dans une quinzaine de jours, avec ses Amis, à la santé de l'Ordre en général, & de Messieurs R... & D... en particulier.

C'est là un fait si public, que les suites en ont même été portées devant le Magistrat, parce que l'Aventurier étant revenu quelque temps après à La Haye, & ayant insulté Mr. Scotti par ressentiment de cette affaire, cet Officier le chargea de coups de canne en pleine rue, & présenta un Placet à Mr. le Grand-Bailli, pour faire chasser cet homme; mais il prévint les Huisfiers par une prompte retraite.

Mr. le Comte P.... qui honore actuellement l'Université de Leyde de sa présence, s'est aussi introduit par le moyen des

signes en question, non-seulement dans les Loges de ce Pays, mais aussi dans celles de Londres, où il fit un voyage à Pâques passé. Mr. le Comte S... en a fait de même à Paris; Mr. le Baron de K.... à Berlin, & Mrs. le Baron de W...., le Chevalier de R...., & Mr. Pr.... jeunes Seigneurs connus, & qui étudient à Leyde, peuvent aussi témoigner qu'ils ont eu le même succès dans plusieurs Loges de ce Pays.

A tant de témoins authentiques, je puis ajouter chaque Lecteur lui-même, à qui je réponds que pourvu qu'il pratique ce qu'il trouvera prescrit dans mon Ouvrage, il pourra s'introduire dans toutes les Loges, qui d'ailleurs ne le connoîtront pas personnellement Profane, & qui par conséquent ne pourront juger de lui que par les signes, les attouchements, & les mots du guet, & par l'examen qu'ils lui feront subir.

L'Auteur de la Lettre qui fait l'Epilogue du 24 Décembre, ne fourniroit-il pas lui-même une preuve de la vérité du Livre qu'il attaque? Supposé qu'il ne contiât que des fictions, est-ce la coutume de s'emporter contre un Roman? Est-ce que le Lecteur pourroit souffrir quelque préjudice de la lecture de celui-là, plus que des autres? Causeroit-il quelque tort à l'Or-

N E C E S S A I R E. xix

dre? Les Initiés ne sauroient-ils pas toujours à quoi s'en tenir, & les Profanes connoîtroient-ils le secret parce qu'ils croiroient le connoître? D'ailleurs, n'accuse-t-on, ou du moins ne soupçonne-t-on pas la Société, de choses infiniment plus mauvaises que les cérémonies que j'ai découvertes? Ne seroit-il pas avantageux pour elle, que le monde, content d'une découverte chimérique, cessât de faire des efforts pour parvenir à de véritables! Qu'est-ce donc qui met l'allarme dans la Loge? pourquoi cette Feuille extraordinaire, cet amas d'injures, & ces emportemens? On n'en sauroit indiquer la cause, sans revenir à ce proverbe, aussi vrai que commun : c'est que rien ne choque tant que la vérité; & qu'ainsi il faut qu'on ait divulgué ce secret (qui, suivant l'Auteur de la Feuille, a été impénétrable jusqu'à présent, & doit l'être jusques à la fin des siècles,) & que l'on ait réussi à décrire ces choses, dont Mr. D.... a dit à un de mes amis, que quand même on les auroit vues mille fois, il n'y avoit aucune plume capable d'en rien exprimer.

Aussi l'Avocat de l'Ordre est tellement frappé & consterné d'un coup si fatal, qu'il ne sait plus où il en est, & qu'il se contredit à chaque page. Il n'y a pas, dit-

il dans la 68, dans tout le Livre une syllabe qui indique l'ombre de nos secrets, rien seulement qui puisse les faire soupçonner. Cependant, tournez le feuillet, lisez la page 70, vous trouverez cet aveu directement opposé. On en aura reçu quelques-uns, ils auront entendu quelques mots, & vu quelques cérémonies. Continuez jusqu'à la page 71, & pesez ces paroles : Peut-être est-ce le formulaire d'un Serment, que les Maîtres de Loges font prêter en France à leurs Récipiendaires; ce que je ne lui nierai pas : alors il auroit dû intituler son Livre : L'Ordre des Francs-Maçons François trahi. Voilà ce que la force de la vérité arrache, ce qu'elle fait succéder à ces assurances positives, par lesquelles le premier feu l'avoit fait s'inscrire en faux contre tout l'Ouvrage sans exception. Et si l'on a été au fait du Serment, l'acte le plus solennel, le plus important, & par-là même aussi secret qu'aucun autre, pourquoi ne le seroit-on pas du reste?

Enfin l'Épilogueur se retranche à soutenir que si l'on a dit la vérité par rapport à la Franc-Maçonnerie Française, cela ne regarde point l'Angloise. Sur cela, j'en appelle premièrement aux personnes nommées ci-dessus, qui ne se sont pas

N E C E S S A I R E. xxj

moins introduites dans les Loges d'Angleterre, d'Allemagne, & de Hollande, que dans celles de France. D'ailleurs, comment est-ce que le critique prouve cette différence des Francs-Maçons Anglois & François? Ne font-ils pas hautement profession de ne composer qu'un même Corps? La simple parole de l'Épilogueur l'emportera-t-elle sur cette assurance? Comment peut-il exiger des autres, qu'ils aient une si haute opinion de sa véracité, tandis qu'il accuse poliment tous les Francs-Maçons Anglois, qui ont reçu des François, d'avoir été assez fourbes pour les assurer qu'ils étoient initiés aux véritables Mysteres, tandis qu'on les leur cacheoit, & assez filoux pour leur voler par-là l'argent de leur Réception? Le rôle de dupes & de benêts, qu'il fait en cela jouer aux François, n'est pas moins injurieux à cette Nation spirituelle. Quelle est donc l'obligation que les uns & les autres ont à cet Auteur, qui sacrifie leurs qualités les plus estimables à la passion de soutenir son sentiment, ou plutôt celui qu'il veut établir? car lui-même connoît aussi-bien que qui que ce soit la vérité de ce qu'il combat.

S'il a manqué de succès à faire voir que l'on n'a pas écrit les véritables Secrets des Francs-Maçons, il n'en a pas plus à

montrer du crime & de la scélératesse dans l'entreprise de les dévoiler. Il est vrai que les doctes & gros volumes faits contre le Parjure, lui ont aisément fourni quelques citations, qui garnissent d'autant mieux la Feuille que son économie les met toutes en deux Langues : il est encore vrai, que son fiel lui a épargné la peine de consulter les Synonymes François, pour trouver tous les termes les plus injurieux, & en faire un savant tissu. Mais il a négligé de prouver que l'objet infortuné de son courroux les méritât, & de montrer dans mon action les caractères du Parjure. En quoi il a parfaitement suivi le précepte d'Horace, de laisser à quartier ce qu'on ne peut pas traiter avec succès.

En effet, comment réussir à prouver que toutes les Loges sont incapables de manquer à aucune des précautions nécessaires pour n'être jamais exposées, ni aux regards curieux de quelques Profanes qui voient sans être apperçus, ni à l'entrée de quelques fourbes, ou à quelqu'autre accident imprévu ? Pour moi, je connois à Lausanne une Dame d'Illens, qui auroit tout vu par un trou du plancher, un jour que la Loge se tenoit chez son mari, si elle avoit eu la force de retenir des éclats de rire qui la firent appercevoir.

N E C E S S A I R E. xxiiij

Je connois aussi à Amsterdam la Servante de Mr. l'Avocat de la Chenelle de la Charbonnelaye, qui, étant à Leyde, se servit du même expédient, & ayant eu la patience de rester jusqu'à la fin, vit distinctement toutes les cérémonies de la Réception. Enfin, je connois à Berlin une Dame Angloise, femme de l'Architecte du Théâtre Royal, qui, allant de Londres à Berlin pour y joindre son mari, fut trouvée si bien instruite des Mysteres de la Société, que non-seulement on la traita à Hambourg comme une vraie Sœur Visiteuse, mais qu'elle fut même reconnue ensuite pour telle dans la fameuse Loge réglée & parfaite de Berlin. Je veux supposer, à l'égard de cette dernière, que par quelque moyen, que j'ignore, on l'ait engagée au silence; du moins elle le publie ainsi, & elle me l'a assuré plusieurs fois. Mais pour les deux premières, dont l'une a vu une partie des cérémonies, & l'autre les a vues toutes, en quoi auroient-elles été parjures, ou même simplement infidelles? à moins que peut-être, suivant le digeste Franc-Maçon, l'on ne puisse commettre ces fautes sans avoir juré, ni promis. Ainsi ne puis-je pas être dans le même cas, ou dans quelque autre équivalent? Quels seroient alors mes engagements à me taire?

N'aurois-je pas pour le moins autant de droit sur le secret de l'Ordre, que Mr. R... en a sur ceux des Cours de l'Europe?

Mais supposons, pour un moment, contre la vérité du fait, que j'eusse prêté le Serment exigé pour être reçu dans l'Ordre; il est défectueux à trop d'égards, pour être véritablement obligatoire. Premièrement, de simples Particuliers n'ont point le droit d'en proférer aucun. En second lieu, quand on le prête, on ignore à quoi l'on s'engage, puisque l'on ne sait ni quelles sont les choses que l'on doit taire, ni celles que l'on devra exécuter. En troisième lieu, on est déjà lié par le Serment de fidélité & d'obéissance au Souverain, dont le service & les ordres peuvent se trouver incompatibles avec l'exécution des choses renfermées dans les promesses faites à la Loge. Enfin, toute la force du Serment dépend de la persuasion de la Divinité de l'Etre que l'on prend à témoin, & à la vengeance duquel on se soumet, en cas qu'on ne dise pas la vérité : ainsi, quelle sera la force d'un Serment que l'on fait prêter sur l'Evangile, à ceux qui font profession de le rejeter ! J'ai vu recevoir à Amsterdam trois Juifs, à qui Mr. R..., qui présidoit à la Loge, fit prêter serment sur l'Evangile selon saint Jean ; & je

Jais que par-tout, & de quelque Religion que soient les Aspirants, le Serment est le même. Il est vrai que, comme j'ai le bonheur d'être Chrétien, le Serment ne seroit pas nul à mon égard par cet endroit-là. Mais ma dernière remarque n'en prouve pas moins qu'il est très-défectueux, puisqu'il est sans force par rapport à un si grand nombre de ceux à qui on le fait prêter, qui ont par conséquent pu tout révéler, sans violer aucune promesse qui fût un serment pour eux.

Que si je voulois, pour ma justification, rapporter le jugement d'un grand nombre de personnes éclairées, qui ont examiné mon Livre en vrais critiques & sans partialité, je ferois voir que, selon eux, un bonnête-homme initié à tous les Mysteres de la Franc-Maçonnerie, bien-loin de se rendre parjure en les révélant, doit, au contraire, par principe de Religion & de Probité, les publier. La raison en est, que le serment des Francs-Maçons étant une vraie profanation du nom de Dieu, est par conséquent un acte détestable, & rend dignes de l'exécration publique tous ceux qui le prêtent. Ce que je viens de dire de l'horreur que ce serment doit inspirer, est appuyé par le jugement des Auteurs de la Bibliothèque Française,

Tome XL. Part. II. page 292. Art. IV.
Quand on n'auroit, *disent-ils*, de Morale que ce qu'en ont enseigné les honnêtes gens dans le Paganisme, un pareil serment ne pourroit que paroître détestable ; & s'il est vrai que les Francs-Maçons ne font pas difficulté de le prêter, & de le tenir, ils sont tout-à-fait dignes de l'exécration publique qu'on leur a fait sentir en divers endroits de l'Europe. Si l'imputation est fausse, & que l'Auteur du *Secret des Francs-Maçons* se joue avec tant d'impudence de la Société Maçonne & du Public, je ne fais de quel nom le baptiser, mais je suis persuadé que tout honnête homme seroit bien fâché qu'il portât le sien.

Que ce Serment soit réel, c'est ce qu'un grand nombre de personnes, qui, par le Livre seul, ou par mes instructions particulières, se sont mis en état de subir l'examen de la Société, ont éprouvé dans les Loges de Hollande, de France, d'Allemagne, de Brabant & d'Angleterre. J'offre même à tous ceux qui ne voudront pas faire cet essai, de leur donner des preuves du fait, aussi convaincantes que l'expérience même, s'ils veulent s'adresser à mon Libraire, qui aura soin de leur faire tenir ma réponse.

N E C E S S A I R E. xxvij

J'ai satisfait à ce que Mr. R...., en qualité d'Epilogueur, a pu dire de plus fort contre moi, dans son premier transport : voyons maintenant ce que ce vaste & fécond génie, transformé en Avocat pour & contre, a écrit pour la défense de la Société, après dix-huit mois de méditation. Le croira-t-on? tout se réduit à une misérable chanson, dont il me suppose l'Auteur, & qu'il donne au Public comme une rétractation & une amende honorable de ma part. Lisez l'Avocat pour & contre du Lundi 30 Mai 1746, page 115, vous y verrez cette rare production de l'Oracle des Caffés d'Amsterdam.

Mais vous vous trompez, ô grand Maître de Loge, si vous croyez qu'on vous laisse impunément donner ainsi le change au Public. La rétractation que vous devez attendre de moi, la voici : c'est par la publication de ce second Ouvrage, que je prétends faire amende honorable du premier. Recevez-le, & daignez l'agréer : vous n'êtes pas des derniers à qui je l'ai destiné. La réparation ne vous plaira peut-être pas autant que je le souhaiterois ; mais on peut se consoler de ne pas satisfaire pleinement un goût aussi délicat que le vôtre.

Laissons là le critique, & la discussion

du droit que l'on a eu de satisfaire la curiosité publique, & finissons par quelques courtes remarques sur d'autres sujets.

La première, est qu'on ne doit pas se persuader que tous les Francs-Maçons aient adopté les sentiments que j'attribue à l'Ordre. Les Architectes sont les seuls dépositaires du système; on n'en fait part aux autres, qu'à proportion qu'on les remarque portés à l'adopter, & capables de le soutenir. Peut-être même tous les Ecois n'en sont-ils pas instruits parfaitement & sans enveloppe. D'ailleurs la Société a beaucoup changé, & se trouve avoir presque oublié dans bien des endroits les grandes vues qui l'ont fait établir, & leur avoir substitué l'unique goût du plaisir de la table, de la conversation, & celui de faire bande à part.

Une autre réflexion, c'est que si le système de l'Ordre ne contient rien de blâmable, ils peuvent le divulguer sans conséquence; pourvu qu'ils continuent seulement à tenir secrètes les marques par où ils se reconnoissent, ou plutôt celles que je leur conseille d'inventer à la place des premières, qui deviennent inutiles à leur but, parce qu'elles vont être connues de tout le monde. Avec cette précaution, ils peuvent travailler à remplir leur plan sans le ca-

N E C E S S A I R E. xxix

cher, & sans que rien y fasse obstacle, s'il est bon. C'est ainsi que l'on garde les Villes & les Armées, sans cacher en aucune façon ses vues, & que l'on n'y réussit pas moins, pourvu qu'on tienne seulement les mots du guet secrets.

Enfin, si j'ai blâmé l'Ordre, & que je lui aie attribué des sentiments dangereux, je n'ai fait que rapporter ce que j'ai entendu dans les Loges, & juger sur cela. Ainsi, ceux qui n'ont pas adopté ces desseins, ne sont point du tout l'objet de la censure que j'en fais; & si tout l'Ordre vient à changer de système, je suis prêt aussi à substituer un Panegyrique à cet Ouvrage.

T A B L E

Des Articles de l'Origine des Francs-Maçons.

<i>DE l'Origine des Francs-Maçons & de leur Doctrine,</i>	Page 1
<i>Des Dignités, Emplois & Cérémonies de l'Ordre des Francs-Maçons,</i>	120
<i>Des Freres Servants,</i>	121
<i>Description de la Figure tracée sur le Plancher de la Loge, & de la maniere dont les Freres se rangent autour,</i>	145
<i>Maniere d'ouvrir la Loge,</i>	153
<i>Réception d'un Frere Servant Apprentif,</i>	159
<i>Discours prononcé dans une Assemblée de Francs-Maçons à la réception d'un Apprentif,</i>	190
<i>Des Engagemens & Fonctions des Freres Servants,</i>	193
<i>Continuation & fin de la Cérémonie de la Réception,</i>	196
<i>De ce qui se passe dans la Loge depuis la sortie du nouveau Frere,</i>	199
<i>Maniere de proposer l'Aspirant,</i>	200
<i>De la maniere de fermer la Loge,</i>	207
<i>Du Signe, des Atouchemens, & du Mot des Freres Servants,</i>	212
<i>Catéchisme des Freres Servants,</i>	219
<i>Serment des Francs-Maçons,</i>	248
<i>Des Apprentifs, & leur Catéchisme,</i>	253
<i>Des Compagnons ou des Ouvriers, & leur Catéchisme,</i>	264
<i>Des Maîtres,</i>	278
<i>Suite du Catéchisme des Maîtres,</i>	289
<i>Des Architectes ou Ecoffois,</i>	295
<i>Catéchisme des Architectes,</i>	320
<i>Du Langage par signes des Francs-Maçons,</i>	328
<i>Du Repas des Freres en général,</i>	351
<i>Remarques sur la Franc-Maçonnerie en général,</i>	370

Fin de la Table.



DE L'ORIGINE
DES
FRANCS-MAÇONS
ET DE
LEUR DOCTRINE.

L'ORIGINE des Franks-Maçons n'est point de ces origines suspectes, & auxquelles on peut reprocher le défaut d'ancien-

neté : si ce titre seul peut en constater le mérite ; il en est peu qui puissent le lui disputer. A en croire plusieurs de ses Partisans, ce seroit trop peu que de la faire remonter à Salomon : le temps qui précéda le Déluge est, selon eux, l'époque sûre & véritable à laquelle on doit fixer l'établissement de la Franc-Maçonnerie ; & peut-être que dans ce naufrage

commun de la Nature, ce fut à une qualité si précieuse que Noé dut l'heureux privilège de voir les flots vengeurs épargner le Vaisseau qui le renfermoit, & respecter dans la personne de l'illustre Réparateur de cet Ordre, un homme dont la postérité répandue dans l'Univers devoit lui rendre dans les Francs-Maçons ses premiers Citoyens. On comprendra aisément ceci, si l'on fait attention aux vaudevilles & aux chansons consacrées à publier le bonheur de cette Société, ainsi qu'à la coutume des Nations les plus célèbres de la Terre, comme les Assyriens, les Perses & les Egyptiens, qui faisoient remonter leur origine à un temps presque immémorial, marqué parmi elles par leur Ephémérides, & le calcul immense de trois ou quatre millions d'années. Mais comme, dans une Compagnie aussi judicieuse que celle des Francs-Maçons, il n'est pas possible qu'une telle prévention soit générale ; & que d'ailleurs nous voyons, dans la Chine, le Peuple le mieux policé dater la sienne de quatorze à quinze mille ans ; je ne crois pas qu'aucun d'eux me fasse un crime d'oser douter d'une origine si fatigante pour la mémoire, & déjà presque perdue dans

une si grande foule de Lustres. Et en effet, quel avantage pour eux d'évoquer les ombres de ces anciens Patriarches, & d'aller fouiller dans les premiers tombeaux de l'Univers, pour donner du prix à leur origine? Car si, comme ils le disent, leur Ordre n'a pour but que la félicité des hommes, si tout y concourt à l'établir, à l'assurer; pourquoi chercher ailleurs que dans son propre fonds un mérite qui fait son essence, & que ne peuvent lui communiquer les cendres les plus antiques & les monuments les plus obscurs? Tout ce qui est bon, n'a pas besoin d'un secours étranger; & l'air de nouveauté n'a rien qui puisse lui devenir préjudiciable. Combien de choses ont été inventées de nos jours, pour l'agrément & l'utilité des hommes? Sont-elles moins dignes de nos éloges, & leurs Auteurs de notre reconnoissance, pour n'avoir pas la recommandation de quelques siècles? Si la société même étoit quelque chose de funeste à l'homme, tireroit-elle plus de lustre & d'avantage d'avoir existé depuis sa Création? En un mot, un mal commun trouveroit-il sa justification dans un pareil témoignage? Au contraire, plus il seroit accrédité par

le temps, & plus on devroit s'en éloigner. Quel tort donc les Francs-Maçons ne se font-ils pas, en soutenant une origine si peu avantageuse à la gloire du fameux Politique auquel ils sont obligés de la rapporter en secret, & dont les talents & le génie, dans l'institution de leur Ordre, exigent d'eux au moins de ne point rougir de l'avouer pour Fondateur, quelque flétri qu'il soit d'ailleurs par des traits qui n'ont rien de commun avec ce qu'il a fait pour eux!

Qu'ils me permettent donc ici de faire à sa mémoire, la réparation qui lui est due, & de lui rendre l'honneur d'avoir donné l'être à cette Société, dont la naissance va perdre quelques milliers d'années, lorsqu'on saura qu'à peine elle en peut compter cent, & que c'est en Angleterre qu'elle a vu le jour pour la première fois. Vérité qui ne fut jamais contestée parmi ceux qui veulent en agir de bonne foi, & que les plus opiniâtres n'ont osé désavouer, en convenant que c'est dans ce Royaume qu'on l'a vue se fortifier, s'embellir, &, parvenue enfin à ce degré de grandeur & de perfection où elle est aujourd'hui, devenir la source féconde que reconnoissent toutes les Lo-

DES FRANCS-MAÇONS. 5

ges établies dans l'Univers , & qui n'en font qu'autant d'écoulements.

Mais quel heureux mortel parmi les Anglois a pu intéresser le Ciel en sa faveur , au point de se voir décoré du titre glorieux de Chef de cet Ordre ? Il en est peu qui le reconnoissent à ces traits , encore moins dont les regards pénétrants percent comme les siens dans le cœur de l'homme , en sondent les détours , en démêlent les replis , & saisissent d'un coup d'œil l'avantage d'une pareille Institution , les moyens de l'établir avec succès , & de la faire servir à ses desseins. Il en est peu , comme le dit un Poëte , *que Jupiter ait regardés assez favorablement* , pour dissiper tout-à-coup la nuit qui les environne , & , sortant de leurs ténèbres , discerner la vérité à travers les ombres qui la couvrent , & les hiéroglyphes qui l'enveloppent. En un mot , il falloit un Cromwel , pour y réussir : un génie aussi vaste que le sien pouvoit seul embrasser un projet de cette importance , & perpétuer les moyens de le soutenir jusqu'à l'exécution surprenante , qui , étonnant l'Univers par la plus terrible des métamorphoses , eût enfin satisfait dans le tombeau cette ombre ambitieuse , sans le coup imprévu

qui, la traversant aujourd'hui, fera peut-être ouvrir les yeux sur l'orage qui se grossit chaque jour, & réveillera des Puissances endormies au bord du précipice.

Au reste, qu'on ne s'imagine pas que la singularité du caractère de cet ennemi des Rois me fasse lui attribuer la fondation de cet Ordre. Non, je ne prétends point embarrasser ici le jugement du Lecteur, & je le prie même de vouloir bien le suspendre, jusqu'à ce qu'une exacte comparaison & un juste rapport des usages & des maximes des Francs-Maçons avec celles de Cromwel, force sa conviction & achève de le persuader. La surprise où ce nom le jettera, n'égalerà jamais celle où je me trouvai lorsque je l'entendis prononcer pour la première fois; & j'avouerai franchement que ni la véracité du Grand-Maître dont je le tiens, ni la connoissance que j'avois de sa franchise & de sa pénétration, ne m'auroient pas déterminé, si, après avoir lu l'Histoire de ce Protecteur d'Angleterre, & réfléchi mûrement sur la Morale & les Statuts de son Ordre, j'eusse pu me dispenser d'y reconnoître à chaque pas Cromwel, que je ne manquerai point de présenter au Lecteur dans le

cours de cette Histoire, toutes les fois que j'en aurai besoin pour la justification de mes raisonnements.

Mais comme parmi ceux que cet Ordre associe à ses Mysteres, il n'y a que les principaux Membres qui en connoissent l'Auteur, & que le reste des Freres, auxquels on a jugé à propos d'en taire le nom, & pour cause, ne fera pas moins frappé d'admiration & d'étonnement, en apprenant un secret qu'ils se trouveront surpris d'avoir ignoré jusqu'alors; c'est pour eux principalement que je vais m'appliquer à développer le système dangereux qu'ils se trouvent obligés d'appuyer & de soutenir par le serment le plus horrible, ainsi qu'à leur faire connoître le but & les intentions de son Auteur : après quoi je les abandonne à leurs réflexions.

L'Ordre des Francs-Maçons est donc une Société, qui, sous le titre spécieux de la fraternité la plus étroite, réunit ensemble, & dans les mêmes vues, une infinité de personnes, sans que la diversité de caracteres, de penchans, ou de Religion, y apporte aucun obstacle. Une politique admirable, répandue dans la Doctrine qu'elle enseigne, l'anime, la sou-

rient , & s'étend non-seulement sur les Freres qu'elle rassemble , mais encore sur tous les habitants du monde , sans même perdre de vue les Nations les plus féroces & les plus sauvages que l'Amérique renferme dans son sein. Or cette Doctrine , qui est comme l'ame de la Société , qui en vivifie tous les membres , n'est autre chose , selon les Francs-Maçons , que ce principe naturel , que cette Loi primitive gravée dans tous les cœurs , & qui doit être la base de toutes nos actions.

Tout Candidat , le jour de sa réception , est mis au fait de ce principe , qu'on lui fait toujours envisager néanmoins sous le jour de l'agrément & de l'utilité , & à proportion de l'intelligence & de la pénétration qu'il fait appercevoir à ceux que la Loge a chargés du soin de l'endoctriner. Sage précaution & digne assurément de la prudence de Cromwel , qui , toujours occupé à faire usage du rare talent de concilier entr'eux des hommes si différents dans leurs inclinations & dans leurs préjugés , par le moyen des emblèmes , & de cet enthousiasme auquel on le voyoit livré sans cesse , étoit trop clair-voyant pour ne pas sentir que

l'explication de sa Morale devoit se mesurer sur la portée & le degré de capacité de tout Aspirant, en prenant garde de lui donner un sens dont l'équivoque pût trahir ses desseins, ou même diminuer en quelque chose l'opinion favorable qu'il y vouloit attacher. Qu'on n'infere pas delà cependant, que tout Frere une fois reçu, dépose tout-à-coup le préjugé dont il fut l'esclave jusqu'alors : non, l'air de la Loge n'inspire point aussi-tôt cette grace, qu'on y appelle *Grace d'Etat*, & n'opere point dans les cœurs ces changements merveilleux qui tiennent du prodige. Les sentiments divers, bien loin de s'y voir détruits, y restent précisément les mêmes qu'ils étoient auparavant. Toute Religion y conserve ses droits ; le Catholique & le Protestant, le Juif & le Chrétien, s'y réunissent sous le même étendard, sans s'écarter de celui de leurs Sectes. Le Prince & le Magistrat n'y perdent rien des hommages dont chaque Sujet leur est tributaire ; on n'en bannit que la discorde & la dissension, dont un même instant voit naître & s'éteindre le feu ; & ce principe d'union & de société, dont chaque Frere est pénétré, devient celui de la paix &

du repos, qu'il conserve sans aucune altération, jusqu'au jour qui ne doit la troubler que pour la rendre plus universelle & plus durable.

Ce que je viens de dire de ce calme & de cette tranquillité qui regne dans l'Ordre des Francs - Maçons , paroîtra sans doute à quelques-uns un paradoxe incompréhensible : mais j'ajoute plus, & la surprise va augmenter encore , lorsqu'on saura que cette union pousse la délicatesse au point, que si deux Freres, sans se connoître, venoient à faire servir l'épée à l'accord de quelque différend survenu, la fureur & la vengeance qui animeroient les deux combattants feroient place incontinent à la tendresse la plus vive & à la réconciliation la plus sincere, si quelques signes échappés à l'un ou à l'autre les faisoient, je ne dis pas se reconnoître tout-à-fait, mais même se soupçonner Membres du même Corps, & Sectateurs de la même Doctrine; & que mille tendres caresses, mille embrassements redoublés, feroient enfin expirer dans leurs bras cette haine ardente qui les avoit armés auparavant pour leur destruction.

Ici le Lecteur attend sans doute avec impatience l'explication de cette Doctri-

ne; il me demande déjà quelle Science assez subtile & assez profonde, quel Art charmant & inconcevable a pu rassembler dans une même Secte les partisans d'une infinité d'autres, & devenir le lien miraculeux & universel qui les réunit toutes sans préjudice d'aucune? En voici les points principaux: *L'Egalité* & la *Liberté*. Ce sont ces prérogatives précieuses que la Société se revendique, pour en mettre en possession chacun de ses Membres; ce sont elles qui produisent cet effet admirable, en tarissant les sources empoisonnées d'où découlent tous les maux des humains, je veux dire l'ambition & l'avarice. La première fait disparaître toute idée importune & mortifiante de supériorité. Par elle l'homme rentré dans ses premiers droits, ne connoît plus ni rangs ni dignités dont la vue blesse ses regards & choque son amour-propre. La subordination n'est plus qu'une chimère, qui, loin de rencontrer son origine dans les décrets d'une sage Providence qui l'a rendue nécessaire, ne la trouve plus que dans les caprices du sort & dans les extravagances de l'orgueil, qui veut que tout fléchisse sous lui, & qui n'envise dans les créatures qui composent le

monde, que des êtres vils & méprisables condamnés à le servir. La seconde enfin produit cette paix délicieuse, cette confiance si douce & si digne d'envie, mais incompatible avec l'avarice, dont elle ruine tous les desseins, en rendant communs ces biens & ces richesses, dont la possession coûte à l'homme tant de soins, & la perte tant de remords.

Tel est le fond de la Doctrine des Francs-Maçons. Mais qu'on ne se figure pas qu'on l'expose tout-à-coup au grand jour, ni en termes si formels, à tout Aspirant : un esprit subtil & délié pourroit en tirer des conséquences trop funestes aux intentions qu'elle couvre. Aussi bien, à peine lui a-t-on fait entendre ces deux mots d'*Egalité* & de *Liberté*, qu'aussi-tôt on fait prévenir, ou du moins arrêter le cours de ses réflexions, contre lesquelles les emblèmes & les hiéroglyphes fournissent un remède certain, qu'on emploie sur le champ, pour distraire à propos l'esprit de l'Aspirant par la variété des objets qu'on lui présente. Ressource admirable, & fruit de la politique raffinée de son Auteur, trop versé dans la connoissance du cœur humain pour ne pas préparer avec toute

l'adresse imaginable la coupe enchantée & mystérieuse qu'il devoit présenter, & faire passer dans l'ame de chaque Frere une doctrine funeste, mais enveloppée sous une forme innocente, qui en déguisât le véritable sens.

C'est donc ainsi que l'on proportionne dans cet Ordre le dogme à la capacité; & que, pour en faciliter le progrès, & en faire connoître plus ou moins l'importance, on l'a distribué en trois classes différentes, dont la première est des *Esprits pénétrants*, la seconde des *Esprits remuants & inquiets*, & la troisième des *Esprits crédules & superstitieux*. Chacune de ces classes est mise au fait de la même Doctrine, mais chacune en même temps la reçoit d'une façon bien différente.

Le sens véritable ne tarde pas à se faire sentir à la première, dont les Membres éclairés, dissipant sur le champ le nuage qui l'environne, n'ont besoin que d'un coup d'œil pour l'appercevoir. Aussi est-ce à eux qu'appartiennent les premiers rôles, tels que ceux d'*Entbousiastes* & d'*Orateurs* de la société; charges importantes & délicates, qui en sont les premières colonnes & les appuis princi-

paux. La seconde troupe, mobile & inquiète, ne parvient à cette haute connoissance que par degrés, qu'il sont les emblèmes & les similitudes qu'on lui propose à deviner, & qui captivent par leur embarras cette imagination volage, dont les écarts pourroient causer quelque désordre. Pour la dernière, que je puis nommer celle des *Imbécilles*, & faite exprès pour loger l'ignorance & la superstition, on n'en exige autre chose que de suivre aveuglément & sans réserve l'esprit de doctrine qu'on lui insinue, de l'embrasser avec zèle, de le soutenir avec force, & de rester inviolablement attachée à ces divins oracles, qu'une prophétique fureur lui répète sans cesse. C'est ainsi que se communique insensiblement cette lumière qui doit éclairer l'Univers, que se consomme ce système qui doit l'épurer, & lui rendre sa première excellence ; mais que cependant on prend toujours bien garde de développer brusquement, dans la crainte d'étonner des esprits trop foibles d'abord pour un feu si vif & si perçant, dont on ne laisse échapper de temps en temps que quelques rayons, pour accoutumer l'œil insensiblement à le soutenir ; à l'exem-

ple de ces infortunés, que l'on ne conduit que par degrés au sortir d'un cachot ténébreux, & qu'un trop grand jour frapperoit d'un éblouissement plus terrible pour eux que l'obscurité dont on les tire.

Pour ce qui regarde cette *Liberté* & cette *Egalité*, qui sont les principaux avantages de l'Ordre, si les Francs-Maçons pouvoient lire dans le cœur de leurs Candidats, s'ils pouvoient s'assurer de leur goût & de leur caractère, ils l'expliqueroient bientôt, par le retour de ce premier état où s'est trouvé l'homme au sortir des mains de son Créateur; par cette indépendance, qui, suivant eux, en eût été l'éternel appanage, si l'ambition & l'avarice n'eussent changé la face de sa condition, en soumettant la plus foible à la tyrannie du plus fort; en un mot, par cet antidote salutaire qu'ils veulent employer contre le progrès d'un mal trop invétéré, pour ne pas tendre aux malheureux humains un bras propice qui brise leurs fers, écrase leurs tyrans, & les rétablisse enfin dans des droits dont la perte leur a coûté tant de soupirs. Mais un commentaire si clair & si précis n'est pas de leur goût; ils con-

noissent trop bien le désavantage qui retomberoit sur l'Ordre, par les impressions qu'un tel langage feroit sur les esprits; & l'allégorie, qui marche sans cesse à leurs côtés, est une figure trop utile à leurs desseins pour se résoudre à l'abandonner. L'adresse & l'artifice doivent donc être employés auparavant; la fiction doit prêter son utile secours; il faut sonder, reconnoître ce cœur chancelant, l'ébranler si doucement qu'à peine il puisse s'appercevoir d'aucune violence; il faut l'amuser, le séduire à propos, lui faire chérir ses propres erreurs, l'endormir dans la douce habitude de son nouvel état, & ne lui montrer les desseins que l'on a sur lui, que lorsqu'arrivé presque au but, & perdu dans les détours d'un labyrinthe inexplicable, il ne puisse ni ne veuille adopter d'autres chemins, & que constamment attaché à ceux qui l'ont conduit jusqu'alors, il vienne enfin à considérer comme l'effet le plus simple & le plus naturel, la révolution la plus surprenante & la plus extraordinaire.

Or ce sont là les moyens ingénieux que les Franks-Maçons savent mettre à profit. Cette indépendance, cette soustraction à toute autorité & à toute puissance,

sance, n'est d'abord parmi eux que le rétablissement de cet âge, nommé par les Poètes *l'Age d'Or*, qui a de tout temps épuisé leur imagination, & de cet Empire si vanté, où une Divinité propice descendue sur la terre, rassembloit sous un sceptre de fleurs ses premiers habitants. C'est ce temps, disent-ils, ce sont ces siècles fortunés, où le cœur, exempt de passions, en ignoroit jusqu'aux plus simples mouvements; où la jalousie, l'affectation & l'adresse étoient des êtres inconnus; où les hommes égaux, & livrés aux seules loix de la nature, n'admettoient d'autres distinctions que celles que cette sage mere avoit mises entr'eux : telle est, par exemple, celle d'un pere à son fils, d'un vieillard à un enfant, que l'amour-propre le plus hautain ne peut méconnoître, & dont la jalousie la plus ombrageuse ne peut murmurer.

C'est donc ce temps précieux que les Francs-Maçons veulent ramener sur la terre : mais comme pour un changement si subit il ne faudroit pas moins qu'un miracle, & qu'une exécution trop précipitée deviendrait sujette à trop d'incidents, la politique a trouvé à propos d'introduire d'abord cette liberté & cette

égalité parmi les Freres, de l'y fomenter, de l'y perpétuer sans interruption, jusqu'à ce que la société suffisamment affermie, puisse enfin rassembler sous ses drapeaux l'Univers entier. Et comme il est impossible encore à chacun de ses Membres d'en exercer au-dehors l'usage & les pratiques, elle a trouvé néanmoins le secret de l'y faire subsister impunément, & hors des yeux des profanes, par les signes & les attouchements. Ainsi, toujours circonspects dans une saison où l'éclat seroit dangereux, les Francs-Maçons ont su retrancher adroitement toute marque qui pût les déceler. Ces temps ne sont point arrivés; & l'esprit, en défaut jusqu'à ce jour, n'a pu les pressentir encore. Le Grand & le Noble conservent toujours les traits de leur grandeur; le Maître & le Sujet, le pauvre & l'opulent, ne sont point sortis de leur état, pour se voir à ce niveau si désiré; les conditions sont encore les mêmes, & loin que la Loge y exige aucun changement, le Domestique y reste tel qu'il étoit avant son entrée, sa postérité y conserve immuablement la même qualité; & s'il se trouve entre cet Ordre mystique & l'Ordre civil quelque différence,

elle ne consiste que dans l'avant-goût de cette égalité pour laquelle ils soupirent, & que chacun de ses Membres trouve dans la participation des biens qui sont communs entr'eux. Car quoique dans les repas la table des Servants soit séparée de celle des autres, on y voit regner la même abondance & la même délicatesse; tout ce qui est nécessaire à la subsistance du corps, lui est fourni par la Société; & son intérêt à ne mécontenter personne, la fait pourvoir à tous les besoins. Mais quant à la subordination elle y subsiste encore, comme dans tout Etat, où les enfants gardent ordinairement le même rang que leurs peres, & dans lequel toute famille peut être considérée comme un tout complet, dont le pere est la premiere, les enfants la seconde, & les domestiques la troisieme & la dernière partie.

Telle est la maniere actuelle qu'ont adoptée les Francs-Maçons pour se conduire avec sûreté au dénouement éclatant de cette intrigue dont ils ont formé les liens, Ils s'envisagent donc comme une famille choisie, qui, exempte de ces soins rongeurs dont l'homme est la victime, coule dans le sein de la nature des jours

filés d'or & de soie. Abandonnés à ses penchans & à ses loix, ils n'en reconnoissent point d'autres, & cette diversité de mœurs, de langages, & sur-tout de religions, est un obstacle trop foible, ou plutôt trop chimérique, pour suspendre le cours de ces plaisirs innocens & de ce torrent de délices dont leurs ames sont enivrées. Dégagés de ces vieux & communs principes, capables d'allarmer seulement les esprits foibles & imbécilles, ils se voient enfin sortis de cette mer si fameuse en naufrages; ils contemplent avec pitié ce long amas d'erreurs où les hommes sont plongés; ils voient frémir à leurs pieds les passions impuissantes; & des trois principales que le cœur reconnoît pour ses tyrans les plus impérieux, je veux dire l'ambition, l'avarice & l'amour, après avoir détruit les deux premières dans leurs racines, il ne leur reste plus que de légers combats à livrer à cette dernière, dont les efforts opiniâtres ne font qu'assurer la défaite. Et en effet, quels traits assez vifs, quelles flèches assez brûlantes pourroient entamer des cœurs revenus de l'enchantement de l'amour, & trop stoïques pour lui en rouvrir l'entrée?

Heureux mortels , vainqueurs généreux de ce Dieu si terrible , apprenez-nous du moins à nous en garantir. Ah ! pourquoi l'illustre Chef que vous reconnoissez , n'a-t-il point paru dans ces instans où l'amour se fit sentir pour la première fois ! Tant de monuments précieux , tant d'Empires florissans , n'eussent pas été le Théâtre de ses ravages : Troye , la superbe Troye , subsisteroit encore ; & Pâris , devenu Franc-Maçon , eût laissé Ménélas tranquille possesseur des beautés de son Hélène. Mais peut-être jouirons-nous enfin d'un avantage refusé à ces siècles malheureux , & le nôtre fera-t-il l'heureuse découverte de cet Art inconcevable , que nous tâcherons de saisir , après avoir expliqué les emblèmes & les hiéroglyphes qui couvrent votre mystérieuse Doctrine.

Le Législateur des Francs - Maçons connoissoit trop bien le cœur de l'homme , & les divers mouvemens dont il est capable , pour ne pas prévoir que sa Morale seroit dans la suite un sujet & une source intarissable de contradictions , qui diviseroient bientôt ses Sectateurs les plus zélés , s'il venoit à la développer ouvertement ; ou que du moins elle se-

roit regardée avec mépris, & comme le fruit d'un enthousiasme qui la décréditeroit entièrement. Pour obvier donc à un incident qui auroit dérangé totalement, ou plutôt détruit son système, il prit le parti d'obliger d'abord tout Récipiendaire au secret & au silence le plus inviolable sur tout ce qu'il auroit vu & entendu. Ensuite il adopta une allégorie, pour couvrir & déguiser le fond d'une Doctrine qu'il avoit envie de proportionner à la portée d'un chacun. Il divisa son Ordre en trois classes, afin que chacune d'elles eût la portion de Morale qu'il convenoit de lui débiter, & que ces classes fussent comme autant de degrés, qui amenassent peu à peu l'Aspirant à une connoissance plus parfaite. Il voulut que ces degrés fussent marqués par autant d'interstices, qui le missent en état de juger des inclinations, & de s'assurer à fond du caractère d'un chacun. Enfin il termina l'ouvrage par les signes & les attouchements communs à toute la Société, & propres néanmoins en même-temps à chacun de ses Ordres, afin que le Supérieur connût tout à la fois, & ce qui ne convenoit qu'à lui seul, & ce qui étoit purement relatif aux autres. Mais

comme son intention ne regardoit le sexe en aucune maniere, il jugea à propos de l'exclure de la participation du secret; exclusion dont j'apporterai les raisons dans la suite. Passons maintenant à l'explication de l'allégorie dont nous avons parlé.

Cromwel donna à son Ordre le titre d'Ordre des *Francs-Maçons*, parce que son but étoit de bâtir en liberté un nouvel édifice, c'est-à-dire, de réformer le Genre-humain, en exterminant les Rois & les Puissances, dont cet Usurpateur étoit le fléau. Or pour donner à ses Partisans une idée sensible de son dessein, il leur proposa le rétablissement du Temple de Salomon; & c'est dans ce projet que l'on doit admirer encore davantage la vaste intelligence de cet homme extraordinaire, qui sous la cendre la plus paisible, vouloit cacher ce feu redoutable dont je fais appercevoir aujourd'hui les étincelles. Et en effet, quelle idée eut jamais plus de rapport à un projet de cette nature? Et c'est ici principalement que je prie le Lecteur d'en examiner attentivement jusqu'aux moindres parties.

Le Temple de Salomon avoit été bâti par l'ordre que Dieu en signifia à ce Prin-

ce. C'étoit le Sanctuaire de la Religion, le lieu consacré spécialement à ses augustes cérémonies; c'étoit pour la splendeur de ce Temple que ce sage Monarque avoit établi tant de Ministres, chargés du soin de veiller à sa pureté & à son embellissement. Enfin, après plusieurs années de gloire & de magnificence, vient une Armée formidable, qui renverse cet illustre Monument. Le Peuple, qui y rendoit ses hommages à la Divinité, est chargé de fers, & conduit à Babylone; d'où, après la captivité la plus rigoureuse, il se voit tiré par la main de son Dieu. Un Prince idolâtre, choisi pour être l'instrument de la clémence divine, permet à ce Peuple infortuné, non-seulement de rétablir le Temple dans sa première splendeur, mais encore de profiter des moyens qu'il leur fournit pour y réussir.

Or c'est dans cette allégorie, que les Francs-Maçons trouvent l'exakte ressemblance de leur Société. Ce Temple, disent-ils, dans son premier lustre, est la figure de l'état primitif de l'homme au sortir du néant. Cette Religion, ces cérémonies qui s'y exerçoient, ne sont autre chose que cette Loi commune & gra-

vée dans tous les cœurs, qui trouve son principe dans les idées d'équité & de charité auxquelles les hommes sont obligés entr'eux. La destruction de ce Temple, l'esclavage de ses adorateurs, ce sont l'orgueil & l'ambition, qui ont introduit la dépendance parmi les hommes. Ces Assyriens, cette Armée impitoyable, ce sont les Rois, les Princes, les Magistrats, dont la puissance a fait fléchir tant de malheureux qu'ils ont opprimés. Enfin ce Peuple choisi, & chargé de rétablir ce Temple magnifique, ce sont les Francs-Maçons, qui doivent rendre à l'Univers sa première dignité.

On me demandera sans doute, comment j'ai pu pénétrer le sens de cette allégorie, pour en faire la juste application; quel rayon lumineux est venu percer la sainte horreur de cette nuit profonde qui m'en voiloit la structure? A cela je réponds, que long-temps plongé dans les ténèbres, comme une infinité d'autres, j'ai erré ainsi qu'eux à l'aventure, sans pouvoir hazarder la moindre décision; jusqu'à ce qu'enfin mille réflexions sur la Morale qu'on me communiquoit, m'aient dessillé les yeux au point de m'en faire entrevoir le but, &

de m'en montrer à moi-même l'évidence, après un parallèle exact des Cérémonies & des Usages dont j'ai été témoin dans les différentes Loges que j'ai fréquentées, & où j'ai toujours rencontré les mêmes hiéroglyphes à deviner, & conséquemment le même sens à pénétrer. Mais revenons encore à cette liberté & à cette égalité, figurées par le Temple de Salomon. Ces attributs si essentiels à l'homme, disent les Francs-Maçons, & si inséparables de sa nature, ne lui ont été donnés par le Créateur, que comme un bien propre, & sur lequel personne n'avoit aucuns droits. C'est ce Dieu, qui en tirant la nature du néant, en a fait l'homme le Chef & l'ornement principal, sans le soumettre à d'autre puissance qu'à la sienne. C'est lui qui ne lui a donné la terre à habiter, qu'à titre d'être indépendant de ses semblables, auxquels il ne peut rendre ses hommages sans devenir sacrilege & contrevenir formellement à ses ordres. C'est en vain, poursuivent-ils, que la supériorité de talents dans les uns, & la sublimité de génie dans les autres, a semblé demander le tribut de son respect & de sa vénération : tous ces avantages, réunis

ailleurs dans un degré plus éminent que chez lui, n'ont rien qui justifie son impiété : le Dieu jaloux qui l'a formé, ne veut point de partage ; & son encens est impur à ses yeux, dès qu'il en a brûlé quelques grains sur l'Autel de ces Idoles fragiles & périssables, qui ne valent pas qu'on leur sacrifie de si nobles Victimes. En un mot, c'est dégrader sa nature, c'est en obscurcir la splendeur, c'est en perdre tout le prix, que de reconnoître dans tout homme quelque chose de plus qu'un égal, & dont la condition soit préférable à la nôtre.

• Tel est le raisonnement des Francs-Maçons ; qu'ils tâchent de rendre plausible, & par la peinture du malheur des hommes, & par les moyens qu'ils proposent pour y remédier. Voici comme ils exposent la première. Si l'homme, disent-ils, a vu s'anéantir ses Privileges, s'il est déchu de cet état glorieux propre de sa nature, en un mot, s'il se voit aujourd'hui subordonné avec flétrissure & ignominie ; ou l'ambition de ses semblables, ou l'oubli de son propre intérêt, l'ont plongé dans cet abyme. Si l'ambition l'y a précipité, c'est donc à lui à en sortir, c'est à lui à relever enfin cet éten-

dard d'indépendance & d'égalité , ravi par les mains de l'orgueil, & à l'arborer sur les débris d'un monstre impitoyable qui a causé sa ruine. Au contraire, s'il est lui-même l'artisan de son malheur, si son abaissement est l'ouvrage de ses mains, qu'il ouvre donc les yeux sur les fers où il s'est condamné lui-même; qu'il accepte le secours de cette main qui s'offre à les briser, & à en charger ses tyrans. C'est aux Franks-Maçons seuls qu'il est réservé d'accomplir ces miracles, de rassembler en un corps toutes ces familles différentes, qui, à mesure qu'elles se sont éloignées de leur commune origine, quoi qu'elles ne composassent qu'un Tout, sont venues à se méconnoître au point de vouloir composer par elles-mêmes ce Tout, dont elles n'étoient que les parties. Enfin, c'est à eux à éteindre ces flambeaux de discorde, qui ont consumé l'Univers; à en ranimer la cendre féconde, pour reproduire une espèce plus parfaite & plus pure. Nouveaux Moïses, bientôt ils délivreront un Peuple gémissant; bientôt Pharaon & sa puissance échoueront à l'aspect des nouveaux prodiges qui vont s'opérer; la mer ouvrira ses abymes; ou si ses flots ne se partagent

pas comme autrefois, ce n'est pas que, moins dociles, ils refusent de le faire, mais uniquement parce que leur union & leur force est devenue nécessaire au poids immense & à la vitesse de ce Vaisseau précieux, qui, sous l'auspice des Francs-Maçons, va introduire dans la Terre de Promission les humains régénérés par la vertu de leurs Libérateurs.

Cependant, comme la hardiesse de l'entreprise pourroit faire douter du succès, & que les Francs-Maçons ne se flattent pas de l'exécuter seuls & en si peu de temps; aussi proposent-ils à ceux pour lesquels leur pitié s'intéresse, des moyens qu'ils doivent saisir eux-mêmes, & que je détaillerai ci-après.

Par ce Temple donc, qu'ils ont pris pour emblème, que Salomon fit bâtir par l'ordre de Dieu, qui fut détruit par la violence des Gentils, & rétabli par un Peuple d'élection, auquel un Prince idolâtre, mais inspiré de Dieu, permit de recommencer ce grand Ouvrage; ils entendent, comme je l'ai déjà dit plusieurs fois, cette liberté & cette égalité, données en propre à l'homme par son Créateur. Ils lui font connoître, que sans elles il ne peut être que dans un état de

contrainte & d'humiliation; qu'après les avoir perdues par force, c'est avec regret qu'il en doit supporter l'absence; que non-seulement la violence a été le principal ressort qu'on a fait jouer pour l'en dépouiller, mais que l'ignorance & la superstition ont encore été employées pour fasciner ses yeux, & conserver avec impunité ces biens que l'on a usurpés sur lui; que ces heureux tyrans, en établissant leur Trône sur ses débris, ont su, pour le mieux affermir, insinuer adroitement, que la Religion, que le culte le plus agréé de Dieu, étoit une soumission & une déférence aveugle pour les Princes de la terre; que leurs Sujets ne peuvent, sans devenir sacrilèges, manquer à la fidélité qui leur est due; qu'enfin ç'a été le piège adroit que l'on a tendu aux hommes, le secret merveilleux dont on s'est servi pour l'amorcer, en lui faisant goûter une maxime & établir un principe, qui fixant ses murmures & assoupissant sa raison, l'empêche de faire une distinction sérieuse & réfléchie entre le Droit Divin & le Droit Naturel, en regardant le changement de condition, non-seulement comme quelque chose d'absolument impossible, mais encore

comme une profanation des Droits les plus sacrés.

Or cette Doctrine une fois bien digérée, il ne reste plus qu'à la mettre à profit; & c'est alors que les Francs-Maçons font voir clairement que rien n'est difficile à quiconque ose entreprendre; que le contraire doit se détruire par le contraire; que la révolte doit succéder à l'obéissance, le ressentiment à la foiblesse; qu'il faut opposer la force à la force; renverser l'empire de la superstition, pour élever celui d'une Religion véritable; dissiper l'erreur & l'ignorance, pour ne suivre que les lumières de la Nature; que c'est Dieu qui a gravé lui-même cette lumière dans le cœur de l'homme, qui l'y a placée comme une lampe éternelle qui doit éclairer ses actions, comme un oracle sûr qui doit l'inspirer, comme un guide invariable qui doit le conduire; que le Maître du monde, indifférent d'ailleurs aux actions de ses Créatures, n'est jaloux que de leurs hommages; que le culte principal qu'il en exige, est une simple reconnoissance de ses bienfaits, un tendre souvenir de ses dons; mais que pour cette dépendance, accréditée depuis si long-temps par l'aveugle-

ment & le préjugé, il faut enfin dissiper le prestige, effacer un spectacle injurieux à la Divinité, briser ces Idoles qui ont osé lui disputer l'encens, &, libre par sa nature, rentrer en possession de ses privilèges. Morale, comme on le voit, digne de la sainteté de ses Auteurs, & qui a donné lieu sans doute à ces termes mystiques dont se servent les Francs-Maçons, lorsqu'ils disent que leur Société est appuyée sur trois colonnes principales, c'est-à-dire, sur la *Sagesse*, la *Force*, & la *Beauté*, qui ne sont précisément que les attributs de cette Loi de nature dont je viens de parler, & l'usage de cette violence que l'on doit employer. C'est à elle pareillement que l'Ordre doit ces noms magnifiques de *Temple de la Vérité*, de *centre de la Lumière*, de *Monde nouveau*, d'*Astre radieux*, de *Soleil incomparable* : termes auxquels on ne peut véritablement refuser le titre de *nouveauté*, vu qu'ils ont été inouis jusqu'à ce jour.

Mais, comme je l'ai dit ci-dessus, que l'on ne croie pas qu'une Doctrine si conforme & si bien ajustée aux intentions de la Société, s'y débite de cette manière. Non : bien-loin de lui donner
ses

ses véritables couleurs, on fait y appliquer un vernis étranger, & ne pas la proposer sous ce jour à tout Frere indifféremment. L'Ordre est trop circonspect & trop politique, pour ne pas prendre à propos toutes sortes de figures. Il faut reconnoître auparavant le terrain : si on ne le trouve pas solide, si la position est trop délicate, alors on dresse une nouvelle batterie, on force de ruses, on donne un tour plus favorable, on affoiblit ou on exténue la force de chaque terme, & son intention disparoît. Ce Temple de Salomon, cette liberté, cette égalité, ne regarde que la Loge, sans songer à s'étendre plus loin : il ne s'agit plus de révolte, d'indépendance, de soustraction à toute autorité ; tout se métamorphose en un instant. Ce ne sont plus que devoirs à remplir, qu'un Dieu à reconnoître, que vertus à pratiquer, que fidélité inviolable à observer à l'égard de tout Supérieur. Ces monstres, ces tyrans, ces fléaux du genre-humain, ce sont des Peres de la Patrie, des images vivantes, des symboles mortels de la Divinité, des Rois dont la gloire solide & personnelle, dont la grandeur & l'élévation nécessaires, ne méritent que

respects, qu'hommages, que vénération. En un mot, la Société n'a plus pour but que d'inspirer la crainte de l'Eternel, la sujétion aux Puissances, la déférence aux Magistrats, le goût du bien, la haine du mal. Ces maximes, naguères si monstrueuses, se changent en autant de points de la Morale la plus austère, & l'Ecole des vices devient tout-à-coup la Chaire de l'Evangile & le centre de la vertu. A l'aide de ces principes purs & désintéressés, nous affermissons de plus en plus notre liberté & notre égalité, disent les Francs-Maçons. Une telle Doctrine fait trop d'honneur à l'humanité, pour n'être pas sûrs de son suffrage; & elle lui devient trop utile, pour qu'on veuille s'opposer à sa propagation. Discours trompeurs, appas perfides, qui cachent le piège dangereux qu'ils tendent à un chacun pour l'y attirer plus sûrement; & c'est ce qu'on peut appeller, *frotter d'une liqueur exquisite les bords du vase qui renferme le poison*. Et en effet, pour cette liberté & cette égalité, qu'il faut recouvrer nécessairement, suivant les Francs-Maçons, Dieu, dont la sagesse infinie a créé toutes choses avec dessein, en a-t-il formé quelqu'une sans

lui fournir les moyens d'arriver à ses fins ? Au contraire, ne l'y conduit-il pas lui-même sans cesse, & peut-elle s'en éloigner jamais ? Ces attributs, ces qualités précieuses, si l'homme en fut jamais revêtu, ne lui auroient-elles été données que pour devenir l'instrument de son supplice, par le désespoir & le regret de voir la fraude & l'artifice l'en dépouiller ? Auroit-il pu même consentir à leur perte, sans outrager sa bonté ? Or si ces biens nous eussent été véritablement destinés, si cette subordination n'eût pas été établie par Dieu même, quelqu'adresse que les Francs-Maçons supposent en ceux qu'ils prétendent en être les injustes Auteurs, quelque crédulité dont ils fassent l'homme le misérable jouet, est-il croyable qu'on eût jamais réussi à déraciner de son cœur le plaisir, l'amour, & la conviction de cette égalité, dont il n'ait abandonné la conservation qu'avec la vie ? Et c'est bien aussi sur le charme & sur l'agrément d'un tel privilege, qu'ils fondent un de leurs principaux raisonnements. Car, disent-ils hautement, en s'adressant à leurs Ennemis, quels dons plus estimables que cette liberté & cette égalité, que nous voulons rétablir ? Que veut di-

re, ajoutent-ils, que signifie ce cri universel qui se fait entendre dans tous les cœurs, & qui se plaint sans cesse du joug importun qui les asservit ? Quel état plus humiliant, quelle douleur plus sensible pour l'homme, que de se voir soumis à un Etre dont la substance est la même que la sienne, qui est participant de la même nature, & qu'elle a formé son égal ? Eh ! quel droit l'établit donc son maître & son tyran ? Ce sujet malheureux ne lui est-il pas souvent préférable ? Ses mœurs, ses actions, que conduit la raison, qu'accompagne l'innocence, ne réclament-elles pas contre une usurpation si injuste ; ne publient-elles pas à haute voix, que l'un mériterait plutôt d'être esclave de l'autre ? Et en fait de distinction parmi les hommes, les vertus & la probité ne doivent-elles pas seules décider ? Dans un bouleversement si étrange, dans la privation d'un bien qui nous appartient, quel milieu faut-il donc tenir, quelle ressource faut-il employer ? Il n'en est pas d'autre que d'opposer la force à la force, d'attaquer l'usurpateur jusques sur son Trône, de l'en faire descendre, ou du moins de soutenir au prix de son sang l'intérêt d'une cause qui devient com-

mune à toute la terre. Nous l'avouons, & il est vrai, les Princes, les Rois, sont autant de portraits de la Divinité; c'est à eux à partager avec elle ces tributs d'amour, de tendresse, & de fidélité que nous lui payons. Mais qu'ils en soutiennent donc le respectable rang, qu'ils soient les Peres, les Protecteurs, les Dieux tutélaires & visibles de leurs Peuples, comme Dieu en est lui-même le Maître & le Conservateur. Quoi donc? si ces vertus, que nous exigeons d'eux pour récompense de notre avilissement, se trouvent changées en vices les plus affreux; si les noms d'impies, de sacrilèges, de bourreaux de leurs Sujets, n'ont rien qui les effraie, irons-nous baiser en tremblant la main qui nous accable; flatter le tigre qui nous déchire, encenser le Colosse qui nous écrase, & victimes volontaires, arroser de notre sang l'Autel où l'on nous immole? Dans le monde, quelle subordination plus équitable que celle d'un fils à son pere? Quel penchant plus doux & plus délicieux que celui qui nous porte à obéir à ceux dont nous tenons le jour, de reconnoître par nos soins, par notre complaisance, tant de travaux, tant de veilles, dont leur

tendresse nous a fait les objets ? Nos obligations sans doute, nos devoirs, ne vont pas plus loin à l'égard des Rois ; & cependant, si quelque Pere dénaturé étouffe la voix du sang au point , je ne dis pas de massacrer un fils , mais de lui faire subir un traitement cruel ; si sans raison il le prive de ses biens , si son cœur se ferme à ce point aux cris de la nature, n'est-il pas permis par toutes les Loix divines & humaines, à ce fils infortuné, de se soustraire à la tyrannie d'un pere barbare, de secouer le joug qui l'opprime, & de recouvrer enfin la liberté qu'il avoit perdue ? A plus forte raison , continuent les Franks-Maçons , quelle violence plus autorisée, quelle force plus légitime, que celle qui nous dérobe à nos tyrans, qui leur arrache ces biens enlevés si injustement, qui nous rend cette liberté & cette égalité qui nous étoient communes avec eux ? En un mot, s'ils ont violé leur parole d'être justes, sincères, amis de la vertu, devons-nous davantage leur tenir celle d'être Sujets fidèles, obéissants ; & ne faut-il pas au contraire redoubler nos efforts pour les faire rentrer dans le néant dont ils sont sortis comme nous, & où leurs crimes de-

mandent qu'ils soient précipités, pour jouir paisiblement des droits qu'ils nous avoient ravis?

Ainsi concluent les Francs-Maçons, d'un principe faux & mal établi. Que s'ils apperçoivent dans l'Aspirant un esprit peu préparé pour de pareilles conséquences, fertiles en explications, ils savent en donner une autre sur le champ; & dans cette nouvelle Morale, quoique toujours la même, & susceptible d'une infinité de sens, tourner chaque chose si avantageusement pour eux, qu'ils ne laissent pas lieu même au plus léger soupçon. Ils lui font donc entendre que leur Société n'a pris pour symbole le Temple de Salomon, que parce que, comme de tous les monuments qui ont existé il n'y en eut jamais de plus stable & de plus magnifique, soit qu'on le considère dans son principe, ou dans sa structure; de même, de toutes les Sociétés qu'ont inventé les hommes, il n'en est point de plus solide & de mieux affermie que celle des Francs-Maçons : que son unique but est de concilier entr'elles les passions divisées; de remplir, de pénétrer les humains de cet esprit de paix & de concorde, qui les rende inaccessibles à ces mou-

vements de haine & de dissension qui empoisonnent les plus beaux de leurs jours; de leur inculquer ces sentiments d'honneur & de probité qui les attachent de plus en plus à leurs devoirs; de ne manquer à aucun de ceux auxquels ils sont obligés envers les Puissances; de s'appeler les uns les autres du tendre nom de Frere, d'en soutenir généreusement le personnage; &, en un mot, de former une Secte admirable, qui n'ait pour but que la liberté, l'amour & l'égalité.

Si cette interprétation n'est pas encore du goût de leurs Candidats, ou que les Francs-Maçons prévoient trop de répugnance en eux pour l'adopter, ils savent encore se replier d'une manière plus artificieuse. Ce Temple de Salomon, dans l'esprit de la Société, ne signifie autre chose que le Temple qu'elle bâtit elle-même; Temple consacré aux vertus, qui s'y voient exercées dans la plus haute perfection; cachot destiné aux vices, où ces monstres gémissent sous le poids des fers les plus rigoureux. Or ces vices ne consistent pas seulement dans l'abus de quelques points de morale; la discipline des Francs-Maçons n'est pas relâchée à ce point.

Plus sévère que celle qui ne proscriit que les vices qui allarment la Religion, elle donne encore l'être à une infinité d'autres. La politique, l'économie, l'intérêt de soi-même, sont d'autres points essentiels à la Société, qui ne doivent souffrir aucune altération, & auxquels on ne peut contrevenir sans se rendre coupable d'un crime monstrueux & digne d'une éternelle persécution. Enfin, pour être vrai Franc-Maçon, il ne suffit pas d'accomplir à la lettre ce que la Philosophie la plus épurée & la Religion la plus sainte nous ordonnent, il ne suffit pas d'être dégagé de ces foiblesses presque inséparables de la nature; il faut conserver dans toute leur intégrité ces talents dont elle nous a revêtus, il faut l'embellir, la perfectionner elle-même, la faire briller de toutes les vertus dont elle est capable, avec autant d'éclat & de splendeur qu'elle étoit décorée dans son premier état. Or, parmi ces vertus & ces dons que nous avons reçus d'elle, en est-il quelqu'un de comparable à la liberté & à l'égalité? En est-il qui mérite mieux que l'homme s'unisse, qu'il s'efforce d'en défendre les droits? Non sans doute, & les Francs-Maçons connoissent trop bien

l'avantage de l'une & de l'autre, & la préférence dont elles sont dignes, pour ne pas la faire sentir à leurs nouveaux Profélytes, mais toujours néanmoins d'une façon qui les mette quelque temps en défaut sur les moyens projetés de la rétablir. C'est pourquoi cette liberté, cette égalité, ont, disent-ils, certaines bornes, qu'il seroit dangereux, & même criminel d'excéder. L'une & l'autre n'ont rien qui les empêche de sympathiser avec la morale la plus exacte, qui nous recommande l'obéissance à l'égard de Dieu, & de toutes les Puissances. Mais cette obéissance, ajoutent-ils, devient outrée, lorsqu'elle va jusqu'à l'aveuglement ou à la superstition. Par exemple, ce respect qu'on doit aux Princes, devient une foiblesse & une lâcheté, tant qu'il n'est pas mesuré sur leur sagesse & leur équité; de sorte que de leur obéir dans des circonstances où l'une ni l'autre n'ont aucune part, c'est partager leurs crimes, c'est exécuter de coupables intentions, dont la noirceur flétrit également, & leur Auteur, & leur instrument. Mais, poursuivent les Franch-Maçons, pour prévenir toute erreur, pour distinguer l'or véritable du métal qui n'en a que l'appar-

rence, pour connoître sûrement ce à quoi nous engagent la religion & l'obéissance due aux Magistrats, en un mot pour séparer l'une de la superstition, & l'autre de la tyrannie, il est une pierre de touche dont on doit se servir, un fil secourable que tout homme doit saisir pour se dégager de ces dédales tortueux. C'est cette première connoissance que nous avons reçue de la nature, ce premier rayon de bon-sens qui nous éclaire, ce principe sûr qui nous détermine, enfin cette raison, qui seule est le guide véritable qu'il faut suivre. Rien de légitime, que ce qu'elle ordonne; rien de plausible, que ce qui lui est conforme; & toute route que l'on tient sans consulter cette boussole, est un chemin dangereux qui mène au précipice.

Quelque bien apprêtée que soit cette doctrine, les Francs-Maçons néanmoins ne se rassurent pas tout-à-fait sur son déguisement. Si cet esprit qu'ils assiegent montre encore trop de délicatesse, si le préjugé leur paroît conserver trop d'empire sur lui, pour se flatter de l'entamer par cette dernière explication, enfin on lui livre cette attaque victorieuse, sous laquelle on est assuré de le voir succom-

ber, & qui acheve la conquête de la Loge, en remettant à quelques années d'habitude le soin de la conduire en triomphe au but qu'elle se propose. Ce Temple de Salomon, déjà répété tant de fois, son élévation & sa magnificence, sa chute & ses débris, son rétablissement & sa splendeur, ne figurent plus autre chose que le cœur humain formé par Dieu même, comblé de ses plus riches dons, conduit & déterminé au bien par la nature, & ensuite entièrement corrompu par la violence des passions. Or c'est ce cœur déplorable, & qui dans sa bassesse conserve cependant certains traits de grandeur qui demandent qu'on se hâte de la lui rendre toute entière, pour lequel il faut s'intéresser, & réunir toutes ses forces. Ce ne sont plus des édifices purement mondains & terrestres, auxquels s'appliquent les Francs-Maçons; le Ciel seul occupe leurs regards, le monde & sa corruption n'a plus rien qui les touche, ce ne sont plus que vices à détruire & que vertus à planter. Ce Salomon n'est autre chose que la raison & l'intelligence, qui présidoient dans le premier âge à toutes nos actions. C'étoit cette Reine de l'esprit humain, dont l'empire

fixoit ses passions, réprimoit ses saillies, ne lui permettoit que de se porter à l'objet de son bonheur, en l'écartant avec soin de tout ce qui pouvoit lui devenir funeste. Mais, hélas ! ces temps heureux ne sont plus, il n'en reste qu'un triste souvenir. Ce qui étoit bon de sa nature, a dégénéré entièrement de sa première excellence. Ce cœur est devenu tout-à-fait méconnoissable. La sage, la divine Astrée a repris son vol aux cieux ; une Armée formidable d'Assyriens, un déluge de vices, ont inondé ce Temple si digne d'elle ; & ses Sujets infortunés, chargés de chaînes par des mains impitoyables, ont languï depuis sous le joug du préjugé, monstre encore plus terrible, dont la fatale éloquence a su leur persuader qu'un tel changement n'a rien que de naturel, & que ces idées confuses qui leur restoient encore d'un bonheur passé, ne sont que quelque chose de purement imaginaire, dont ils doivent écarter l'image pour mieux assurer leur repos. Or c'est cet assoupissement universel, ce charme léthargique, que les Francs - Maçons veulent dissiper ; c'est cet esclave du cœur humain qu'ils veulent détruire, en exterminant les passions

qui le forment, & en rendant ce cœur à sa première innocence. Projet véritablement digne de louanges, & dont l'exécution ne l'est pas moins de nos vœux; mais trop difficile encore, comme ils l'avouent eux-mêmes, pour ne pas user de tout le ménagement nécessaire. Car, ajoutent-ils, depuis cet étrange renversement de la nature, dans le choix du bien ou du mal, l'homme semble se porter plus volontiers au dernier : non que le bien n'ait encore quelques attraits pour lui; mais parce que, conduit uniquement par des sens suborneurs, il n'en suit que les mouvements, il n'écoute que leur langage : en cela, semblable à ces barbares, qui sans aucune connoissance des aliments dont nous nous servons, se bornent à l'herbe & au gland, mais que cependant on pourroit déterminer peu à peu au changement de nourriture, si on venoit à leur montrer souvent la bonté & l'usage de celle qui nous est propre. L'homme de même insensiblement ébranlé par les Francs-Maçons, & par leur constance à lui inculquer leur doctrine, pourra se rendre à leurs raisonnements, & l'embrasser avec zèle.

C'est aussi par cette raison que Crom-

wel n'a pas voulu qu'on dévoilât tout-à-coup sa morale, mais qu'un nombre choisi de ses Sectateurs fût chargé de la développer par degrés, & à la faveur des emblèmes, de peur d'exposer au naufrage cette Société naissante, qu'il falloit mettre à l'abri des orages. Car ces passions, qu'il propose d'exterminer dans la dernière explication du Temple de Salomon que nous venons de rapporter, & qui sert de troisième voile à ses intentions; ces passions, dis-je, suivant Cromwel, sont vives, sont puissantes, & difficiles à terrasser. Donc, pour ne pas échouer dans ce dessein, il faut employer d'abord le silence & la ruse, pour commencer leur ruine; & ensuite la force & le courage, pour l'achever. Précaution d'autant plus essentielle, que si l'ennemi vient seulement à pressentir les préparatifs, alors ce grand ouvrage tombe en pure perte, & ne se peut rétablir qu'avec beaucoup plus de difficultés; second motif, qui a porté Cromwel à borner à la Loge seule l'explication de sa doctrine, sans qu'il en pût rien transpirer au dehors, afin que les profanes, supposant une idée de perfection naturelle dans chacun de ses membres, vins-

sent à souhaiter de leur être associés ; & que les regardant comme les seuls dépositaires de l'honneur & de la bonne foi, ils accourussent à cette source miraculeuse, avec le même empressement que le cerf court aux fontaines, pour y éteindre cette soif vive & brûlante de participer aux Mystères, soit par principe de légèreté ou de réflexion, ce qui étoit indifférent à notre fondateur. N'attendez pas cependant d'être désaltérés tout d'un coup, vous que cette soif brûle de ses ardeurs, vous qu'elle consume de ses feux. Votre illustre Chef, il est vrai, a communiqué à ces eaux une vertu secrète qui les rend salutaires ; mais il a prévu en même temps, qu'il ne falloit pas les prodiguer à l'ardeur qui vous presse, & qu'elles se convertiroient bientôt en poison, si on vous laissoit épuiser la coupe qui les renferme. En cela semblable à ces sages Médecins, qui, par complaisance pour un malade, lui accordent de goûter des aliments qu'il desire, mais qui cependant en refusent l'excès aux murmures de son appétit, jusqu'à ce qu'un parfait rétablissement de ses forces l'ait mis en état d'en soutenir une plus grande quantité. C'est à ce sage
ména-

ménagement de Cromwel, que nous devons sans doute cette célèbre division de sa Société, en *Apprentifs*, en *Ouvriers*, en *Maîtres*, & en *Architectes*. Toujours les yeux fixés sur ce Temple de Salomon, il n'en a rien laissé échapper qui pût faire injure à sa pénétration. Toutes ces différentes classes se trouvoient entre ceux que Salomon avoit employés à la structure de ce Temple : on y proportionnoit l'ouvrage à la capacité de chaque Ouvrier, connue dans la Loge; on proportionne le dogme à la capacité de l'Aspirant, jusqu'à ce qu'il arrive au degré de perfection requis pour en connoître le but, en passant par les différentes dignités dont il est composé, & en conservant toujours les qualités & les dispositions de Servant, c'est-à-dire, d'homme prêt à exécuter. Pour ces *Servants*, on en peut connoître l'origine, si l'on fait attention que parmi ceux qui travailloient à ce Temple, dont nous avons parlé tant de fois, il s'en trouvoit beaucoup qui étoient uniquement destinés à fournir aux autres Ouvriers ce qui leur étoit nécessaire, en le tenant toujours prêt pour le leur remettre; & que ç'a été pour perfectionner la ressem-

blance de son ordre avec ce monument, que Cromwel en a créé dans la Société. Or après l'établissement de ces différentes classes, il y attacha certaines cérémonies, dont l'usage devoit être invariable, & consacré à la réception des Candidats. Pour ce qui regarde ces cérémonies, j'aurai soin d'en faire le détail lorsqu'il s'agira de celui des différents ordres de la Société. Il ne me reste plus qu'à dire quel secret imagina Cromwel, pour que l'on gardât sur sa morale un silence inviolable, qui pût la garantir de persécution, & lui attirer en foule de nouveaux Sectateurs. Le serment qu'il exigea de tout Aspirant, fut le moyen merveilleux dont il se servit. Mais comme il est tout-à-fait différent, suivant les différentes classes, quoique la substance en soit toujours la même, & consiste dans une promesse authentique d'une discrétion inviolable; je différencierai de la rapporter en son lieu, avec l'exposition des tourments horribles dont tout Aspirant s'oblige d'être la victime, s'il vient à le trahir. Maintenant, après la peinture exacte que j'ai tracée de cette Société, après le tableau fidele que j'en ai offert aux yeux du Lecteur, pour en tirer tel-

les conséquences qu'il lui plaira, je passe à ces différents chefs d'accusation que lui ont intenté ses ennemis; & d'abord se présente celle des Ministres, dans leurs assemblées particulières, & dans leurs conférences publiques.

La Société des Francs-Maçons, disent-ils, ne peut être que contraire à l'esprit de la véritable Religion; du moins ses maximes ne nous permettent pas de présumer qu'elle fasse rien en sa faveur. Ce mélange profane, cette confusion illicite de différentes Sectes qu'elle admet, nous prouvent évidemment que son but ne tend qu'à en saper les fondements. Les Athées, les Déistes, c'est peu dire, les Idolâtres mêmes, tels que les Américains & les Chinois, y sont reçus indifféremment; & c'est en quoi ces Ministres ne se trompent pas tout-à-fait, puisque j'en pourrois nommer ici une infinité que le libertinage a conduits au système des premiers; & que m'étant trouvé un jour dans une Loge de Hollande, qui s'étoit assemblée pour conférer sur les moyens d'envoyer quelques Freres en mission dans l'Amérique, pour y en remplacer quelqu'un, je vis recevoir trois Juifs, de la fidélité desquels un

esprit du premier ordre, & fameux autant par sa qualité de Maître de Loge, que par les Feuilles qu'il donne au Public, ne trouva pas d'autre moyen de s'assurer qu'en la leur faisant jurer sur l'Evangile. Mais comme il ne m'appartient pas ici de pénétrer dans le cœur humain, & que d'ailleurs une éloquence aussi séduisante que celle de Mr.... auroit bien pu faire tout-à-coup d'un Juif un Franc-Maçon & un Chrétien, je reviens à l'objection formée par les Ministres, qui la continuent en faisant observer que tout Chrétien que la Loge a une fois reçu au nombre de ses Membres, lui devient si fort attaché, qu'il commence à compter pour rien l'obligation qui l'appelle aux cérémonies de sa Religion, en négligeant d'y assister davantage; ou que du moins, si quelqu'un d'eux se fait encore remarquer dans les Temples, la dissimulation & le desir d'en imposer au Public sont les seuls motifs qui l'y conduisent. Soupçon que vérifie bientôt l'averfion marquée qu'il fait voir pour le Corps, dont il se sépare ensuite tout-à-coup, après avoir commencé son Schisme par la tiédeur & par l'indifférence : effet surnaturel de la Doctrine qu'on

lui a inspirée, laquelle a d'abord ralenti ses pas dans le chemin de la Religion, pour les lui faire entièrement tourner vers celui de la Loge. Je n'entreprendrai point de justifier les Francs-Maçons de l'impiété qu'on leur suppose, encore moins d'appuyer l'objection; c'est au Public à prononcer, & à voir si cette confusion de Sectes peut se concilier avec le culte véritable que nous devons à Dieu. Quant à l'objection que font les Politiques, comme elle me paroît moins délicate & moins épineuse, je m'y arrêterai plus volontiers, plutôt par esprit de détail & d'observation, que de censure & d'invective, qui cherche à porter coup à cette Société.

Après donc que les Ministres de la Religion ont cité les Francs-Maçons au Tribunal de l'Eternel, comme des sacrilèges & des violateurs de sa Loi, arrivent ceux dont je viens de parler, qui les citent devant le Trône des Puissances, comme des criminels de leze-majesté, comme des pestes redoutables au genre-humain, & dont la corruption se communique à quiconque les approche. A ce grief, les Francs-Maçons, toujours sûrs de leur secret, ne répondent que

par un mépris formel, qui leur fait dire ironiquement, que *ce soupçon est bien fondé*. Qu'ils me permettent ici de faire connoître, & sans ironie, que du moins il n'est pas chimérique.

Ce soupçon est bien fondé : & pourquoi ne le seroit-il pas ? Cette abolition de toute autorité, que les vrais Francs-Maçons, c'est-à-dire, ceux qui sont parfaitement au fait des vues de la Société, ne cessent de prêcher entr'eux ; cette indépendance à établir, ces sceptres à briser, cette harmonie qui regne dans l'Univers à rompre, à dissoudre entièrement ; toutes ces choses, dis-je, ne sont-elles donc que de simples révolutions, qu'on doive regarder d'un œil tranquille & indifférent, & qui n'influent en rien sur l'Ordre Civil & sur la Société ? *Ce soupçon est bien fondé* : que les Francs-Maçons prennent garde d'en prouver encore mieux la justice & la solidité, en apportant pour leur justification ces termes pompeux de *fidélité*, de *zele*, d'*amour*, & d'*obéissance*, que tout Frere, disent-ils, a conservée inviolablement à l'égard des Puissances. Car, pour peu de connoissance qu'on ait de la Loge & de ses maximes, pour peu de bon sens & d'in-

telligence dont un homme soit doué, il ne prendra pas le change si facilement : le passé ne le rassurera pas sur l'avenir ; & loin de s'endormir sur la foi d'un calme trompeur, il lui suffira, pour juger de la tempête, de voir les nuages se rassembler de toutes parts, quoique ceux-ci n'aient encore marqué leur cours par aucun éclat. Et pour montrer évidemment que cet extérieur si composé, si conforme à toutes les Loix, n'est que pure hypocrisie & affectation, ne pourroit-on pas adresser ce langage aux Francs-Maçons ? Votre Société, dites-vous, s'est comportée jusqu'à ce jour de façon à ne faire appréhender dans la suite aucun désordre de sa part : tranquille dans les temps les plus orageux, paisible au milieu de ces événements extraordinaires qui ont changé la face d'un nombre de Nations, elle n'y a pris aucune part. On en convient, & on consent à vous rendre sur le passé la justice que vous méritez ; quoique dans le fond ce repos & cette paix, dont vous faites parade, ait été moins l'effet d'un amour du bien public, que de la connoissance de votre foiblesse, & de ce qui manquoit à l'exécution de vos desseins. Votre but

d'ailleurs, embrassant tout le monde, se fût trahi en ne s'appliquant qu'à quelques-unes de ses parties, & c'eût été pour vous imprudence & folie de le découvrir à l'occasion de certaines Provinces qui seules ont souffert de ces révolutions. Ainsi donc il est fort inutile, pour la preuve de votre innocence, de venir nous vanter ces vertus pacifiques que la crainte seule d'échouer vous a fait pratiquer malgré vous. Il en est de même de cette fidélité, que vous faites sonner si haut : si vous n'en êtes pas sortis, si vous avez paru attachés aux Princes qui vous gouvernent, ils n'ont à en remercier que le défaut d'occasion, qui a garanti leurs Trônes des secousses violentes qu'ils auroient essuyées si les circonstances s'étoient déclarées pour vous, si ces armements secrets, si ces dispositions tacites n'avoient exigé un temps plus considérable, si ce nombre nécessaire à lever & à soutenir l'étendard de la révolte eût été complet, ou plutôt, si les temps étoient venus de l'instruire de vos véritables vues ; en un mot, pour être crus de bonne foi, & incapables de remuer jamais, comme vous souhaiteriez de le persuader, il vous reste à nous

assurer pour la suite de cette fidélité prétendue, & à nous donner des garants de sa persévérance. Car qu'un homme assez dépourvu de raison pour nourrir un serpent, vienne nous dire que ce serpent ne piquera jamais personne, que sa malignité se trouvera sans doute convertie en douceur par la reconnoissance qu'il aura des soins & des attentions qu'il a pour lui; cet homme sera traité sur le champ d'imbécille; & l'intérêt commun à se préserver des morsures de son élève, armera tout le monde pour sa destruction, à moins que son nourricier ne prouve évidemment qu'il n'a ni dents, ni poison, & que conséquemment on peut le laisser vivre, sans rien craindre de sa part. L'infortuné *Charles* n'eut jamais de partisan plus zélé en apparence que *Cromwel*, dans les premiers entretiens dont il honora ce perfide; & cependant, au sortir de ses appartements, il n'eut jamais de plus cruel ennemi. Le Parlement même, dont il soutenoit les intérêts avec tant de feu, dans le fond n'avoit pas plus de part à ses bonnes grâces; une Soldatesque féditieuse étoit le seul objet de ses complaisances. Imitateurs de ce Tyran, Disciple de cet

ambitieux, c'est donc à vous à détruire l'exakte ressemblance qui se trouve entre les maximes & les vôtres, & à nous convaincre enfin par un argument sans réplique, que cette probité que vous affectez, cette obéissance, cette soumission aux Potentats que vous insinuez, surtout dans votre troisieme classe, ne sont point autant de voiles favorables dont vous couvrez vos pernicioeux desseins.

Mais pour réussir dans cette démonstration, je ne conseille pas aux Francs-Maçons d'apporter pour raison, que les mysteres de leur Société sont également connus des Princes & des Rois, comme de ses principaux Membres, & que la preuve évidente de leur candeur, c'est que ces Têtes couronnées n'y sont pas plutôt associées, qu'elles en deviennent les solides appuis; ce qui doit absolument faire regarder comme une extravagance, cette idée qui leur suppose les intentions les plus opposées à leur autorité. Cette réponse est véritablement captieuse, & capable de rendre aux Francs-Maçons toute leur innocence, si on ne s'attache qu'à l'écorce; mais elle n'a rien cependant qui embarrasse lorsqu'on saura de quelle façon on reçoit ces demi-Dieux:

& c'est sur-tout ici que je prie les Francs-Maçons de se tenir prêts à rompre le trait que je leur renvoie. Ces Princes, ces Rois, que la Loge a reçus, sont, dites-vous, au fait de votre morale, & en connoissent le véritable sens. Mais parmi ceux dont la confiance vous a honorés à ce point, en est-il seulement un seul, auquel vous l'ayiez découvert ? Ce Roi, dont les illustres faveurs méritent de vous les éloges les plus reconnoissants, & peut-être le seul de tous les Potentats qui verse sur vous les bienfaits d'une main si libérale ; ce Roi, dis-je, dont le tonnerre vient de dissiper ces idées si peu avantageuses à la majesté qui l'environne, quel rang tient-il parmi vous ? Cette qualité de *Grand-Maitre*, qui ne seroit qu'un foible prix de tant de bienfaits, en est-il revêtu, en approche-t-il même par celle d'*Ecoffois* qui la fuit immédiatement ? Non ; le titre de *Compagnon* est le seul que vous lui ayiez accordé, c'est-à-dire, que vous l'avez placé dans cet Ordre qu'environnent comme les autres les ténèbres les plus épaisses, pour cacher à ses yeux la vérité des Symboles & des Emblèmes sur lesquels vous redoutez sa pénétration, & que vous ne

lui présentez , en tremblant , qu'autant de fois qu'il le faut pour bannir ses soupçons. Cette bonté, qui l'a fait descendre jusqu'à vous pour y humaniser sa grandeur, s'y arrête avec complaisance, je l'avoue; mais n'en attribuez la constance qu'au plaisir secret & à la satisfaction que goûte ce Monarque, à voir regner parmi ses Sujets cet esprit d'union & de tranquillité, ces sentiments généreux qui les portent à se secourir mutuellement, & qui fortifient sans cesse le masque trompeur qui lui en dérobe le véritable but. Et d'ailleurs, ces Puissances que vous conduisez insensiblement à l'aby-me, comment pourroient-elles en éviter les chemins, parsemés, comme ils le sont, de fleurs, dont vous jonchez la terre sous leurs pas? Ces festins somptueux dont vous honorez leur présence, ces flots de vin qui coulent, ces concerts qui flattent, ces conversations qui amusent, ces chansons qui publient votre innocence, ne sont-ce pas autant de syrenes, dont la voix enchanteresse assoupit leur raison, & les plonge enfin dans cette léthargie favorable à vos vœux? Faut-il donc s'étonner, si, après des apparences si flatteuses, ils vous accordent

leur protection? Votre Fondateur, que je me trouve obligé de remettre ici sur la scène jusqu'à la fin de cette histoire, ne trouva-t-il pas le secret de se concilier celle du Parlement, dont il méditoit la ruine, lorsqu'en 1647, dans le temps même qu'il excitoit les Soldats à la révolte, il déclamoit en public contre leur mutinerie, & avec tant d'éloquence, qu'il se vit chargé lui-même du soin d'appaîser une sédition dont il étoit l'auteur?

Mais, peut-être, repliquerez-vous, la probité qui anime votre Corps, en a tellement pénétré chaque Membre, qu'il ne s'en est vu encore aucun jusqu'à ce jour, sur qui ni promesses, ni menaces, ni même l'éclat de l'or, aient pu faire impression au point de révéler cet important secret qu'on vous suppose; & que si un attrait aussi puissant est devenu inutile, on doit en conclure absolument que ce secret n'est rien moins que ce qu'on le dit être. Foible ressource! & dont vous ne tirerez aucun avantage, sinon que d'avoir prudemment celé ce secret à la troupe ignorante & crédule qui compose votre troisième classe, & dont vous ne cessez de préparer le bras à l'accomplissement de votre système, en lui fai-

sant sentir l'obligation indispensable où elle est de le soutenir, après s'être liée elle-même par l'étreinte rigoureuse du serment qu'elle a prononcé. Quant aux autres dont votre Société est composée, l'esprit d'orgueil & d'indépendance qui les anime, connoît trop bien son propre intérêt, pour éventer jamais un projet dont l'heureuse exécution doit les soustraire à toute autorité.

Les voici cependant, ces jours de révélation, où cette multitude de *Servants* & d'*Apprentifs* ouvrira peut-être les yeux, & reconnoîtra l'illusion qui les avoit abusés. Cette troupe, si nécessaire à vos desseins, peut-être rompra-t-elle ces engagements, dont la vertu & la probité lui feront sentir toute l'horreur. Nouveau Nabuchodonosor, ce Roi dont vous trahissez les bienfaits, dont, les lèvres teintes de ses dons, vous jurez en secret la ruine, commencera la vôtre; ce Temple que vous bâtissez, deviendra l'objet de sa fureur & de sa vengeance; & sa haine, mesurée sur la tendresse qu'il vous prodigua, ne sera satisfaite que lorsqu'après en avoir égorgé les Prêtres & flétri tous les spectateurs, il n'en restera plus qu'un détestable souvenir. Prédic-

tion qui s'accomplit à la lettre dans plusieurs Royaumes, par la persécution que la Franc-Maçonnerie y souffre, & qui vient d'éclater encore à Paris le 22 du mois de Mai 1746, par la saisie de vingt-cinq Freres que le Guet a conduits devant le Lieutenant de Police, qui, par égard pour leur condition, voulut bien borner son ressentiment à une vive défense de recommencer aucune assemblée, sous les peines les plus rigoureuses.

Mais je reviens aux objections que j'ai rapportées ci-dessus. Il est sûr que si les Francs-Maçons peuvent jamais les résoudre, il ne leur sera pas difficile ensuite de détruire les soupçons injurieux qu'a formé le Public sur leur maniere de se comporter entr'eux, lorsque la Loge tient : nouveau sujet de réflexions, & que je vais examiner avec toute l'attention & l'équité possible.

Ce silence profond qu'observent les Francs-Maçons, cet air de mystere qu'ils répandent sur toutes leurs actions, n'a pas laissé d'affecter, au préjudice de leur honneur, certains esprits dont l'amour-propre ne pouvant soutenir qu'on l'eût outragé au point de ne lui rien découvrir sur ce qui se passoit dans l'assemblée

des Freres , s'est cru en droit de leur supposer des crimes d'une espece capable d'attirer sur la Loge ces feux vengeurs qui consumerent autrefois cinq Villes abominables. Et voici sur quel principe ils raisonnent, aussi mal-à-propos , que les Francs-Maçons sur celui qui les autorise à rétablir l'égalité & la liberté. Pourquoi, disent-ils, exclure les femmes de leur Société, si ce n'est pour éviter un scandale dont la suppression leur facilite les moyens de se livrer à un excès tout opposé, sans qu'on puisse en apporter aucune preuve? Avant que de répondre à une calomnie dont les Francs-Maçons ne méritent pas d'être flétris, je souhaiterois de tout mon cœur pouvoir alléguer en leur faveur ce que la Religion Chrétienne offre pour sa défense. Si cette Société étoit, je ne dis pas aussi pure, mais que du moins elle s'expliquât aussi librement sur son but, qu'elle découvrit, & prouvât aussi clairement la droiture de ses intentions, ce seroit pour moi, je l'avoue, le plaisir le plus vif & le plus piquant, de la rapprocher de cette Religion divine, pour en faire un exact parallele. Pour ce qui regarde la calomnie dont on la charge, & les persécutions

tions qu'elle endure , je dirois que le Christianisme, comme elle, a été dans sa naissance un sujet de scandale pour les Païens; que l'idolâtrie lui a prêté les actions les plus criminelles, comme l'imposture prête aux Francs-Maçons la plus horrible & la plus contraire à la nature. J'ajouterois, que si la Religion, malgré la sainteté de sa Doctrine, malgré celle de son Auteur; en un mot, malgré les prodiges qui l'ont signalée, n'a pu éviter de se trouver en bute à mille contradictions, il n'est pas étonnant que la Secte des Francs-Maçons, qui d'ailleurs ne reconnoît pas un Dieu pour fondateur, n'ait pu arriver au point où elle se trouve sans avoir eu beaucoup à souffrir de la malignité de ses persécuteurs. Mais si cette Société se dérobe elle-même l'honneur de la comparaison, du moins n'est-il pas juste de voir attaquer celui de tant d'hommes illustres que la curiosité seule a rendu Francs-Maçons, sans cependant connoître encore la nature de leur état. Or on peut assurer qu'une telle abomination, loin de se voir pratiquée dans les Loges, n'y eut jamais le moindre accès; &, pour se purger d'un crime dont ils ne furent point souillés, il suf-

fira aux Francs-Maçons d'en nier jusqu'à la plus légère apparence, en opposant à la critique ces mêmes hommes que je viens de citer, dont la probité reconnue doit émousser toutes les armes, & la délicatesse prouver invinciblement le mensonge; puisqu'il n'est pas vraisemblable, quelque serment qui les lie, qu'elle eût tardé à les en affranchir, & à les faire sortir avec précipitation de cette Babylone, supposé des excès aussi monstrueux. Pour moi, à qui la fréquentation de cette Société, dans une infinité de Pays, auroit découvert tôt ou tard un pareil abus, je me croirois coupable de l'injustice la plus criante, si je ne m'opposois pas à celle qu'on lui fait, en assurant, par tout ce qu'il y a de plus sacré, que non-seulement aucun indice, mais même aucun symbole ne m'a jamais rien présenté qui pût me faire soupçonner une débauche si horrible. Mais c'est trop s'arrêter sur un objet, dont le papier souffre à peine de se voir noirci : en fait d'accusations pareilles, le trait doit retomber sur celui qui le lance. Passons maintenant à une autre objection, qu'il ne me paroît pas si facile aux Francs-Maçons de réfuter; c'est l'exclusion des femmes, dont j'ai

promis d'assigner les raisons principales, quoiqu'à bien dire, la Société n'en ait aucune qu'elle puisse alléguer pour sa justification.

La première qu'elle apporte, est l'indiscrétion commune à ce Sexe, pour lequel un secret est un fardeau si pesant, disent-ils, qu'une femme se trouve dans la contrainte la plus effroyable, jusqu'à ce qu'elle ait pu s'en décharger dans le sein d'une amie, qui, également incapable de le porter, ne tarde pas à s'en défaire, & conséquemment à lui faire perdre tout son prix.

La seconde est la dépendance & la sujétion dans laquelle la femme se trouve de sa nature, & qui lui ferment les chemins à cette liberté & à cette égalité, qui ne lui furent jamais des dons propres, comme à l'homme.

Qu'il me soit permis ici, sans faire l'apologie du Sexe, encore moins sans vouloir l'élever par une basse flatterie au-dessus du nôtre, de prendre en main une cause dont la bonté, j'ose le dire, doit m'assurer le succès. Et d'abord, commençons par la raison spécieuse qu'apportent les Francs-Maçons de la légèreté & de la malice des femmes, qui les

rend inhabiles à la participation des Myſteres. Cette légéreté & cette malice, qu'ils donnent ſi libéralement au Sexe, ſont-elles chez lui un défaut ſi général, qu'on ne puiſſe faire grace à aucune femme ſur cet article ? Cependant, parmi elles, que d'exemples, chaque jour, de force & de conſtance, trop nombreux pour être rapportés, mais que l'homme le plus hautain & le plus prévenu ne peut méconnoître ? Quoi donc ! les Franks-Maçons penſent-ils qu'il ſoit impoſſible de trouver encore de ces femmes courageuſes, & capables de la rude épreuve que fit de ſa fermeté la généreuſe Porcie, lorsqu'elle entreprit d'arracher de ſon ſtoïque époux un ſecret, dont le but ne différoit du leur qu'en ce qu'il ne tenoit qu'à la perte d'un ſeul Héros ? Ou, ſ'il en eſt peu de ce nombre, ſi ce noble mépris de la mort & de la douleur, commun à l'un & à l'autre Sexe parmi les Romains, a quelque choſe de trop incompatible avec la délicateſſe de notre ſiècle, combien, en récompènſe, ne trouvons-nous pas chez les femmes d'eſprits vrais, de cœurs incorruptibles, capables d'affermir les Franks-Maçons dans leurs démarches, de les éclairer dans leurs

conseils, & dont le discernement eût contribué plus qu'ils ne pensent au progrès de leur Société? D'ailleurs, si cette défiance du Sexe leur paroît légitime, pourquoi ne pas employer dans son choix les mêmes mesures que dans celui de leurs Candidats? Une conduite aussi prudente les eût assurés de sa discrétion, & un mélange aussi charmant eût encore avancé plus vite ce triomphe universel qu'ils projettent, par l'empressement de tous les mortels à venir se ranger sous les étendards de l'amour & sous ceux de l'amitié. A cette juste défense, que les Francs-Maçons ne viennent pas opposer la dépendance de la femme; qu'ils ne cherchent point à éluder le coup, en répliquant que ces qualités qui brillent dans le Sexe, cette beauté, cette douceur, cette modestie, qui contrebalancent toutes les vertus de l'homme, ne sont pas suffisantes pour leur faire perdre de vue que la femme, assujettie à ce dernier, ne peut partager avec lui l'héritage précieux dans lequel la Franc-Maçonnerie prétend le rétablir. Car si l'homme & la femme n'ont été créés de Dieu que pour concourir ensemble au même but, c'est-à-dire, à leur félicité, quoique par des voies

différentes , quoique distingués l'un & l'autre par des traits qui n'ont rien de commun ; si cette félicité peut se trouver dans la liberté & dans l'égalité que les Francs-Maçons veulent rendre à l'homme , pourquoi vouloir en exclure un Etre créé pour y arriver comme lui , & que le Créateur ne lui associe que pour y parvenir plus sûrement , par les secours réciproques qu'il les a mis en état de se communiquer tous deux ? Je veux bien néanmoins faire quelque chose pour les Francs-Maçons , & admettre un instant que cette sujétion soit un obstacle insurmontable pour la femme ; pourvu qu'ils veuillent bien m'accorder au moins , que cette dépendance ne vient pas d'ailleurs que de son union avec l'homme , & qu'elle ne reconnoît d'autre source que l'engagement qu'elle contracte avec lui.

Ce principe posé , je m'adresse encore une fois à eux , & je leur demande , pourquoi cette exclusion regarde-t-elle également une infinité de personnes du même Sexe , qu'aucuns nœuds , qu'aucun engagement , n'ont encore soumis à l'homme , ni ne lui soumettront jamais ; celles , par exemple , que l'amour du Célibat , conserve dans un parfait éloi-

gnement de tout commerce avec lui ; celles que la mort d'un époux affranchit de leurs liens, & remet en liberté : pour-quoi, dis-je, sont-elles comprises dans l'injuste Arrêt qui les écarte ainsi que les autres de la Société ? Je ne vois pas quel chemin peuvent tenir les Francs-Maçons, pour se dérober à de si justes reproches. Mais laissons cet aimable Sexe se venger lui-même d'une conduite moins outrageuse pour lui qu'il ne se l'imagine ; puisque, dans le fond, ses vertus & sa délicatesse, dont la Loge a cru qu'elle auroit trop à craindre en fait de révélation de ses desseins, sont les seuls motifs qui l'ont déterminée à l'en éloigner. Il est d'ailleurs temps que je finisse sur cette Doctrine, que je crois avoir suffisamment développée, & que je puis attester être la même précisément que j'ai apprise des principaux Membres de l'Ordre, je veux dire toujours, ceux qui sont parfaitement instruits de son but. L'origine de cette Société me rappelle encore, pour lui donner les derniers traits de ressemblance avec son Fondateur. On ne sera pas fâché peut-être de voir ici son caractère au naturel, & tel qu'un Historien impartial, qui est aujourd'hui dans

les mains de tout le monde, l'a peint à la postérité. Ses principales maximes rassemblées dans un même point de vue, & confrontées exactement avec celles de la Loge, fourniront au Lecteur, comme je le lui ai promis, les moyens infailibles de prononcer hardiment sur la vérité de son institution.

Cromwel, comme tout le monde le fait, naquit à Huntingdon le 12 d'Avril de l'année 1599. On n'ignore pas comment cet esprit souple & adroit sut s'élever d'une condition médiocre au faîte de la Grandeur, & forcer, pour ainsi dire, la fortune à le favoriser jusqu'au tombeau, en lui permettant d'expirer paisiblement dans son Palais le 3 de Septembre 1658.

En 1628, entré au service du Parlement, il ne jugea pas à propos de développer tout-à-coup ses talents : il y passa même un temps considérable, sans faire appercevoir en lui aucune qualité extraordinaire qui pût frapper les yeux de ses Concitoyens, & s'attirer leur admiration. Sa Politique étoit trop grande, pour ne pas sentir ce qu'il auroit eu à craindre & à souffrir des jaloux, dans un temps où la dissimulation lui étoit nécessaire pour

avancer dans le maniement des affaires publiques : aussi lui fit-elle toujours mesurer son génie sur sa fortune, jusqu'à ce que parvenu au point de gloire qu'il ambitionnoit, il pût le faire briller dans tout son jour. Un enthousiasme, favorable à ses desseins, fut le voile dont il les couvrit par-tout. Lorsqu'il haranguoit en public, il laissoit toujours à ses Auditeurs le soin de le pénétrer, sans jamais lui faire aucun discours dont le sens ne fût équivoque & susceptible de plusieurs interprétations.

En 1640, Cromwel, s'entretenant un jour avec le Chevalier *Chichelay* au sujet de la Religion, lui parla en ces termes : *Je pourrois bien vous dire ce que je ne voudrois pas, mais je ne puis vous dire ce que je voudrois.* Paroles ambiguës, & qui contiennent le dessein où Cromwel étoit de jeter les fondemens d'une Société, dans laquelle tout culte seroit indifférent. Ce qu'il est encore aisé de concevoir, si l'on fait attention à la maniere dont il usa pour concilier ensemble, en 1648, une multitude de Sectes différentes. Tels étoient, par exemple, les *Presbytériens*, les *Indépendants*, qui se flattoient de subsister dans tout genre de

Gouvernement ; les *Agitateurs*, dont l'Armée appuyoit les intérêts, & qui combattoient, disoient-ils, pour le libre exercice de la Religion Anglicane ; les *Niveleurs*, dont le but étoit l'abolition de toute Puissance Monarchique ; en un mot, tant d'autres partis divisés d'intérêts & de sentiments, que son adresse trouva le moyen de réunir ensemble. Première entreprise, qu'il fut terminer avec succès, & qu'il n'abandonna quelque temps, que pour s'occuper d'une autre qui ne lui parut pas moins digne de son attention. C'étoit la réforme de la Politique parmi les Anglois ; ouvrage auquel une vive dispute entre le Parlement & les Soldats, en 1647, lui donna occasion de travailler. Le Parlement, encore attaché au parti du Roi Charles, tâchoit de le maintenir contre l'Armée devenue son ennemie ; mais Cromwel fut si bien manier les esprits divisés, qu'il vint à bout d'en fixer le soulèvement, en leur faisant entendre qu'ils auroient lieu dans peu d'être satisfaits. Mais ce calme, qu'il venoit de rétablir, n'étoit qu'un temps favorable qu'il avoit voulu se ménager pour sonder adroitement les cœurs, & régler sur leurs différentes dis-

positions les projets immenses qu'il rouloït incessamment. Et en effet, en 1648, il ne tarda pas à faire connoître les fruits qu'il avoit retirés de cet intervalle. Arrivé un jour au Parlement avec Ireton, son Confident, il y prononça une Harangue, dans laquelle il déclara hautement : *Que le Roi Charles ayant cessé d'être le Pere du Peuple, pour en devenir le Tyran, l'Angleterre non-seulement ne lui appartenoit plus à titre de Sujette, mais encore que cette Nation devoit dans la suite se gouverner par elle-même. Que si le Parlement n'étoit pas disposé incessamment à donner les mains au rétablissement de la liberté, lui Cromwel ne lui auroit aucune obligation des avantages que la Nation pourroit se procurer; mais qu'il la devoit toute entiere à son crédit sur l'esprit des Soldats qui combattroient sous ses yeux, & dont la valeur alloit devenir l'unique ressource de l'Angleterre.*

Qu'on ne s'imagine pas ici que le but de Cromwel dans ces discours, fût seulement l'exclusion du Roi, pour introduire le Gouvernement Démocratique : non; ses vues s'étendoient encore plus loin, puisque dans le temps même qu'il amusoit les Royalistes, les Presbytériens, &

les Indépendants, de l'espérance d'une paix chimérique, son projet prenoit de nouvelles forces. Il l'avoit déjà même communiqué à quelques-uns de ses amis, comme *Algernon Sidney*, *Newil*, *Martin Wildaman*, *Harington*, *Monk*, *Fairfax*, & une infinité d'autres, tous dans le fond également ennemis du Roi & du Parlement. Ils avoient même déjà tenu quelques assemblées secrètes, pour concerter les moyens de l'établir avec sûreté, & de la conduire avec prudence : ce qui m'amène insensiblement au détail de ce qui se passa entr'eux, le premier jour que Cromwel les entretint sur ce sujet.

L'an 1648, un repas qu'il donna à ses amis, à ses fraix, & aux dépens de ceux qui connoissoient son but, fut l'instant favorable qu'il saisit pour s'ouvrir à la Compagnie. Après qu'on eut largement bu de part & d'autre, & tenu quelques discours vagues sur la Religion & la politique, Cromwel, en présence de tous les Convives, parmi lesquels se trouvoient plusieurs Membres du Parlement, avec des Presbytériens & des Indépendants, mit d'abord la conversation sur le triste état où se trouvoit l'Angleterre : il leur fit sentir d'une manière pathétique, com-

bien cette Nation infortunée avoit à souffrir de tous les différends de Religion & de Politique : il leur représenta quelle honte ce seroit pour des esprits aussi éclairés qu'eux, de ne pas mettre fin à ces maux qui la déchiroient cruellement. A peine Cromwel en étoit-il là, qu'Ireton, qui avoit eu le loisir de préparer son discours, se leva brusquement, & promenant un regard curieux sur toute la compagnie, lui remontra la nécessité de concilier ensemble, pour le bien public, tant de Partis contraires qui en étoient le fléau. Il ajouta avec feu, qu'il ne balanceroit pas sur le sacrifice de ses biens & de son sang, pour remédier à tant de malheurs, & montrer aux hommes le chemin qu'ils devoient tenir pour secouer le joug qui les opprimoit, & briser le sceptre de fer sous lequel on les faisoit gémir ; mais que pour commencer dignement ce grand ouvrage, il falloit d'abord détruire toute Puissance qui avoit trahi les intérêts de la Nation. Après quoi se tournant vers Cromwel, il le conjura de vouloir bien s'expliquer sur ce qu'il pensoit à cet égard. Jamais grace ne fut obtenue si promptement. Cromwel se leva donc à son tour ; & après une infinité de grimaces,

accompagnées d'autant de métaphores pour mieux préparer son auditoire, il exposa en termes ambigus l'obligation d'un culte envers Dieu, la nécessité de repousser la force par la force, de délivrer nos semblables de l'oppression & de la tyrannie; & terminant son discours aussitôt, il voulut piquer la curiosité de tous les Convives, en leur faisant entendre qu'il savoit un moyen infailible de réussir dans cette grande entreprise, de rendre à l'Angleterre la paix qu'elle desiroit, en la tirant de l'abyme où elle étoit plongée; & que ce moyen, communiqué à l'Univers pour en tirer le même avantage, intéresseroit la reconnoissance des hommes, au point de faire vivre glorieusement le souvenir de son auteur dans la postérité la plus reculée. Cromwel fut bientôt satisfait; à peine eut-il cessé de parler, que chaque Convive le pria, le sollicita de leur découvrir cet expédient admirable. Mais bien-loin de se rendre à leur empressement, il ne fit que l'irriter encore plus, en se contentant de répondre avec modestie, qu'un événement aussi prodigieux surpassoit les forces d'un homme; qu'étant le seul propre à le commenter, par la droiture de ses intentions &

la fermeté de son courage, mais en même-temps hors d'état de l'accomplir sans secours, il aimoit mieux gémir en secret, & partager un malheur commun, que d'exposer au danger le plus terrible, des hommes peut-être assez foibles pour s'en laisser effrayer.

Quelle adresse, quelle ruse mieux concertée ! Quel fond de politique plus ingénieuse à déguiser ses desseins, & à les amener insensiblement à leur but ! De tous ceux qui étoient à table avec Cromwel, il ne s'en trouvoit aucun dont il ne connût à fond le caractère. Cette pénétration surprenante, qui lui montrait dans le cœur de ses ennemis mêmes jusqu'aux moindres mouvements qui s'y passaient, ne l'avoit pas abandonné sans doute dans le choix de ceux qu'il destinoit à servir d'appuis à son projet. Il se passa donc quelques moments, pendant lesquels il ne s'amusa qu'à rire & à badiner avec ses amis, pour s'assurer encore plus parfaitement d'eux, & tirer de chaque cœur son dernier secret, tandis qu'il renfermoit le sien dans des ténèbres impénétrables. Cependant les instances recommencerent, elles devinrent plus vives qu'auparavant, sur-tout

de la part de ses Confidens, auxquels il avoit expressément recommandé de le presser sans cesse.

Cromwel consentit donc à s'ouvrir, & après avoir extrêmement relevé aux yeux des Convives le prix d'une telle confiance, il leur dit, qu'il étoit prêt de leur communiquer son projet, aux conditions néanmoins que tout Convive s'engageroit par serment à n'en rien révéler à qui que ce fût, & de considérer son dessein, & le plan qu'il alloit en proposer, avec un esprit entièrement déprévenu. Les conditions furent acceptées d'une voix unanime, & Cromwel ayant obtenu ce qu'il exigeoit, commença par se mettre à genoux, & levant les mains vers le Ciel, à prendre Dieu & toutes les Puissances Célestes à témoin de l'innocence de son cœur & de la pureté de ses intentions. Cette Oraison fut accompagnée pareillement d'un amas pompeux d'expressions emphatiques : après quoi, s'adressant aux Convives, il leur dit que le moment n'étoit pas encore venu de leur révéler ce qu'il avoit promis ; qu'une inspiration céleste, qu'il venoit d'éprouver, l'obligeoit de différer de quatre jours, au bout desquels il les prioit de vouloir

vouloir bien se rendre dans un endroit nommé *Kings-Street*, sur les six heures du soir. Quelque desir donc, quelque envie qui pressât un chacun de connoître cet important secret, il fallut remettre la partie au jour marqué par Cromwel, & se séparer, après avoir cependant renouvelé la promesse de ne rien publier de ce qu'on avoit vu : promesse d'autant moins difficile à tenir, que Cromwel n'avoit encore rien fait connoître.

Enfin, le quatrieme jour arrivé, chacun se rendit à l'endroit marqué, toujours cependant dans la crainte que Cromwel n'eût encore reçu quelque visite de l'Esprit-Saint, qui le fit renvoyer tout le monde, comme auparavant. Mais pour cette fois, il s'étoit si bien accommodé avec le Ciel, que la cérémonie commença. Il conduisit donc sa Troupe dans un appartement obscur, où il la prépara par de longues prieres, dans lesquelles il se prit de façon à faire connoître qu'il étoit véritablement en commerce avec les Esprits bienheureux. Ce prélude fini, il adressa la parole à toute l'Assemblée, en lui disant, que son dessein étoit de fonder une Société, dont l'unique but seroit de rendre à Dieu le culte qui lui est

dû, & à l'Angleterre la paix qu'elle souhaitoit ; mais qu'un projet de cette conséquence demandoit une prudence consommée & une adresse infinie. Ensuite prenant l'encensoir le plus subtilement du monde, il en prodigua toutes les vapeurs à tous ceux que l'appartement renfermoit ; & après les avoir mis dans les dispositions les plus favorables, par ces louanges & par ces éloges dont il les accabla, il leur fit entendre qu'il lui étoit venu dans l'esprit de pratiquer une certaine Cérémonie pour la réception de tout nouvel Adhérent, laquelle il seroit obligé de subir ; que cette Cérémonie n'ayant rien qui ne fût relatif à la Divinité, elle lui paroissoit une chose des plus intéressantes à établir, pourvu néanmoins que la Troupe consentît à l'admettre. La proposition fut reçue universellement ; & Cromwel ayant recueilli le suffrage de tous les assistants, il en choisit cinq parmi eux, pour occuper les places dont nous parlerons dans la suite ; c'est-à-dire, deux *Surveillants*, un *Secrétaire*, un *Orateur*, & un *Maître* ; tels furent les noms dont il les appella lui-même. Cette nouvelle promotion faite, il fit changer d'appartement à sa Troupe, en l'intro-

duisant dans un autre préparé à dessein, & dans lequel on voyoit représentées sur le plancher les ruines du Temple de Salomon : nous aurons occasion d'en parler dans la suite. De ce nouvel appartement, il la fit encore passer dans un autre, où il lui recommanda de redoubler de prières, pour se rendre digne d'entrer enfin dans celui qui étoit le centre de cette lumière qui devoit l'éclairer. Pour lui, ayant pris les devants, il renvoya vers ses Disciples un Surveillant chargé de prier un chacun poliment de vouloir bien souffrir qu'on lui bandât les yeux, jusqu'à ce qu'on l'eût introduit dans le lieu destiné à sa réception. L'envie de voir enfin plus clair, fit consentir tout le monde à perdre le jour un instant; ce qui s'exécuta sans faire grace à personne.

Tout le Cérémonial accompli, & le bandeau ôté à un chacun, la première conversation de Cromwel roula sur la Politique & sur la Religion. Il y montra aux Presbytériens & aux Indépendants, de quelle manière ils devoient se concilier entr'eux, en les exhortant à abandonner toutes ces questions frivoles, qui sans toucher en rien à l'essence de la cho-

se, ne faisoient qu'aigrir les esprits, & changer l'amour le plus tendre en haine la plus irréconciliable.

Il faut assurément que Cromwel ait, dans cette occasion, fait usage de toute la finesse de son esprit, montré tout le pouvoir de son éloquence, & poussé au dernier point, & avec le succès le plus surprenant, la dissimulation & l'hypocrisie, pour avoir pu venir à bout de faire regner un concert & une amitié parfaite entre des personnes dont le cœur étoit rempli de passions aussi opposées. Ce fut donc dans cette occasion qu'il leur expliqua la doctrine & les sentiments dont il faisoit profession en fait de Religion, & que nous avons rapportés ci-dessus. Ensuite il fit rouler son discours sur les maux qui avoient causé tant de révolutions dans l'Etat, & qui l'avoient misérablement déchiré en partis contraires. Malheur, ajouta-t-il, qu'on ne pouvoit prévenir sans remonter à la première cause, afin d'en couper entièrement la racine. Pour les conduire à ce qu'il regardoit comme tel, il leur exposa la nature de trois sortes de Gouvernements, le *Monarchique*, l'*Aristocratique*, & le *Démocratique*.

Et quoique d'entrée il eût dit que ces trois sortes de Gouvernements, considérés en eux-mêmes, n'avoient rien que de bon, & qu'il ne vouloit témoigner aucun penchant pour l'un plus que pour l'autre, mais embrasser celui pour lequel la Providence de Dieu se déclareroit; ses amis ne laissoient pas d'avoir ordre de lui, de soutenir que la Monarchie ne pouvoit être un bon Gouvernement, ni par rapport aux circonstances présentes, ni en elle-même. Ils employèrent donc grand nombre de raisons pour établir leurs sentiments, & s'attachèrent tout-à-fait à recommander l'établissement d'une République, dans laquelle tout le monde jouit d'une liberté & d'une égalité parfaites. Ils réussirent à donner tant de force aux raisons qu'ils employoient, que ceux mêmes qui auparavant étoient les plus contraires à ce dessein, en furent ébranlés au point qu'ils ne savoient plus à quoi se déterminer, & ne penchoient plus pour aucun parti. Sur quoi l'habile Cromwel, qui lut leur irrésolution sur leur visage, aussi-bien que chacun voit le sien propre dans un miroir, fit pencher la balance avec une adresse admirable, par le moyen de ces paroles qui nous sont rapportées

par Ludlow : *Qu'il étoit véritablement convaincu des raisons qui devoient faire souhaiter l'exécution de ce qui avoit été proposé, mais qu'il ne l'étoit pas de même de la facilité des moyens de réussir à l'exécuter.*

Réponse extrêmement fine , puisque par-là il fonda le gué, s'assura du goût de ses Auditeurs, & les déterminâ sans paroître le faire. Il ne fut donc dès-lors plus question de l'examen de son projet, mais des moyens de l'exécuter. Ils se retirèrent après s'être donné la main , pour gage de fidélité, de silence & d'union.

A peine Cromwel eut-il quitté l'Assemblée, que, selon les regles de la Politique, il ne se borna pas à avoir jetté la semence de ses sentiments dans le cœur des Membres de sa nouvelle Société ; mais il mit tout en œuvre pour la conserver, la faire croître, & produire les fruits projetés. Dans ce but, craignant que chacun ne changeât de sentiment, ou du moins ne tombât dans l'irrésolution, s'il étoit abandonné à lui-même & qu'on lui laissât le temps de trop réfléchir ; d'abord après la sortie de l'Assemblée, il fit des visites à chaque Membre l'un après l'autre, en commençant par

ses amis, qui se réjouirent avec lui du bon succès de son projet : il n'étoit plus question que de l'affermir, & c'est de quoi le politique Cromwel ne désespéroit pas, quoiqu'il ne fût pas non plus sans quelque inquiétude. Ce fut cette dernière, qu'*Ireton* tâcha de bannir tout-à-fait, par ces termes, rapportés par le même Ludlow : *Vous n'ignorez pas l'art de les cajoler, & de leur donner de belles paroles, quand vous avez besoin d'eux.*

Après qu'il l'eut fait à son ordinaire, il se tourna du côté des Officiers de guerre, qu'il engagea dans ses intérêts avec la même adresse; en sorte que leur ayant aussi fait goûter les principes de sa Doctrine, il ne restoit plus qu'à faire usage de leurs forces. Ce fut ici que Cromwel donna une nouvelle preuve de la grandeur de sa dissimulation, & de ses artifices, en excitant une rebellion parmi les Officiers & les Soldats qui se trouvoient sur les bords de la *Twede*, & à qui il fit part du projet de recouvrer la liberté & de secouer le joug de la servitude.

Le feu de la discorde une fois allumé parmi les Troupes, qui est capable d'en arrêter les progrès? *Fairfax*, Général de l'Armée, qui étoit entièrement à la dé-

votion de Cromwel, souffloit le premier le feu, Cromwel le soutenoit par mille raisons spécieuses; si bien que les Troupes envoyèrent au Parlement une longue plainte, dans laquelle on lit ces paroles: *d'exclure entièrement le Roi du Gouvernement; de le punir par les voies de la Justice, comme étant la principale cause des maux du Royaume; de marquer au Prince de Galles & au Duc d'York, un jour pour paroître devant le Parlement, & s'ils y manquoient, de les déclarer traitres; de mettre fin à ce Parlement, & d'en choisir un nouveau, pour veiller à la sûreté de la Nation: qu'aucun Roi ne pourroit à l'avenir être appelé au Gouvernement que par élection, & comme en qualité de Fidei-Commissaire du Peuple.*

Tous les Membres du Parlement n'acquiescerent pas à cette plainte des Troupes; car ceux qui n'avoient pas embrassé la Doctrine de Cromwel, voulurent résister à l'insolente audace des Gens de guerre. Après un débat très-vif, d'un jour & d'une nuit entière, il fut résolu, le 5 Décembre 1648, que le Parlement satisferoit l'Armée, & introduiroit la paix dans le Royaume, & parmi toute la Nation. Mais Cromwel eut à peine reçu la

nouvelle de cette résistance, & de cette opposition qui avoit suspendu les décrets de la Chambre, que, craignant que ses Partisans ne vinssent à changer, il voulut assurer par lui-même l'exécution de son dessein.

Il rassembla donc lui-même les principaux de l'Armée qui étoient de ses amis, & leur montra la nécessité d'aller droit à Londres, en disant : *Le sort est jetté. Si nos ennemis ont le dessus, ils nous condamneront comme des traîtres & des scélérats; ainsi il n'y a pas de milieu entre vaincre ou mourir : employons donc toutes nos forces, & poussons l'exécution de notre dessein.*

Quelle étoit la ruse de Cromwel ! Que ceux du parti qui lui étoit opposé, veuillent ou ne veuillent pas exécuter ses desseins suspects, qu'ils les croient justes ou injustes, il les a conduits sur le bord d'un précipice, ils ne peuvent plus reculer ni s'arrêter, & le seul parti qu'il leur reste à prendre, c'est celui d'avancer. Entraînés ainsi par la nécessité, & par le feu de Cromwel, ils marchent droit à Londres, entrent à Westminster, & s'emparent des avenues du Parlement. Ils arrêterent 42 des Membres qui s'étoient opposés aux desirs de l'Armée, & empê-

cherent les autres d'entrer. Le reste des Presbytériens, frappés de terreur à cause de ce qui arrivoit à leurs amis & à leurs Partisans, laissèrent la disposition des affaires à environ 150 Membres, qui étoient ou des Officiers constamment résolus à l'exécution des ordres de leurs Chefs, ou du moins attachés aux sentiments de Cromwel. Tels étoient les Membres du Parlement, à qui le Lieutenant-Colonel *Axter* présenta les propositions des *Troupes sur la paix, & la sûreté de la Nation Angloise, & sur le supplice qu'ils demandoient que l'on fit souffrir au Roi, comme à l'auteur des troubles, à un traître, & à un tyran.*

Dans le temps même que ces choses s'agitoient dans le Parlement, Cromwel lui-même y arriva entouré d'amis & de Partisans; à peine parut-il, que tous s'écrièrent à haute voix, qu'il étoit le Libérateur de la Nation entière, qu'ils lui rendoient graces de ses services. Agréables applaudissements, que le dissimulé Cromwel reçut, suivant sa coutume, avec beaucoup d'apparence d'humilité, rapportant tout à Dieu, l'Auteur de la victoire, & rien à lui-même.

Les éloges de Cromwel finis, il fut

proposé & résolu, que, pour le bien & la tranquillité de la Nation, on devoit procéder criminellement contre le Roi, à quoi tout le monde applaudissant, Cromwel se leva, & déclara avec sa dissimulation ordinaire : *Que si quelqu'un proposoit cela par ambition, il le prendroit pour le plus grand traître du monde; mais que puisque la Providence & la nécessité y engageoient le Parlement, il prieroit Dieu de bénir les résolutions de la Chambre, quoiqu'il ne fût pas alors prêt à lui donner avis là-dessus.*

Cromwel soutenoit cet excès de politique & de ruse, parce qu'il y avoit encore plusieurs Membres du Parlement, qui, quoique de son parti, le suivoient moins par goût que par crainte. De là venoit que Cromwel pressoit bien la résolution contre le Roi, mais ne le faisoit qu'avec une extrême dissimulation. Lâchant la bride à son éloquence & à son enthousiasme, il fit un long Discours, dans lequel il déclara ouvertement : 1°. *Que le Peuple est, après Dieu, la source de tout pouvoir légitime.* 2°. *Que la Chambre des Communes, choisie par le Peuple, est le seul pouvoir suprême de la Nation.* 3°. *Que tout ce qui seroit ordonné par la Chambre*

des Communes, assemblée en Parlement, auroit force de Loi, indépendamment du consentement du Roi. Ce fut dans la même occasion qu'on érigea un Tribunal pour le juger. La procédure commença le 20 Janvier. Les Chefs d'accusations étoient : Qu'il avoit voulu établir un pouvoir tyrannique, & qu'il avoit dans cette vue excité & entretenu une cruelle guerre, par laquelle le Pays avoit été misérablement ruiné, qui avoit épuisé le Trésor public, coûté la vie à plusieurs milliers de personnes, & causé mille autres malheurs. Après cela Cromwel haranguoit en public avec beaucoup d'éloquence : & suivant toujours les mêmes principes, il déclaroit hautement que le plus léger manque de fidélité étoit beaucoup plus punissable dans un Roi, que quelque crime que ce fût dans un Particulier ; parce que les premiers doivent être les Protecteurs de la Justice, de la Paix & de la Fidélité, c'est-à-dire qu'ils doivent les faire observer aux autres, au-lieu que ces derniers ne sont obligés qu'à les observer eux-mêmes. A l'égard du serment que les Sujets ont prêté, il répondoit lui-même : Que les Sujets avoient juré d'être fideles au Roi pour la défense de la

véritable Religion; & que s'il étoit évident que le Roi étoit un obstacle à la véritable Religion, qu'on ne pouvoit établir sans se défaire de lui, ils n'étoient pas liés par leur serment. A quoi il ajoutoit qu'ils en avoient prêté un, de punir toutes les personnes mal-intentionnées, les incendiaires, & les ennemis de leur cause; & que cela ne devoit pas être exécuté avec partialité. Qu'étoit-ce, (c'est toujours Cromwel qui parle) qu'étoit-ce que ceux que la Justice a fait servir d'exemple? De petits malfaiteurs, qui n'avoient agi que par commission du Roi.

Ainsi le 27 Janvier, Bradshaw, pour lors Orateur de la Chambre, ayant prononcé pour la justification du Parlement un long Discours, qui étoit tout entier fondé sur ce principe, que le Peuple a le pouvoir suprême, & que la Chambre des Communes est le Peuple, les Juges, animés par les sentiments de justice & d'équité, que Cromwel inspiroit dans les Assemblées publiques & particulières, prononcèrent une sentence de condamnation contre le Roi. Elle étoit conçue en ces termes : *Pour toutes ces trahisons & pour tous ces crimes, la Cour condamne ledit Charles Stuart, comme tyran, trai-*

tre meurtrier, & ennemi public, à être mis à mort, en séparant son chef de son corps. Et c'est ce qui fut exécuté le 30 Janvier.

Les Ambassadeurs des Rois & Princes étrangers, conjurant Cromwel d'empêcher la mort du Roi, jusques-là sans exemple, & cela d'autant plus que lui-même avoit plusieurs fois fait profession d'une extrême fidélité pour lui, il répondoit hautement : *Que ce n'étoit pas lui, mais l'Armée; & que quoiqu'il eût autrefois lâché quelques paroles semblables, les temps étoient à présent changés, & que la Providence sembloit en disposer autrement. Qu'il avoit prié, & jeûné pour le Roi. Enfin il concluoit : qu'il croyoit, aussi-bien que plusieurs autres personnes, qu'on étoit dispensé de suivre les regles ordinaires de la Morale, lorsqu'on étoit appelé à rendre à sa Patrie des services extraordinaires : ce qu'il croyoit avoir été le cas des Juges de la République d'Israël.*

Après la mort du Roi, Cromwel, pour faire entièrement échouer les desseins de ceux qui pouvoient traverser les siens à l'égard de l'établissement d'une République, eut soin de faire déclarer,

par un Arrêt du Parlement : *Qu'ils avoient éprouvé que la Charge du Roi étoit inutile, onéreuse, & préjudiciable à la liberté, à la sûreté, & à l'intérêt public de la Nation, & qu'elle seroit entièrement abolie.* Ensuite on régla que le Gouvernement seroit Républicain ; & pour cela on forma une espece de Conseil d'Etat, composé de quarante Personnes, du nombre desquelles étoit Cromwel, qui leur donna le titre de *Protecteurs de la Liberté d'Angleterre.* Ils étoient tous de ses amis, ou de ses Partisans. Ils inventerent une nouvelle formule de serment, par laquelle *les Sujets s'engageoient d'être fideles au Gouvernement établi, sans Roi, ni Chambre des Seigneurs.* C'est à ce Gouvernement qu'on donna plein pouvoir d'assembler les Troupes, & de disposer des Forces de Terre & de Mer.

Les fondemens de la nouvelle République étant ainsi jettés, il ne restoit plus qu'à penser aux moyens de la conserver & de la maintenir. Cromwel ne jugea pas la Doctrine qu'il prêchoit sur la Religion & sur la Liberté, suffisante pour cela ; mais il crut qu'il falloit encore se défaire de tous ceux qui pouvoient s'oppo-

fer à ses vues. Ce furent les principes d'une telle politique qui lui firent prononcer la condamnation du Duc *Hamilton*, du Lord *Capel*, & de plusieurs autres, à qui l'on trancha la tête. Ainsi les Partisans de Cromwel demeurèrent en possession de toute l'autorité & la liberté nécessaire pour l'exécution de ses ordres. Est-il donc surprenant si ces sentiments sur la Religion & sur la Politique furent dans peu répandus dans toute l'Angleterre ? Lui-même se montroit infatigable à exhorter, à prier, à menacer, à raisonner, & à mettre en usage la ruse, l'autorité, & les caresses. Il envoya ou laissa des Députés, non - seulement dans les principaux endroits de l'Angleterre, mais aussi de l'Ecosse & de l'Irlande, qu'il avoit subjuguées par la force de ses armes. Leur commission étoit de former & d'affermir la Société. Et lorsque les Troupes étoient en quartier d'hiver, l'actif & vigilant Cromwel se trouvoit par-tout, & s'entretenoit avec chaque Officier pour les confirmer dans ses sentiments. Pour les absents, il les instruisoit par des lettres, qu'il ne cessoit de leur envoyer, & dans lesquelles il mettoit tout en œuvre pour les rendre incapables

bles de jamais abandonner une Société, qui, à ce qu'il disoit, devoit procurer les plus grands avantages à la Nation. Et la fin de toutes ses Lettres étoit un avertissement *de rendre gloire à Dieu, l'unique Maître de tout.*

Tout cela se passa dans le même ordre que nous le rapportons, jusqu'à l'année 1650, que l'on imprima un Livre anonyme, dont le titre est : *Caractere du Roi Cromwel*, dans lequel on explique au long les fondemens de son systême, & où, par une espece d'esprit prophétique, on parle de lui comme d'un homme qui devoit devenir le tyran de l'Angleterre, & donner au Gouvernement de ce Pays une forme jusques-là inconnue. En effet, toute sa finesse & sa dissimulation, & l'extrême soin qu'il avoit de ne s'ouvrir à personne sans le bien connoître, n'empêcherent pas qu'il ne fût plusieurs fois accusé d'avoir violé la paix, troublé le repos public, & introduit une Politique & une Religion nouvelles. Mr. *Hollis*, le Chevalier *Stapleton*, *Meyrier*, & d'autres, accuserent Cromwel du crime d'Incendiaire, qui, en Angleterre & en Ecosse, se donne à ceux qui allument dans le Royaume le feu de la dis-

corde & de la désunion ; ce qu'on regarde comme digne d'être déclaré ennemi public : mais Cromwel ne manqua pas de l'adresse nécessaire pour se laver d'une telle tache. Ces mêmes amis, qui étoient les complices de son crime, lui servirent aussi de témoins de son innocence, & de la droiture de ses intentions pour la République. Une autre fois *Grimston* l'accusa aussi devant le Parlement, d'avoir voulu faire violence à quelques-uns de ceux qui en étoient Membres, & il produisit des témoins de l'accusation. Mais Cromwel, se jettant alors sur ses genoux, commença une prière, dans laquelle il prit solennellement Dieu à témoin de son innocence. Il s'en acquitta avec beaucoup de feu & de larmes ; & il fit avec cela, pour sa justification, un si long discours, qu'il fatigua la Chambre ; & il agit si efficacement sur son parti, qu'on n'ajouta point de foi au rapport de ses ennemis. Mais à peine fut-il sorti du Parlement, qu'il s'en alla à l'Armée, revint à Londres, &, comme nous l'avons dit ci-dessus, chassa réellement du Parlement quelques Membres dont il se défioit. Quoique dans cette occasion, & dans plusieurs autres, il soutînt toujours

le mieux du monde sa politique, sa dissimulation, & sa fourberie, il ne laissa pas de courir le risque de succomber sous les efforts de ses ennemis, & d'être condamné pour crime de félonnie.

Cromwel favorisoit du fond du cœur les Troupes, les animoit contre le Parlement, & les protégeoit en secret. Mais d'un autre côté, *par un fond extraordinaire de dissimulation, qu'il avoit pourtant le talent de cacher avec la dernière adresse, lorsqu'il étoit dans le Parlement, il paroissoit choqué de l'insolence des Soldats, & se répandoit en invectives contre leur audace. Il proposoit d'envoyer Fairfax à l'Armée, pour abattre, disoit-il, cet esprit de révolte : & on ajoutoit si aisément foi à ses paroles, qu'on le députa souvent lui-même pour aller ranger les séditieux à leur devoir; & après être resté quelques jours à l'Armée, & l'avoir fortifiée dans ses desseins sur une révolution, il revenoit au Parlement, faisant de grandes plaintes de la licence effrénée des Soldats, ajoutant un jour, qu'il leur avoit été rendu si odieux par l'artifice de ses ennemis, qu'ils avoient formé le dessein de le tuer, s'il ne s'étoit pas échappé à temps. Dans cette dernière occasion plu-*

seurs reconnurent encore de la duplicité en lui, & vouloient instruire son procès, s'il n'avoit pas paré le coup par d'autres artifices, qui ne le mirent point cependant à couvert de tout soupçon.

Avant que d'aller plus loin, nous demandons à la Loge la permission de faire remarquer au Lecteur, le rapport parfait de ses Loix avec le caractère de Cromwel. Combien n'est-il pas frappant, à l'égard de leur système sur la Religion & la Politique, à l'égard du goût de l'enthousiasme, du style figuré & des termes obscurs; à l'égard de la finesse, & de l'adresse à découvrir leurs sentimens sans s'exposer; à l'égard des raisons qu'ils donnent de les soupçonner du dessein d'introduire une Religion nouvelle, & une nouvelle sorte ou forme de République, dans laquelle tous fussent entièrement égaux, ainsi que parfaitement libres?

Pour ce qui est de la manière dont les Francs-Maçons se défendent sur les crimes que leurs ennemis leur imputent, n'en trouve-t-on pas aussi le modèle parfait dans celle de Cromwel? Ne faisoit-il pas, aussi-bien qu'eux, les protestations les plus fortes d'amour, de fidélité, &

d'obéissance ? Et qui nous répondra que la Société n'est pas actuellement, & n'a pas été jusqu'ici occupée à prendre les forces nécessaires, pour dire ensuite avec leur premier Grand-Maître, que *ce n'est pas eux, mais l'Armée ; & que quoiqu'ils eussent autrefois lâché quelques paroles semblables , les temps étoient à présent changés, & que la Providence sembloit en disposer autrement ; qu'ils avoient prié & jeûné pour les Rois.* Qu'ils croient enfin, que lorsque l'on est appelé à rendre à sa Patrie des services extraordinaires, on est dispensé de suivre les règles communes de la Morale. Ce sont là des discours que nous venons de rapporter de Cromwel, & qu'ils pourroient aussi-bien employer un jour, que le reste de ses maximes & de son langage. Enfin le Lecteur doit encore trouver entre les Francs-Maçons & Cromwel une autre parfaite conformité de conduite, en ce qu'ils ne découvrent qu'insensiblement leurs desseins, qu'ils pourront dévoiler comme lui, lorsque le temps sera venu. En attendant, ils ont encore ceci de commun, c'est que, comme il a souvent été accusé, ils le sont aussi presque dans tous les Pays. On ne leur impute pas moins

que des projets de détruire la Religion, & de changer le Gouvernement. En conséquence, on les a même persécutés très-souvent; en Italie, le Pape les a frappés des foudres de l'excommunication; le Sénat de Venise & le Roi de Sardaigne les ont aussi bannis de leurs Etats; il y a quelques années que la Reine de Hongrie les a poursuivis à Vienne en Autriche; les Etats de Hollande ont fait défendre leurs Assemblées par des placards affichés aux coins des rues.

On a pris des précautions pour les empêcher de s'étendre dans l'Empire de Russie. A Berne, en Suisse, on les a forcés à renoncer, par un serment prêté entre les mains des Magistrats, aux engagements qu'ils avoient pris en entrant dans l'Ordre; & ils ont été pros crits dans plusieurs autres endroits. Que répondent-ils à ces arrêts des Souverains, émanés contr'eux, si ce n'est les mêmes choses que Cromwel à ses accusateurs? Qu'est-ce qu'un Maître de Loge a répondu en Hollande, lorsqu'il a été conduit devant le Magistrat pour rendre compte de ce qui se passoit dans l'assemblée dont il étoit Chef? Je ne fais s'il se mit à genoux; mais ce qu'il y a de certain, & que j'ai appris

de sa propre bouche, il y a quelques mois, c'est qu'il *commença une priere, dans laquelle il prit solennellement Dieu à témoin de son innocence.* Il s'en acquitta avec beaucoup de feu & de larmes, & il fit avec cela pour sa justification un si long discours, qu'il fatigua l'Assemblée. Mais obéit-il aux ordres des Magistrats? cessa-t-il de tenir Loge? Point du tout; c'est ce qu'il a continué, & qu'il continue jusques à aujourd'hui, mais secrètement, & avec beaucoup de précaution. De sorte que les défenses des Magistrats n'ont fait que rendre les Frâcs-Maçons plus attentifs, & plus circonspects, non-seulement sur le choix des nouveaux Membres, mais aussi sur la tenue des Loges; ce qui ne fait que les rendre plus dangereux, à supposer qu'ils le soient. Quelle est donc leur obéissance pour les Souverains? Au-lieu de s'en vanter, ils peuvent dire sans dissimulation : *N'est-il pas vrai que dans tous les Pays que nous venons de nommer, où la Société a été prosrite, cela n'a servi qu'à la rendre plus nombreuse, plus florissante & plus puissante, & qu'à lui faire prendre des mesures plus exactes & plus sûres?* C'est encore ce qui nous fournit un rapport plus frappant que tous

les autres entre Cromwel & l'Ordre. Le premier, malgré mille oppositions & mille dangers, est parvenu à son but en Angleterre. Le second, semblable à la foudre, tire des forces de la résistance, & tel que l'Hydre de Lerne, on le multiplie en le combattant : & plaise au Ciel que ce Livre ne soit pas pour les Princes, & pour tout le monde, un aussi bon Prophete, que l'a été pour l'Angleterre le Livre cité ci-dessus, imprimé à Londres en 1630, sous le titre de *Caractere du Roi Cromwel!*

Dès-lors Cromwel avança tellement ses affaires, & celles de l'Ordre, qu'au mois de Décembre de l'an 1653, il parvint au faîte du Pouvoir Souverain, sous le titre de Protecteur des trois Royaumes, d'Angleterre, d'Ecosse & d'Irlande. Ce fut alors, comme chacun peut se l'imaginer, qu'il accorda à son Ordre une protection, dont la puissance lui fit faire des progrès surprenants. Chacun vouloit y entrer, l'un par flatterie, l'autre par curiosité, & l'autre par vanité. Dans peu d'années la plus grande partie de l'Angleterre embrassa le système des Francs-Maçons, & Cromwel étoit tellement chéri, qu'on l'honoroit comme quelque chose de plus qu'un homme; & que non-

seulement on lui confirma le titre de Protecteur l'an 1657, mais encore qu'on destina le 26 Juin à son inauguration solennelle dans la Salle de Westminster. Là on lui décerna des honneurs presque divins, qui devoient être réitérés chaque année à pareil jour. Enfin on ordonna un jour d'actions de grâces solennelles, pour les faveurs dont il avoit plu à Dieu de combler la Nation sous son Gouvernement. L'Ordre étoit alors au haut de la roue, & sur les Autels, en la personne de son Chef. Quoique cette Puissance Souveraine eût été dès long-temps l'objet de ses vœux les plus pressés, & de ses intrigues les plus fines, il feignoit cependant de la refuser très-sérieusement, & de ne l'accepter que par force. Nous ne rapporterons pas la finesse dont il s'étoit servi pour obtenir le titre de Roi en le refusant, parce que cela ne seroit à notre sujet que d'une manière indirecte; c'est-à-dire, seulement autant que cela prouveroit qu'il étoit extrêmement dissimulé.

Si dans cet excès d'autorité & de gloire il eut plusieurs ennemis, il eut l'habileté de s'en débarrasser de tous. *Sa puissance s'éleva jusqu'à pouvoir détruire ceux dont il s'étoit servi pour s'élever, dès qu'ils formoient*

*le dessein d'abattre leur propre ouvrage : ou s'il ne pouvoit pas s'en défaire, il fa-
voit réussir à les gagner, par l'enthou-
siasme qu'il s'étoit rendu familier & natu-
rel, par des discours obscurs, & de lon-
gues prieres. Nous allons rapporter un
échantillon d'une de ses harangues; elle
fut prononcée dans une de ces Assem-
blées, où Cromwel appelloit souvent
tous ceux des Presbytériens, des Répu-
blicains, & des indépendants qu'il appré-
hendoit le plus. Là il leur disoit à genoux,
& en prenant Dieu à témoin : *Qu'il au-
roit mieux aimé prendre la boulette d'un
Berger que le Protectorat, puisqu'il n'y
avoit rien de plus contraire à son génie,
que cet appareil de grandeur; mais qu'il
lui étoit nécessaire de l'accepter, pour em-
pêcher la Nation de tomber dans une ex-
trême confusion, & de devenir la proie
de l'ennemi commun : c'est pourquoi il s'é-
toit, disoit-il, mis pendant cet intervalle
entre les vivants & les morts, jusqu'à ce
que Dieu leur inspirât sur quel pied éta-
blir le Gouvernement; & qu'alors il quit-
teroit le pesant fardeau dont il s'étoit char-
gé, avec autant de plaisir qu'il sentoit de
douleurs secretes sous ces pompeux*
Il affectoit d'être aussi fort libre avec eux*

sortes de gens , & de rentrer avec eux dans leur ancienne égalité : il fermoit la porte de sa chambre, il les faisoit asseoir auprès de lui la tête couverte, pour faire voir combien peu il se soucioit de la prééminence, qu'il étoit seulement par forme obligé de garder en public, & il finissoit ordinairement ses conversations par une longue priere. C'étoit par de tels traits de dissimulation, que Cromwel cherchoit à concilier les différentes Sectes, non-seulement entr'elles, mais sur-tout avec soi-même.

Nous n'accusons pas l'Ordre d'imiter en tout Cromwel , & ne disons point que, comme lui, il se défasse de ceux qui lui sont suspects, mais qu'il emploie les mêmes artifices pour étendre son pouvoir en se multipliant. Son habile Fondateur parvenu à un pouvoir absolu sur l'Angleterre, l'Ecosse & l'Irlande , & l'ayant fait fleurir dans ces trois Royaumes, ses vastes projets & sa politique immense ne s'en tinrent pas là; tout l'Univers en étoit l'objet. Tous les Peuples rétablis par son moyen dans leur liberté naturelle & primitive, devoient le célébrer un jour comme leur grand Libérateur, aussi-bien que celui des Isles Britan-

niques. Ses grandes vues l'engagerent donc à établir une Chambre de sept Personnes, & de quatre autres pour servir de Secrétaires. La Terre fut partagée en quatre Provinces, dont la France, la Suisse, les Vallées du Piémont & l'Italie composoient la premiere; le Palatinat & les autres Protestants d'Allemagne, la seconde; les Pays du Nord & l'Empire des Turcs, la troisieme; les Indes Orientales & Occidentales, la quatrieme. On assigna une de ces vastes Provinces à chaque Secrétaire. Chacun d'eux devoit entretenir un commerce de Lettres, & instruire les absents, dans toutes les parties du Monde. Lorsqu'il étoit question de l'envoi de quelque Missionnaire, il devoit être élu, examiné, & instruit par les sept Assesseurs & les quatre Secrétaires. Cromwel destina un fonds de *dix mille livres sterling de rente pour les besoins ordinaires*: cette somme devoit être augmentée, si la nécessité le demandoit. On éleva un bâtiment singulier pour l'exécution de ce qui regardoit cet Etablissement. Après cela doit-on s'étonner si la France, l'Allemagne, l'Italie, & les autres Provinces voisines, entrèrent bientôt dans cette Société, & si peu à peu

elle embrassa les extrémités du Nord & du Couchant? Quelques personnes croient que le but de cette fondation de Cromwel, a été la propagation de la Religion Protestante : mais ils se trompent fort, & s'arrêtent à l'extérieur de la conduite de Cromwel sans en pénétrer les vrais principes. Nous venons de faire sentir que la piété & la vertu dont il se paroît, ne l'empêchoient pas de se jouer en tout de la Religion & de la Morale : ainsi les Religions lui étoient trop indifférentes, pour qu'aucune fût à ce point le sujet de son application & de ses travaux. Et comment l'établissement de quelque Religion seroit-il le but de la fondation d'un Ordre où le Catholique-Romain, le Protestant, le Juif, le Turc, le Païen, sont également reçus, & jouissent des mêmes prérogatives?

La Société a souvent changé de nom dans ses premières années : celui qu'elle porte aujourd'hui, a été le premier; ensuite ses Partisans ont été appelés *Niveleurs*, après cela *Indépendants de la Politique*, depuis *Membres de la cinquième Monarchie*; enfin ils ont repris leur premier nom de *Francs-Maçons*, qu'ils conservent encore aujourd'hui. Ils rendoient

quelques raisons plausibles de chacun des différents titres qu'ils ont portés : celui de *Nivelleurs* étoit destiné à exprimer le dessein qu'ils avoient de mettre tous les Membres de niveau , c'est-à-dire, dans l'égalité ; leur Chef étoit le Général *Rainsborough* , grand ami de Cromwel. Le nom d'*Indépendants de la Politique* , venoit de la liberté parfaite qu'ils vouloient établir dans l'Etat. Les *Nivelleurs* étoient les plus hardis & les plus puissants de tous les Républicains ; ils furent les principaux auteurs de la mort du Roi, & se piquerent si fort du changement que Cromwel voulut faire de leur nom en celui de *Francs-Maçons* , qu'ils conspirerent contre sa vie. Enfin ils ont été appelés *Membres de la cinquieme Monarchie* , parce que ceux d'entr'eux qui étoient Architectes , formoient la cinquieme des Classes , ou sortes de Dignités qui composoient leur Monarchie. Leur Chef, ou du moins un des principaux, étoit *Harrison* , à qui Cromwel avoit communiqué une bonne partie de son enthousiasme & de son fanatisme. Ils se propoisoient d'établir la Liberté & l'Egalité, & de ne plus obéir qu'à Jesus-Christ ; ce qui leur faisoit dire, qu'ils at-

DES FRANCS-MAÇONS. III

tendoient d'un jour à l'autre l'arrivée du Roi Jesus. Ils étoient grands Enthousiastes, n'avoient que peu ou point de religion, & *n'agissoient que sur les principes de la Liberté civile* : de ce nombre étoient *Algernoon, Sidney, Nevil, Martin, Wildman*, & d'autres. Cromwel avoit su se les attacher au commencement avec une habileté admirable ; mais le temps leur donna quelque défiance de lui, & quelque soupçon qu'il pourroit bien lui-même jouer le rôle de Jesus-Christ, c'est-à-dire, s'emparer de l'autorité suprême.

Pour prévenir ce soupçon, Cromwel eut une conversation avec le même *Harrison*, à qui, après de longs discours & des prières réitérées, il dit *qu'il ne se cherchoit pas soi-même ; mais qu'il préparoit seulement le chemin au regne de Jesus, afin que Jesus pût avoir le Sceptre*. A quoi *Harrison* répondit, *qu'à moins que Jesus ne vînt bientôt, il viendrait trop tard*. Ainsi *Harrison* n'ajoutant point de foi aux raisons ni à la dissimulation de Cromwel, forma une conspiration contre lui, souleva presque tous les Membres de la Société, & les rassembla dans une maison qui n'étoit pas loin du *Shone*.

ditch, afin de mettre le Roi Jesus à sa place, c'est-à-dire, de se procurer une parfaite liberté, en secouant le joug de Cromwel. Mais ce dernier fut informé de leur assemblée, par son Secrétaire *Turloe* : ainsi il envoya des soldats qui les arrêterent, les mirent en prison, où on les laissa périr de langueur. Ils avoient un étendard, sur lequel étoit un Lion couchant, tel qu'est celui de la Tribu de Juda, avec cette devise : *Qui est-ce qui le réveillera ?* Après cet acte de vigueur de la part de Cromwel contre ses ennemis, il jugea avec raison qu'il falloit faire reprendre le premier titre à son Ordre.

Ici nous prions le Lecteur de ne pas nous blâmer, si nous n'avons expliqué qu'en abrégé le système des Nivelleurs, des Indépendants de la Politique, & des Membres de la cinquieme Monarchie. Comme ce sont là tout autant de différents titres de la Société des Francs-Maçons, il suffit d'en avertir ; & l'on ne pourroit parler des sentiments de chacun d'eux, sans tomber dans des répétitions ennuyeuses. Il n'y a que le Roi Jesus, le Lion, & l'Inscription de l'Etendard, qui pourroient demander quelque éclaircissement ; mais beaucoup de personnes sentiront

tiront d'elles-mêmes le rapport de ces emblèmes avec leur but. Pour le présent, il s'agit de la manière dont la Société a pu se conserver jusqu'ici, & empêcher que personne ne découvrit son Système, ses Cérémonies & ses Loix ; c'est ce que nous déduirons en peu de mots de ce que nous venons de dire, & de ce que nous avons à remarquer sur la formule de serment que les Francs-Maçons emploient à la réception des Aspirants. Cromwel voulut donc donner à l'Ordre quelque idée de Religion & de Piété, non-seulement pour prendre par ce moyen plus d'ascendant sur l'esprit des Aspirants, mais aussi afin de conserver un secret inviolable.

Connoissant les raisons qui font le plus souvent agir les hommes, il ne voulut pas faire dépendre la conservation de son Ordre, uniquement de l'espérance d'une liberté & d'une égalité futures ; mais comme l'attente des biens, sur-tout de ceux qui sont incertains & éloignés, n'agit pas si fortement sur le cœur que la crainte des peines, il en ordonna contre les traîtres, comme on peut le voir dans les serments que nous rapportons. *Venner, Gray, Gowler,*

Hopkins, *Haphton*, & plusieurs autres, dont *Lokyer*, *Thompson*, & plusieurs Nivelleurs, ont servi dans ce temps-là d'exemples d'une punition rigoureuse. Nous n'avons pas même besoin de remonter jusqu'au Fondateur de l'Ordre, pour trouver l'exécution réelle des peines exprimées dans les serments; notre temps n'en manque pas, comme nous le savons entr'autres du Maître de Loge Hollandois dont j'ai parlé ci-dessus; on m'a dit la même chose à Berlin, à Francfort sur le Mein, & dans plusieurs autres endroits. L'une de ces infortunées victimes de la colere de l'Ordre, a été un Anglois, appelé *Pichard*, qui, l'an 1736, si je ne me trompe, fit imprimer en François, à Liege, un Ouvrage indouze, que l'on a dans la suite traduit en Allemand, en Anglois, & en Italien. Il y révéloit en abrégé, mais cependant d'une maniere sincere, & conforme à la vérité, les mysteres des Apprentifs, Compagnons, & Maîtres : pour les dogmes ou le systême, il ne les déclaroit pas ouvertement, mais il les proposoit comme des choses qu'il ne savoit que par conjecture. J'ai lu plusieurs fois cet Ouvrage, & je l'ai conservé long-temps, jus-

qu'à ce qu'étant à Paris, un fameux Maître de Loge, à qui j'avois eu l'imprudence de le montrer, me l'enleva par finesse; voici la maniere dont son malheureux Auteur a été exécuté. On le conduisit par force & de nuit dans la grande Loge de Londres, où se trouvoient un très-grand nombre de Freres; on lui arracha la langue jusqu'à la racine, le cœur le fut aussi de la poitrine; après quoi on le laissa pendu à un clou pendant tout le temps que dura la tenue de la Loge; ensuite on brûla le cadavre, & on en répandit les cendres au vent. Toutes les Loges de la Terre furent informées de cette exécution. Et je puis assurer moi-même, qui n'ai aucun intérêt à feindre, ni à accuser sur cela, que j'en ai vu la relation en Hollande, à Berlin, & à Francfort. J'ai encore entendu dire une infinité de fois aux Membres de l'Ordre, que c'étoit la peine qui étoit réservée à ceux qui le trahissoient; mais je ne l'ai cependant jamais vue infliger. Je fais encore sûrement, que dans toutes les Loges on a un Livre, où sont écrits en caracteres propres à l'Ordre, les noms de tous les traîtres que l'on doit punir. S'ils l'ont été en effet, c'est ce que je ne fais

pas; mais du moins tous les Freres jurèrent de faire tout ce qu'ils pourront pour cela.

Lorsque le premier volume de cet Ouvrage parut l'année dernière à Amsterdam, sous le titre de *l'Ordre des Francs-Maçons trahi*, le Maître d'une Loge de Hollande me dit, en parlant de l'Auteur : *Ce traître ne vivra pas un an*. Sur quoi je lui demandai de quelle maniere on pourroit le punir ; & j'ajoutai que dans un Pays libre comme la Hollande, dans un Pays où l'on rend si bonne justice, un crime tel que celui de l'assassiner ne demeureroit pas impuni. Il me répondit que dès que l'Auteur seroit connu, on auroit l'adresse de s'en défaire sans bruit & secrètement, ou qu'on l'enleveroit de force pour le transporter en Angleterre ; & j'ai entendu parler de ce dessein d'attaquer, & de tuer le traître, dans plusieurs autres entretiens avec les Francs-Maçons. Jusqu'ici ils me regardent comme un de leurs Partisans les plus fideles & les plus zélés ; mais j'ai tout lieu de craindre, si mon nom vient jamais à être connu : & dans ce cas je supplie les Princes, sous la protection de qui nous vivons, de vouloir détourner le coup de

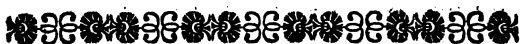
foudre; & c'est ce que nous attendons de la justice inviolable & de la généreuse clémence qui font leur gloire, & le fondement de notre tranquillité.

Si les Francs - Maçons s'obstinent à vouloir me punir, il faudra céder à la nécessité; mais je les prie d'avance de se souvenir que je n'ai fait aucun serment, & n'ai jamais été reçu; & que par conséquent n'étant entré dans aucun engagement, je ne mérite point de subir la peine des traîtres, mais seulement de ceux qui, au moyen de la connoissance de quelques signes, ont l'audace de souiller la sainteté de la Loge par leur présence profane. Leur châtimement consiste à être placé sous un tuyau, d'où, par le moyen d'une pompe que l'on fait jouer, on les arrose jusqu'à ce qu'ils soient tout-à-fait trempés depuis la tête jusqu'aux pieds. C'est de quoi j'ai vu plusieurs exemples à Berlin, à Francfort & à Paris : entre autres, l'année passée, dans cette dernière Ville, & dans l'Hôtel de Soissons, Monsieur l'Abbé *Pereau* voulut, quoique profane, fréquenter cette Loge des Francs-Maçons, comme il l'avoit fait dans plusieurs autres endroits de Paris; mais un des Freres qui s'y trouverent, & qui

étoit très-assuré que Monsieur *Pereau* n'étoit qu'un faux Franc-Maçon, le découvrit, par un mot destiné par la Loge aux cas de cette nature; ce fut en disant *il pleut* : ce qui ne fut pas plutôt prononcé; que le maître dit aux Surveillants, *d'examiner qui pouvoit être le coupable*. D'abord le faux Frere fut reconnu, parce que, quoiqu'il fût les signes, attouchements & mots du guet, il ne pouvoit cependant donner aucune assurance sur l'endroit où il avoit été reçu : il fut donc conduit sous le tuyau de la pompe, & arrosé tout entier. Tous ceux qui s'y trouverent se divertirent, & rirent beaucoup à ses dépens : ce fut une scene des plus agréables pour les Francs-Maçons. Après cela il mit bas sa chemise, ses culottes & ses bas trempés, & en prit d'autres; & enfin, bon gré malgré qu'il en eût, il fut obligé de subir tout le cérémonial de la Réception, & de s'engager réellement dans la Société qu'il étoit venu épier. J'étois présent lorsque la piece se joua, & quoiqu'étranger, je ne fus l'objet d'aucun soupçon; cependant je ne saurois dire, si je ne craignois pas plus pour moi, que je ne riois avec les autres. Voilà la peine que ma profana-

tion mérite, & à quoi je me soumettrai volontiers, si la Société met à ce prix ses bonnes graces, ou du moins son indifférence.

Ce que je viens de dire sur le parallele de Cromwel, & de l'Ordre des Francs-Maçons, suffit pour faire trouver beaucoup de rapport entr'eux : mais ces derniers paroissent avoir honte d'un Fondateur si fameux, & s'obstinent contre la vérité à en aller chercher un dans Salomon, & à faire de l'Arche de Noé la premiere Loge, ou d'Adam même le premier Grand-Maître. Ainsi, puisqu'il n'est pas possible de leur ôter cette noble antiquité, je me réduirai à les prier de m'accorder du moins, que leur Ordre, tombé dans une poussiere qui le couvroit aux yeux de tout le monde, a été rétabli & remis en crédit par Cromwel ; puisqu'il n'y a pas un Franc-Maçon qui puisse contester que c'est en Angleterre, & sous la protection & par la faveur de ce Conquérant, que l'Ordre a reçu un lustre si grand, & fait des progrès si considérables, qu'on peut les regarder comme une seconde naissance ; ce qui suffit à mon but. Ainsi entrons en matiere.



DES DIGNITÉS,
EMPLOIS ET CÉRÉMONIES
DE L'ORDRE
DES FRANCS-MAÇONS.

Nous devrions parler des premières Dignités de l'Ordre, qui sont le *Grand-Maître*, le *Protecteur*, le *Surveillant*, & le *Secrétaire* de la Société, & ceux qui portent les mêmes titres pour chaque Nation. La manière dont se fait leur élection; le nouvel état où la Société se trouve aujourd'hui en Allemagne, en Angleterre, en Hollande, en Italie & en France; les différences que nous avons remarquées dans le Cérémonial de presque toutes les Nations, les jours de fête de l'Ordre, ses progrès dans les divers Pays du monde, sa charité pour les Membres qui sont pauvres ou étrangers, sont tout autant de sujets qui entrent naturellement dans no-

tre plan, & sur quoi nous ne manquons pas de satisfaire le Lecteur : mais comme la Réception précède tout ce qui arrive à un Franc-Maçon en tant que tel, nous commencerons par les Réceptions. Et celle des *Freres Servants*, qui sont les derniers, sera la première que nous expliquerons ; après quoi nous monterons successivement aux *Apprentifs*, *Ouvriers*, *Maîtres* & *Architectes*, ou *Ecoffois*. Le grand détail où nous allons entrer sur cela pourroit être ennuyeux, & nous nous en serions épargné la peine, si nous ne l'eussions pas jugé nécessaire pour l'exactitude dont nous nous sommes piqués, aussi-bien que pour satisfaire entièrement la curiosité des Lecteurs, qui sont toujours plus à même de passer un détail qui les fatigue, que de suppléer à ce qu'ils voudroient savoir, & qu'on a négligé de leur apprendre.

Des Freres Servants.

Les *Freres Servants* sont les Membres de la Société destinés à servir de domestiques aux autres, lorsqu'ils tiennent Loge, & dans les choses qui regardent l'Ordre. On les appelle *Freres*, pour se

conformer au système d'une égalité universelle, dont l'établissement est le grand but des Francs-Maçons; & pour marquer que s'ils ne sont employés qu'à des occupations serviles ou peu relevées, cela ne vient point d'aucun mépris que l'on ait pour eux, mais de la nécessité absolue des fonctions dont on les charge.

Suivant les premiers Statuts de l'Ordre, le nombre des *Freres Servants* doit être au moins de cinq dans chaque Loge, deux pour garder la porte, deux pour faire la cuisine, & un Bedeau ou Messager. Mais plusieurs petites Loges se sont relâchées sur ce point, jusqu'à n'avoir qu'un ou deux, ou même point de Freres Servants.

Pour être reçu en cette qualité, il faut une naissance & une conduite honnêtes, ou du moins qui ne soient flétries d'aucune infamie publique ou connue. Cependant il ne faut pas non plus être d'un rang élevé, parce que ceux qui jouissent de cet avantage, pourroient avoir de la répugnance & manquer d'habileté pour les fonctions de Frere Servant. C'est pour cela qu'on n'en reçoit guères, qui n'aient déjà servi d'autres Maîtres à leur satisfaction. Une extrême misère est aussi un

obstacle à entrer dans un Ordre , qui veut que tous ses Membres augmentent son pouvoir & son lustre. Il en est de même d'une trop grande jeunesse, d'une santé trop foible, & d'un âge trop avancé.

Un esprit docile, une humeur douce & complaisante, & sur-tout un Art ou une Profession qui ait du rapport aux choses que l'Ordre doit exiger, sont encore des qualités qui facilitent la réception, & qui font même souvent rechercher ceux en qui l'on trouve ces talents & cette habileté, comme sont les Cuisiniers, Confiseurs, & ceux qui tiennent des Cafés.

Personne ne peut se présenter soi-même à la Loge, il faut s'adresser à quelque Frere; & chacun de ces derniers est obligé d'écouter, & de servir celui qui l'en prie. Il est vrai que les Freres Servants n'ayant pas le droit de proposer eux-mêmes un Aspirant, ils ne font que le recommander à quelqu'une des Classes supérieures, dont tous les Membres ayant le droit de proposer, sont aussi obligés à le faire sur la priere de chaque Frere Servant. Celui qu'on propose étant reconnu pour un sujet propre, on lui donne le titre de *Frere Aspirant*, ou *en berbe*; & pour avoir le temps de le mieux

connoître, on differe ordinairement sa réception de trois mois, qu'on appelle *le Noviciat de l'Ordre*, pendant lesquels ont met tout en œuvre pour sonder son cœur, & se mettre bien au fait de sa conduite.

C'est à celui qui a proposé un Aspirant, à lui venir apprendre le résultat des délibérations soit sur son admission au Noviciat, soit sur le temps qu'il doit durer, & le jour fixé pour sa réception. Quand il est venu, celui qui jusques-là avoit rempli les fonctions de Patron, prend le titre de Parrain, conduit l'Aspirant à la Loge, & l'aide à bien observer le cérémonial.

Lorsqu'ils sont arrivés tous deux à la premiere porte extérieure, le Parrain leve la main droite, courbe le doigt du milieu en demi-cercle, & donne trois coups de la jointure, le premier légèrement, le second immédiatement après & un peu plus fort, le troisieme après un plus long intervalle & plus fort encore.

Ce dernier coup est à peine frappé, que deux Gardes ouvrent la porte à demi, & se présentent l'épée nue à la main. L'un d'eux demande à celui qui a frappé : *Qui êtes-vous ?* Celui-ci ayant répondu

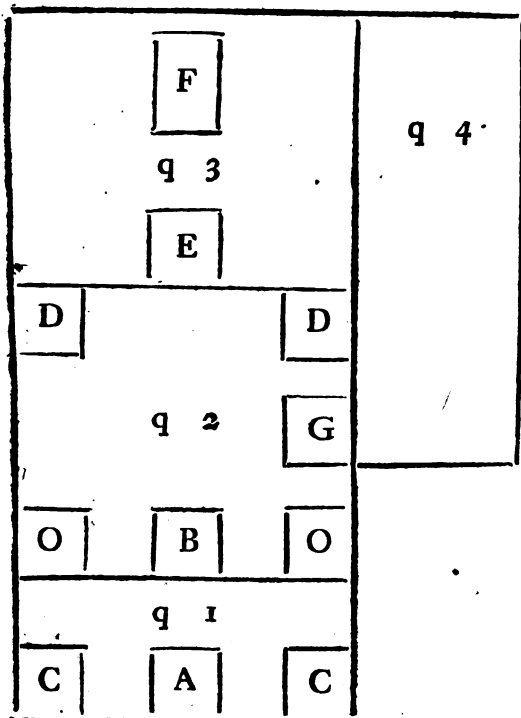
suivant son rang dans l'Ordre, le Garde replique : *Qui est l'autre ? C'est un Aspirant*, dit le Parrain. *Que demandez-vous donc*, ajoute le Garde, *& que souhaitez l'autre ?* A quoi le Parrain répond : *Je dois me rendre à la Loge ; & pour le Frere Aspirant, j'ai ordre de l'introduire afin de le présenter.* Le temps de son Noviciat, ajoute le Garde, *est-il fini ?* Oui, dit le Parrain. Alors ils entrent tous deux, le Garde ferme la porte, l'Aspirant ne s'en écarte point, jusqu'à ce que son Protecteur ait été faire son rapport ; ce qui se fait de cette maniere.

Il donne un coup de la jointure du doigt du milieu à la porte intérieure, que le Portier entr'ouvre, & dit : *Que vous plait-il, Frere Servant ?* Il répond : *J'ai amené le Frere Aspirant.* Le Portier ferme, & le Frere Servant se retire sans dire plus rien à l'Aspirant. Pour le Portier, il croise ses épées, & fait un certain bruit qui engage l'un des Surveillants, n'importe lequel, à venir voir ce qu'on veut. Le Portier lui dit : *Il est venu un Frere Servant Aspirant.* Le Surveillant en fait le rapport au Maître, qui envoie un autre des Freres, pour conduire l'Aspirant dans la chambre obs-

cure ; & des Officiers , pour faire les fonctions d'Examineurs.

L'élection de l'un & de l'autre se fait par le Maître , & se confirme par toute l'Assemblée , sans opposition , & sans aucune cérémonie particulière ; parce qu'elle se fait pour l'ordinaire avant que la Loge soit ouverte , & que l'on ait tracé sur le plancher la figure dont nous allons donner la description.

Comme on ne pourroit se former une juste idée de tous les mouvements , & de toutes les cérémonies que nous avons à décrire , sans le plan d'une Loge , nous allons donner celui de celle de *Berlin* , qui est une des plus belles & des plus régulières. Le bas contient plusieurs appartements occupés par les Freres Servants , le Concierge , le Maître d'Office , le Cuisinier , le Confiseur , &c. Chacun d'eux y exerce son Art , & les Profanes peuvent y entrer , & venir jusqu'au haut de l'escalier qui conduit au premier étage , où sont les appartements destinés à la célébration des Mysteres , & qui sont disposés de cette maniere.



Toute la Loge est de niveau, & divisée en quatre Quartiers, désignés par les chiffres 1. 2. 3. 4.

Dans le premier 1, il faut remarquer la première Porte A, qui sépare les Lieux

consacrés des Profanes. Elle est toujours fermée, & gardée avec beaucoup de vigilance par deux Freres Servants. CC sont deux petites chambres construites dans le coin du Quartier. On les nomme *Obscures*, parce qu'elles le sont en effet, lorsqu'on y conduit & qu'on y laisse l'Aspirant.

B. L'entrée du second Quartier 2 a une Porte sans serrure & sans Gardes, Des deux côtés sont les deux Bains OO, & deux chambres à resserrer DD.

Le troisieme Quartier 3 est celui qu'on regarde comme le plus sacré, où l'on délibere, & dans lequel se font les initiations & les promotions. Son entrée E est gardée en dehors par deux Freres Servants armés, & en dedans par un Apprentif. La Salle est fort spacieuse. Dans le milieu F, on dessine, avec de la craie, les emblèmes qu'on trouvera dans les Planches. Ces figures sont ordinairement renfermées dans un quarré long de huit pieds sur quatre de largeur. Tous les Membres de la Loge se placent autour.

Le dernier Quartier 4, est celui des récréations. On y entre par la Porte G; c'est une Salle dont l'étendue & la situation fournissent mille commodités, pour l'usage

l'usage auquel elle est destinée. Sa longueur est occupée par une table, que l'on couvre, & que l'on environne de chaises, toutes les fois que la Société s'assemble. Pendant que les Gradués de l'Ordre sont occupés à la célébration des Mysteres, les Freres Servants le sont aux préparatifs du repas, ou de la collation; de sorte que dès que l'on a fini ces graves & pompeuses cérémonies, chaque Membre passe dans cette chambre, où tout est préparé avec un éclat, une propreté & un ordre dignes de l'opulence & du bon goût de la Société.

Tel est le plan de cette premiere Loge d'*Allemagne*. Celle que j'ai vue à *Paris*, dans l'*Hôtel de Soissons*, ne lui cede en rien, ni pour l'étendue, ni pour les autres commodités; & j'en ai aussi vu à *Londres*, & dans plusieurs autres Villes de l'*Europe*, qui n'ont pas moins de régularité & d'agréments. La diversité des emplacements, de la dépense qu'on veut faire, des climats, & du goût d'Architecture propre à chaque Nation, mettent bien des différences entr'elles; mais toutes se rapprochent dans l'arrangement de leurs quartiers, qui est fondé sur les différentes choses auxquelles ils sont destinés.

Chaque Loge complete doit avoir plusieurs chambres, dont l'une est comme l'*Anti-Chambre* ou le *Pas-perdu* : l'autre, la *Chambre obscure* : la troisieme peut être appelée le *Lavoir*, à cause de son usage, que nous expliquerons dans la suite.

La quatrieme est plus particulièrement destinée à la tenue des Assemblées, & par cette raison s'appelle la *Loge*. La cinquieme sert de *Salle à manger*, & la sixieme de *Cuisine*.

Dans quelques endroits il y a même encore d'autres chambres : par exemple, pour servir aux Freres à entreposer leurs épées, lorsque l'on tient Loge sans réception ; & leurs habits, lorsque l'on est incommodé par les chaleurs. Cependant il faut convenir que l'on n'a pas par-tout la commodité d'un si grand nombre de chambres, puisque j'ai trouvé en *Allemagne*, en *France*, & même en *Hollande*, de très-bonnes Loges, qui n'étoient composées que de deux chambres ; d'autres l'étoient d'un plus grand nombre, de trois ou de quatre ; mais on n'en peut avoir qui ne le soit que d'une, puisqu'on a toujours besoin, pour le moins, d'un endroit pour préparer l'Aspirant, & d'un autre pour le recevoir.

Nous avons cru cette digression sur les Loges, aussi nécessaire pour l'intelligence des Cérémonies que nous avons à décrire, que la Carte d'un Pays inconnu l'est à ceux qui veulent acquérir une connoissance exacte des faits qui s'y sont passés.

Revenons à notre Aspirant, que nous avons laissé derrière la porte A en-dedans. Le Conducteur revient à lui, & le conduit dans une chambre où il le laisse seul, après en avoir fermé les portes. Là on a soin de faire en sorte qu'il n'aperçoive aucune trace de la lumière du soleil, ni d'aucun astre, ni d'aucun flambeau, mais qu'il se trouve plongé dans la noirceur lugubre des plus épaisses ténèbres; & c'est ce que nous avons appelé la *Chambre obscure*. Dans la précédente description de la Loge, on le laisse dans cet endroit une heure de suite, aussi pensif qu'on peut se l'imaginer. Ce temps passé, la porte s'ouvre; un Frere, député exprès par la Société, vient vers lui, & ferme la porte après soi. Celui qui remplit cette fonction, doit être inconnu à l'Aspirant, & l'un des Apprentifs, Ouvriers, Maîtres ou *Ecoffois*: mais cependant il est pour l'ordinaire choisi en-

tre les Officiers, & le plus souvent c'est un des Surveillants, qui, dans cette occasion, porte le titre d'*Examineur*. Sa fonction est 1°. de saluer obligeamment l'Aspirant, en ces termes: *Mon cher ami, je vous salue du meilleur de mon cœur; ayez bon courage: comment vous portez-vous?* Ensuite, quelle que soit la réponse de l'Aspirant, il doit lui donner la main, & lui répéter *d'avoir bon courage, & de montrer de la fermeté sans aucun mélange de frayeur*. Ensuite il ajoute, *mon ami, écoutez-moi attentivement, je vais vous faire quelques questions, ayez la bonté de répondre avec toute la sincérité possible, & de me dévoiler tout l'intérieur de vos pensées. Quel est votre nom de famille, & de baptême? Quelles sont vos qualités, votre âge, votre Religion, votre Patrie?* A tout cela l'Aspirant est obligé de répondre avec une exacte vérité. Ensuite l'Examineur ajoute: *Dans quel dessein êtes-vous venu ici?* A quoi l'Aspirant ne manque pas de répondre, que c'est *afin de se faire recevoir Frere Servant Franc-Maçon*. Ce dessein puisse-t-il être pour vous une riche source des satisfactions, & des douceurs les plus sensibles, & du bonheur le plus parfait! reprend l'Examina-

teur. Je ne me contenterai donc plus de vous donner le nom d'ami, mais je vous appellerai *Frere Aspirant*, ou en herbe. Mais avant que de vous introduire dans la Loge, & de faire de vous un Membre de notre auguste Société, il faut que je vous en donne quelque connoissance, & que je vous dise quelles seront les choses que vous serez obligé de faire, d'éviter ou de rechercher, & que je vous mette au fait des agréments & des désagréments de l'Ordre; afin qu'après que vous l'aurez considéré sous ces deux faces, si vous ne vous souciez plus d'y entrer, vous puissiez vous retirer honnêtement; & qu'au contraire, si vous persistez dans la résolution de vous faire recevoir, vous sachiez d'avance à quoi vous allez vous engager, & quels seront les devoirs auxquels vous serez obligé, afin qu'après que la chose sera faite, vous ne vous en repentiez pas.

Alors l'Examineur fait un long discours à l'Aspirant, dans lequel il lui expose en ces termes pompeux, que la Société des Francs-Maçons est une Assemblée de personnes illustres, dont le noble but est de faire regner la plus généreuse sensibilité aux besoins des malheureux: la politesse la plus prévenante à l'égard des

Freres étrangers; une tendresse universelle pour tout le Genre-humain; l'obéissance aux Souverains; la plus respectueuse crainte de Dieu; une probité, & une fidélité à toute épreuve; en un mot, un cœur incapable de crime. Ces vertus, continue l'Examineur, qui sont à souhaiter dans tous les hommes, brillent dans la conduite de tous les Membres de notre Société. Mais il y a une autre chose, qui fait le caractère distinctif d'un Franc-Maçon : c'est un profond & impénétrable silence sur tout ce qu'on voit, s'entend, ou se fait par l'Assemblée, dans l'intérieur des Loges; en sorte qu'il est défendu d'employer ni signes, ni mots, ni écrits, ni gravures, ni aucun autre moyen pour en donner connoissance à aucun de ceux qui ne sont pas Membres de l'Ordre. Ainsi, ajoute l'Examineur, Cher Frere Servant, ou en herbe, il s'agit de savoir si vous êtes bien résolu d'observer ce parfait silence? Oui, Monsieur, je le suis de la manière la plus inébranlable, répondra l'Aspirant. Sur quoi l'Examineur lui fait encore un long discours, sur l'entière obéissance que l'on doit à la Société, & à ceux qui en sont les Supérieurs & les Directeurs; & lui dit que les fruits

en feront l'avantage , la douceur & l'agrément les plus grands, soit pour lui-même, soit pour tous les autres Freres. *Ainsi*, conclut-il, *serez-vous donc obéissant ?* Oui, *Monsieur*, répondra encore l'Aspirant. Ensuite, lorsqu'il doit être reçu en qualité de Frere Servant, l'Examineur lui fait un détail de ses fonctions, soit de *Bedeau*, de *Garde ou Portier*, de *Cuisinier ou de Valet*: fonction que nous allons décrire, & sur quoi l'Examineur lui demande s'il veut s'en acquitter. Après que l'Aspirant a encore réitéré que c'est là son dessein, l'Examineur ajoute: *Que cela étant, & chaque ouvrage méritant sa récompense, il doit s'attendre avec confiance que la Société ne manquera pas de lui faire toucher, tous les mois, un gage proportionné à son mérite; & il lui demande s'il se contentera de l'argent qu'on lui fournira*: l'autre doit répondre que oui. Sur quoi l'Examineur replique: *Apprenez donc, cher Frere, qu'on ne peut entrer dans la Loge, ni devenir Membre du Corps, sans l'observation de certaines cérémonies, qui forment nécessairement la réception. Vous plaît-il donc de subir ce cérémonial ?* C'est à quoi je suis prêt, répond l'autre. Sur quoi le premier re-

plique: *Mais, Monsieur, dès que la chose est commencée, on ne peut plus reculer; aurez-vous donc une fermeté & un courage à l'épreuve?* Et l'Aspirant ayant répondu que oui: *Vous êtes donc, cher Frere en herbe, répond l'Examineur, prêt à m'obéir en toutes choses? Oui, Monsieur, répète-t-il.* Sur quoi l'Examineur ajoute: *Mais afin de bannir de votre esprit tout soupçon & toute crainte, soyez persuadé que tous les Freres Servants qui ont jamais été reçus dans l'Ordre, ont passé par les mêmes cérémonies que vous devez subir, en sorte qu'on n'en ajoutera ni n'en retranchera aucune à votre réception: ainsi aucun de ceux qui vous ont précédé ne s'étant repenti de la sienne après qu'elle a été finie, ni n'ayant essayé de reculer après avoir commencé, nous espérons & attendons la même chose de vous.*

L'Aspirant rassuré par ce discours, ou par quelqu'autre équivalent, est de nouveau laissé seul pendant un quart-d'heure, qu'on lui donne pour se déterminer plus mûrement. Ainsi l'Examineur finit son discours & son examen, en lui disant: *Réfléchissez donc encore un moment, cher Frere en herbe, sur la Société où*

vous allez entrer, sur les obligations que vous allez contracter, & sur les avantages dont vous serez mis en possession. Durant ce temps de silence, l'Aspirant roule des pensées qu'il est plus aisé d'imaginer que d'exposer. Il est vrai qu'un homme qui a quelque fermeté, ne craint pas pour la perte de sa vie. Mais j'en ai connu plusieurs assez imbécilles pour le faire, quoique rien ne soit plus mal fondé; puisque les plus grands ennemis de l'Ordre ne sauroient alléguer aucun exemple qui donne lieu au plus léger soupçon de cette nature. La seule raison que l'on ait d'avoir quelque inquiétude, c'est sur les engagements où l'on va entrer, & par lesquels on ne manque pas tout-à-fait de sujet d'appréhender de se voir enlacé dans des choses dont on ne pourra pas se débarrasser quand on voudra.

Le quart-d'heure fini, l'Examineur rompt le silence, en disant : *Cher Frere Servant, ou en herbe, persévérez-vous encore dans la même résolution? S'il répond que oui, l'Examineur lui dit : Soyez donc obéissant, & exécutez ponctuellement ce que je vais vous prescrire. Alors l'Aspirant reçoit ordre de mettre bas tout métal, son argent, ses boucles, &*

même ses aiguilles : il pose le tout sur une table , qu'on garde pour cet usage dans la Chambre obscure où cela se fait. Ensuite l'Examineur demande de nouveau à l'Aspirant , s'il s'est dépouillé de toute espece de métal ; car il est défendu d'en apporter aucun , de quelque sorte & sous quelque forme que ce soit , lorsque l'on vient à la Loge. Ensuite l'Examineur reçoit de nouveau de l'Aspirant l'assurance qu'il n'a plus aucun métal sur soi. Après quoi on lui ordonne de tirer ses souliers ; on lui fait aussi mettre bas son chapeau , s'il l'a gardé jusques-là , & sa perruque , s'il en porte une. Enfin , on lui fait aussi tirer ses bas (de sorte qu'il demeure pieds nuds) & tout son habillement , jusqu'à la chemise qu'il garde , aussi-bien que ses culottes.

Toute cette cérémonie de se dépouiller de tout métal & de ses habits , est ordonnée avec un ton & un sérieux des plus graves , & faite avec une pompeuse gradation : chaque ordre ne suit celui qui le précède , qu'après une pause d'un certain nombre de minutes , & après que l'Examineur a de nouveau demandé à l'Aspirant , s'il a exactement suivi ses ordres ; & que sur l'affirmative ,

l'Examineur lui a réitéré la demande, s'il est toujours fermement résolu d'entrer dans la Société, en ajoutant qu'il est encore dans une parfaite liberté de se retirer. Sur quoi ce dernier persistant à demander l'entrée, l'Examineur donne un coup un peu fort à la porte, avec un petit maillet. A ce signal elle s'ouvre, deux Freres Servants se présentent, & l'Examineur leur dit : *Freres Servants, voici un Frere Servant Aspirant, ou en berbe, véritablement résolu d'entrer dans notre Société, & qui a fait de bon cœur tout ce que je lui ai prescrit. Ainsi je viens de remplir mes fonctions à son égard, & le laisse entre vos mains, afin que vous puissiez vous acquitter aussi des vôtres.* A quoi le plus âgé des deux répond : (le rang dépend du temps de la réception.) *Nous allons faire notre devoir suivant toute l'exacritude prescrite par les loix & par les réglemens de notre vénérable Assemblée.* L'Examineur s'adressant encore à l'Aspirant, l'exhorte à prendre courage, à s'armer de fermeté, & à obéir à tout ce que les Freres Servants qui sont là lui vont ordonner. Il finit en faisant des vœux pour sa santé, & pour les heureuses suites de sa réception; après quoi

la porte se ferme de nouveau sur l'Aspirant, & sur les deux Freres Servants.

L'ainé lui répète encore les vœux pour sa santé, & lui demande s'il est fermement résolu de se faire recevoir dans l'Ordre : choses que la vérité du fait nous force de rappeler, peut-être jusqu'à ennuyer le Lecteur. Sur la réponse de l'Aspirant, qu'il persiste à vouloir entrer, on lui répète aussi encore une fois, *qu'il faut donc qu'il soit souple & obéissant.* C'est l'ainé qui dit tout cela; après quoi il ordonne à son Compagnon de bander les yeux de l'Aspirant avec une ceinture destinée à cet usage. Ainsi, après que notre zélé a passé deux heures dans la Chambre obscure, à entendre & à faire ce que nous venons de dire, on lui ôte encore, par le moyen d'un bandeau, ce que l'obscurité où il est peut lui avoir laissé d'usage de ses yeux : cérémonie assez propre à mettre le comble à sa terreur. Pour l'en faire revenir, l'ainé des Freres Servants donne à l'autre l'ordre consolant de revêtir l'Aspirant de la marque de la servitude, qui est une corde qu'on lui met autour du col. Cela fait, l'ainé ajoute encore : *Donnez-lui aussi la marque de la captivité.* Sur quoi le cadet

dit au patient de joindre ses mains , & **les** lui attache avec une ficelle ; ce qui se **doit** faire en trois temps, en tordant la **ficelle**, & en liant les mains croisées dans **l'endroit** où l'on sent le battement du **pouls**, c'est-à-dire, dans celui par lequel **elles** tiennent au bras.

L'Aspirant étant ainsi dépouillé & lié, l'ainé des Freres Servants le questionne à nouveau fraix. *Frere , persistez-vous toujours à vouloir entrer dans l'Ordre ?* *Oui, Monsieur*, replique-t-il. *Conduisez-le donc où l'on a accoutumé*, dit alors l'ainé au cadet. Alors ce dernier frappe à la porte avec la jointure du doigt du milieu. D'abord elle est ouverte par un Garde qu'on y avoit laissé comme en sentinelle. Ensuite le plus jeune qui vient de heurter, s'approche de l'Aspirant, & empoigne le bout de la corde dont il vient de l'attacher par le col, & lui dit : *Frere Servant, suivez-moi sans aucune crainte.* L'Aspirant doit le suivre, & de peur qu'il ne se laisse tomber, l'un des Freres le conduit, & même tous deux, si les indices de la frayeur de l'Aspirant font voir qu'il a besoin d'être soutenu. Notre bon Aspirant est donc mené, par le cadet des deux Freres Servants, par une corde,

comme un bœuf par le licol, ou une bête féroce par une chaîne. Il a les mains liées d'un triple nœud. On le conduit au Lavoir, dont la porte est gardée par un Frere Servant, l'épée nue à la main. L'Ainé, le Cadet, & l'Aspirant, y étant tous trois arrivés, l'Ainé ordonne au Cadet de laver les pieds de l'Aspirant, & de les essuyer avec le morceau de toile de lin prêt pour cela; ensuite il lui fait laver & essuyer les mains; en troisième lieu le corps & la tête. Et l'ordre de chacune de ces choses se donne séparément. Après quoi les deux Anabaptistes empoignent l'Aspirant, & l'élevant par force (soit qu'il se laisse manier de bon cœur, soit qu'il veuille résister,) sans prononcer une seule parole, & avec toute la gravité imaginable, ils le plongent tout entier dans l'eau : après quoi on lui donne une chemise & une paire de culottes neuves aux dépens de l'Ordre.

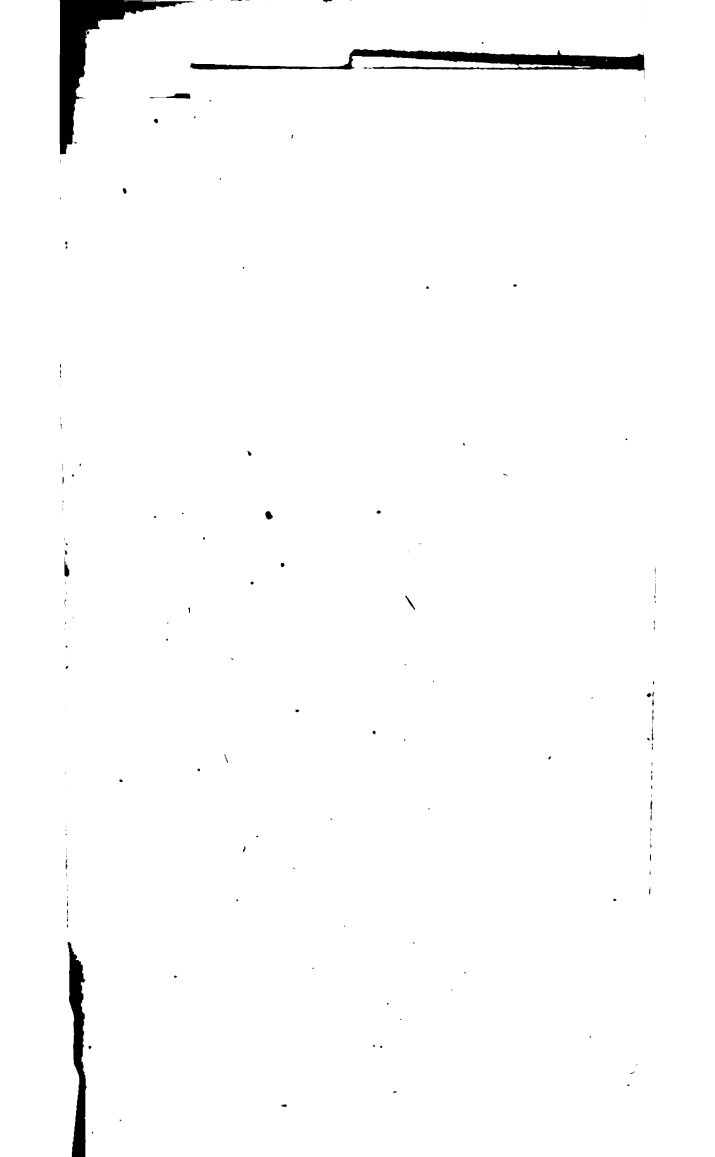
Ces ablutions finies, l'ainé des Freres Servants répète : *Frere Servant Aspirant, voulez-vous encore entrer dans la Société ? Persévérez-vous toujours dans votre résolution ?* Oui, répond l'Aspirant. Alors l'ainé se tournant vers le plus jeune, dit à l'Aspirant : *Frere Servant, continuons.*

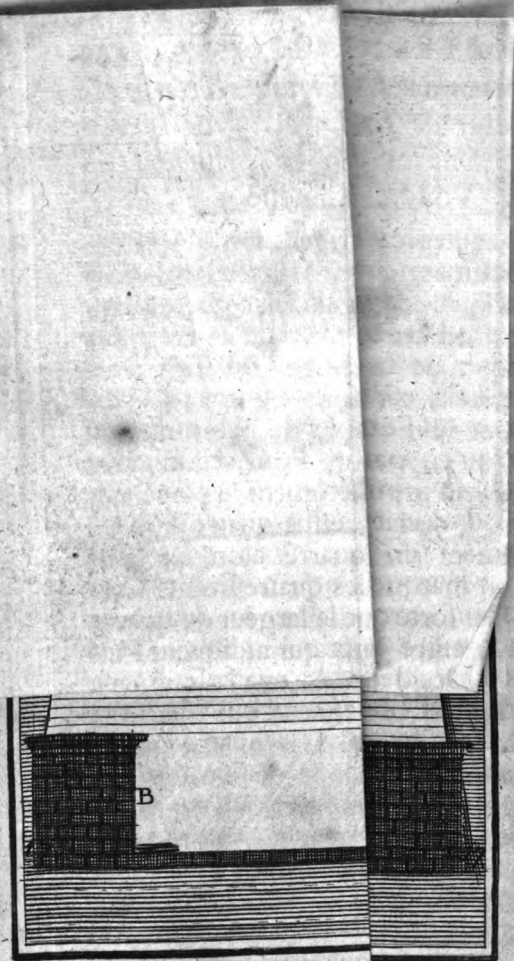
Le plus jeune dit à l'Aspirant : *Frere Servant , suivez-moi sans aucune crainte.* Alors sortant du Lavoir, on mene l'Aspirant à la porte du Portique du Temple ; le jeune Frere le tire toujours après soi, par la corde qu'il a au col. Lorsqu'ils sont à trois pas de l'endroit que nous venons de dire, ils rencontrent deux Freres Servants, qui tiennent des épées nues à la main, & qui font tout le vacarme de deux personnes qui se battent tout de bon. A ce bruit l'ainé de ceux qui conduisent l'Aspirant, s'adresse à lui, & lui dit : *Il y a là deux hommes, dont l'un veut vous faire recevoir dans l'Ordre, & dont l'autre s'y oppose ; & c'est là le sujet pour lequel ils se battent. Celui qui s'oppose à votre entrée dans l'Ordre, est un Profane, (cela signifie qu'il n'est pas Franc-Maçon) l'autre est un Frere. Vous pouvez mettre fin à leur contestation, & vous êtes le maître de choisir duquel des deux il vous plaît de prendre le parti : voulez-vous donc entrer dans la Société ?* L'Aspirant ayant dit que oui, l'Ainé dit au Cadet de délier les mains de l'Aspirant, & de lui donner une épée ; ce qui étant fait, l'Ainé dit : *Frere Servant Aspirant, dégainez & combattez en homme de*

cœur contre le Profane qui s'oppose à vos desseins. L'Aspirant met l'épée à la main : mais en même temps l'Ancien lui ordonne de tenir la pointe élevée, roide, & immobile. Alors l'autre, qu'on appelle Profane, frappe de cette épée jusqu'à trois fois, & ensuite, comme si l'Aspirant venoit de le tuer, l'Ancien s'écrie : Vous êtes victorieux, Frere Servant Aspirant, voilà le Profane mort. Vous êtes digne d'entrer dans la Société. Dès-lors l'Aspirant garde toujours l'épée à la main.

L'Ainé dit ensuite au Cadet, de conduire l'Aspirant à l'Assemblée. Le Cadet répète à son Frere en herbe de le suivre sans crainte, & le tire après soi par la corde, dont nous venons de parler, jusqu'à la porte de la chambre où l'on tient Loge. Lorsqu'ils y sont, le premier en rang de réception donne ordre au Cadet de heurter. Celui-ci frappe trois fois à la porte de dedans, de la maniere que nous avons déjà décrite. Et pour ce qui regarde celle dont on ouvre la porte, & les cérémonies qu'il observe à son entrée, nous allons les exposer, après avoir dit ce qui se pratique dans l'intérieur de la Loge ; ce qui fera la matiere de l'Article suivant.

Def-





Description de la Figure tracée sur le plancher de la Loge, & de la manière dont les Freres se rangent autour. Voyez Planche 1.

Dans toutes les Loges, soit d'Apprentifs, Compagnons, Maîtres, ou *Ecoffois*, lorsqu'il s'agit de faire quelque réception, on trace avec de la craie sur le plancher de la Loge, ou sur ce qui en tient lieu, certaines figures, qui représentent le Temple de Salomon, ou en tout ou en partie. Pour cela on lave ou on balaie premièrement le plancher; ensuite on décrit dessus quatre lignes, qui forment un quarré allongé, dans lequel on marque les quatre Points Cardinaux, en sorte que la largeur du quarré se trouve entre ceux qui indiquent l'Orient & l'Occident, & que la longueur ait à ses deux bouts ceux qui désignent le Midi & le Nord. Ces quatre points fixés, on commence le dessein des Figures par le Septentrion, où l'on trace, au milieu de la largeur du quarré, une porte, à laquelle on monte par un seul degré. A droite & à gauche, dans les deux coins du quarré long, on fait deux Chambres, qu'on appelle Obscu-

res ; & au-dessus de la porte , précisément vis-à-vis , un degré pour monter à un portique , où il y a cinq colonnes. Le pavé du portique en représente un à la Mosaïque , composé d'un mélange de petites pierres blanches & noires. On tâche de dessiner de l'Or & des Pierres sur le toit. A droite & à gauche du degré par lequel on monte au portique , on place deux Lavoirs. Derrière le portique vis-à-vis , doit se trouver une colonne ; ensuite sur la colonne , on représente encore un degré , & après cela une porte , qu'on suppose conduire au Temple de Salomon. A droite de la colonne , on peint des épées croisées , & à gauche un joug. Sur la porte , on décrit un globe , & au-dessus un bâtiment. A droite , des globes prêts à être élevés avec des leviers ; à gauche , un petit chariot pour transporter des pierres. Au côté droit de l'édifice , une balance ; au gauche , un sceptre : au-dessus du bâtiment , une étoile qui jette des rayons. A droite , le soleil qui se leve ; & à gauche , la lune dans son plein le plus éclatant. Ce sont là les figures qu'on emploie , & qu'on enferme entre les quatre lignes qui forment le quarré long.

En-dehors, du côté du Midi, on dresse un Autel, qui n'est autre chose qu'une table couverte d'un tapis, où l'on copie quelques-unes des figures du plancher. Sur ce tapis, on met le tablier des Apprentifs, qu'on prend au-dehors de l'Autel. Du côté qui regarde le Midi, on brode sur le tablier quelque-une des figures du plancher, suivant son goût. Sur l'Autel se trouve un petit maillet, une BIBLE, où simplement l'EVANGILE selon ST. JEAN, & une épée. De plus trois bougies placées en triangle, & de façon que deux sont à la droite & à la gauche du Maître, & la troisième vis-à-vis. En second lieu, hors des lignes tirées sur le plancher, il y a aussi un fauteuil, qui est la place du Maître de la Loge dans le temps des réceptions. A sa droite & à sa gauche, hors des mêmes lignes, sont en troisième lieu huit demi-fauteuils, pour le Grand-Maître de l'Ordre, le Grand-Protecteur, le Grand-Surveillant, le Grand-Secrétaire, & le Maître, Protecteur, Surveillant & Secrétaire Nationaux ou Provinciaux. Les places sur ces demi-fauteuils, sont réglées de la manière suivante. La droite du Maître de la Loge est destinée au Grand-Maître de

l'Ordre; la suivante, au Grand-Surveillant; la suivante, au Grand-Maître National; & la dernière, au Surveillant. La première de la gauche, au Grand-Protecteur; la seconde, au Grand-Secrétaire; la troisième, au Protecteur National; & la quatrième, au Secrétaire. Soit que ces Dignitaires soient présents ou non, on prépare toujours leurs sièges. Lorsqu'ils les occupent, ils mettent leurs tabliers; & si cela n'est pas, on les pose sur leurs sièges. Enfin un flambeau, placé entre la porte & l'anti-chambre, éclaire tout le plancher.

Telles sont les figures que l'on trace, & les choses que l'on prépare, lorsque l'on doit recevoir un Frere Servant. La chambre où tout cela se fait, ne doit avoir qu'une seule porte, qui est gardée en-dedans par le dernier des Apprentifs avec deux épées dégainées, l'une à la main droite la pointe levée, l'autre à la main gauche la pointe abaissée. S'il se trouve quelques portes, outre la principale, on les ferme le plus exactement qu'il est possible, après quoi on n'y fait plus d'attention. Les fenêtres doivent être si bien fermées, qu'il n'y puisse passer aucun des rayons du soleil, ni aucune espèce de jour; & qu'ainsi

toute l'étendue de la chambre ne soit éclairée que par les trois bougies de dessus l'Autel , & le flambeau placé sur le plancher entre l'anti-chambre & la chambre. Devant cette dernière , qui est la Loge intérieure , est une chambre où se trouvent deux Freres Servants , l'épée nue à la main. Ces Messieurs , dont on a déjà vu l'occupation , n'ont pas celle de faire la garde , puisque la porte de la Loge n'en a pas besoin en-dehors , & que d'ailleurs ils en sont éloignés de trois pas. Cette seconde chambre doit avoir au moins deux portes , l'une pour aller à la Loge , l'autre pour se rendre au Lavoir , où est une seule sentinelle avec une épée nue à la main. De plus on a des chambres obscures avec des Gardes , comme nous l'avons dit. Pour les bains , ou cuves , si la construction du bâtiment le demande , on peut aussi les placer dans la seconde chambre ; mais il est beaucoup plus commode d'en avoir une exprès pour cela. On tient deux cuves à baigner , l'une à droite , & l'autre à gauche de la chambre. La forme en est ronde , & elles sont de la hauteur d'un homme , faites de bois ou de pierre , & remplies d'eau froide. On a encore un linge blanc , prêt pour essuyer les mains.

& les pieds du Récipiendaire, & tout le corps lorsqu'on l'a plongé. Il trouve aussi là d'autres culottes, & une chemise blanche, pour pouvoir se mettre au sec, & se r'habiller. Outre les chambres que nous venons de dire, on en a encore une que nous avons déjà appelée l'anti-chambre de la Loge, dont la porte est gardée en-dedans par deux Freres Servants, qu'on nomme la Garde avancée, qui, l'épée nue à la main, se tiennent au coin de la porte, l'ouvrent & la ferment à moitié lorsque quelqu'un des Freres heurte. Ainsi tous ceux qui sont employés à faire sentinelle à la porte extérieure, au Lavoir ou Bain, & à la porte intérieure de la Loge, sont de simples Freres Servants; mais celui qui est en faction en-dedans de cette dernière porte, doit être Apprentif, & le dernier reçu de tous.

A l'égard de l'arrangement des Freres dans la Loge des Apprentifs, nous n'avons plus rien à ajouter sur ceux qui font la garde, parce que nous avons déjà dit comment ils sont postés. Voyons donc quelle est la disposition des autres Freres. Ils se tiennent debout dans la chambre la plus intérieure de la Loge autour de la figure du plancher : le Maî-

tre de la Loge est au Midi; entre l'Autel & un Siege; à sa droite & à sa gauche sont le Grand-Maître de l'Ordre, le Grand-Protecteur, le Grand-Surveillant, & le Grand-Secrétaire; le Maître Protecteur, le Surveillant, & le Secrétaire, nationaux, s'ils sont à l'Assemblée. En leur absence, on place leurs sieges de la maniere que nous venons d'expliquer plus haut. Lorsqu'ils doivent rester debout, ils ne sont jamais sans leurs sieges derriere eux. Leur éloignement du Maître de la Loge est toujours d'environ deux pas; ainsi, quoique leur rang nous ait engagés à parler des places qu'ils occupent, d'abord après l'avoir fait de celle du Maître de la Loge, ce n'est cependant pas eux qui sont le plus près de lui. L'espace qui les en sépare, est rempli par l'Orateur, qui est immédiatement à la droite du Maître de la Loge: après lui se trouve un Secrétaire, qui est celui de la Loge, & différent de ceux de l'Ordre & de la Nation. Ce même espace est occupé à gauche par le Trésorier, après qui se trouve l'un des deux Inspecteurs, l'un à la droite & l'autre à la gauche. Les nouveaux Freres sont placés d'abord après eux, mais seulement le jour de leur ré-

ception. Les *Ecoffois*, Maître, Compagnons, & Apprentifs, simples Membres de l'Assemblée, continuent & terminent la même ligne. Enfin deux Surveillants doivent se trouver aux coins du Septentrion de la figure.

Chaque Membre de l'Ordre a un tablier affecté à sa Dignité, ou à sa Classe. Le Maître de la Loge porte une caisse de tambour, faite de parchemin, pendue à son col avec une ganse de soie bleue. La baguette à battre la caisse doit être peinte sur son tablier. Les grands Dignitaires ont aussi leurs tabliers particuliers, & portent au col une ganse de soie bleue, comme celle du Maître. De cette ganse pend une balance, une caisse, ou un marteau, ou quelque figure de celles qui sont peintes au plancher de la Loge des Freres Servants. Chaque Surveillant porte une épée pendue de la même maniere, & chaque simple Maître ou Frere, & aussi la figure ou représentation de ce que la Loge a choisi pour ses armes. Il y a des Sociétés dans lesquelles les Officiers & les Dignitaires portent une espece de lance d'une médiocre longueur. Par-tout les Surveillants ont toujours un maillet à la main, & tous les Fre-

DES FRANCS-MAÇONS. 153
res une épée dégainée. Tous enfin sont
tête nue.

Maniere d'ouvrir la Loge.

Après ces détails préliminaires, je vais introduire le Lecteur à la tenue même de la Loge, & à la réception d'un Aspirant. Il n'est admis qu'après qu'elle est déjà commencée, & elle continue & finit depuis son introduction. La figure étant donc toute dessinée, & les portes & fenêtres fermées, le Maître de la Loge prend sa place au Midi, entre l'un des fauteuils & l'un des sieges. Il prend son maillet, frappe sur l'Autel, & dit, *Freres, aidez-moi à ouvrir la Loge.* Ce coup entendu, & l'ordre donné, tous les Freres sont obligés de se rendre chacun à son poste, en se tenant debout autour de la figure. Alors le premier Surveillant, qui a gardé son maillet à la main, frappe sur celui du second Surveillant, & répète, *Freres, aidez-moi à ouvrir la Loge.* Ensuite le second Surveillant frappe à son tour une fois de son maillet sur celui du premier, en répétant, *Freres, aidez-moi à ouvrir la Loge.* Alors tous les Freres prêtent la plus grande attention

possible. Le Maître de la Loge fait le signe d'Apprentif, & tous l'imitent à la fois. Après cela il s'adresse à tous les Freres, en donnant à chacun le titre particulier à sa dignité & à son rang. Ainsi, soit que les grands Dignitaires soient présents, ou non, il leur adresse toujours la parole, comme s'ils se trouvoient en personne à l'Assemblée; & la même chose se pratique à l'égard des autres Freres. En finissant le signe des Apprentifs, que tous font, le Maître de la Loge dit : *Trois fois vénérable Grand-Maître de l'Ordre, trois fois respectable Grand-Protecteur de l'Ordre, trois fois respectable Grand-Surveillant de l'Ordre, trois fois respectable Grand-Secrétaire de l'Ordre; respectable Grand-Maître National, respectable Grand-Protecteur National, respectable Grand-Surveillant National, respectable Grand-Secrétaire National; vénérable premier & second Surveillant, Orateur, Secrétaire, Trésorier, Visitateurs, Freres Ecoffois, (s'il y en a quelqu'un ici) Freres nouveaux reçus, (au cas qu'il s'en trouve à cette Assemblée) Maîtres, Compagnons & Apprentifs qui en sont Membres, je suis dans le dessein d'ouvrir la Loge. Ce formulaire est répété par le premier, & en-*

suite par le second Surveillant, avec cette seule différence, qu'ils s'adressent premièrement au Maître de la Loge, & qu'en nommant les Dignitaires, lorsqu'ils sont parvenus aux Surveillants, si c'est le premier qui parle, il ne s'adresse qu'au second, & réciproquement.

A mesure qu'on s'adresse à quelque Dignitaire, on le salue d'une révérence, en le nommant. Ensuite, après qu'on a donné le signal d'ouvrir la Loge, le Maître continue ses fonctions, & s'adresse à celui des Freres de l'Ordre qu'il veut, quelle que soit sa dignité & son rang; & il le questionne sur le Catéchisme des Freres Servants & des Apprentifs, que tous sont obligés de savoir. Cependant, quoique ce soit leur devoir à tous sans exception, aussi-bien que de répondre aux questions que le Maître a droit de leur faire, il s'adresse le plus souvent aux Surveillants, & presque toujours à quelques-uns des Officiers de l'Ordre, & autres, qui sont connus pour bien posséder le Catéchisme. S'il arrivoit à quelqu'un d'être interrogé, & de ne savoir pas répondre, il est obligé de le faire connaître par une révérence; & alors il n'est pas permis à tout le monde de parler à

sa place, mais on doit attendre d'être interrogé par le Maître. Sage règlement, fait pour prévenir la confusion & la jalousie que la vanité & la suffisance pourroient faire naître entre des Membres d'un mauvais caractère. Celui qui est resté court, est dans la nécessité de bien faire attention à la bonne réponse que l'autre fait, parce que, sans aucune nouvelle apostrophe du Maître, il doit la répéter sur le champ. Par-là les habiles s'exercent, & conservent leurs connoissances; & ceux qui en manquent en acquièrent.

A la fin du Catéchisme, que l'on trouvera au long ailleurs, le Maître nomme encore, de la même manière qu'en commençant, les Dignités & les Freres, donne un coup de maillet sur l'Autel, & dit, *la Loge est ouverte*. Les Surveillants répètent le même formulaire, suivant la manière dite ci-dessus, donnent réciproquement des coups de maillet, les uns sur ceux des autres, & disent, *la Loge est ouverte*. Le tout est accompagné du signe des Apprentifs, & de révérences.

Ces façons de parler : *Je vais ouvrir la Loge; elle est ouverte; Freres, aidez-moi à ouvrir la Loge*, ne signifient pas

que les portes de la Chambre où l'on est assemblé, doivent s'ouvrir, ou qu'elles soient ouvertes. Au contraire, c'est une façon de parler propre aux Francs-Maçons, dont le sens est entièrement opposé à celui que le mot d'ouvrir a dans l'usage ordinaire; car ils se servent de ces termes, pour dire que tout est fermé, & gardé avec exactitude, ou qu'il doit l'être; que tout est en sûreté, de façon qu'on peut faire les signes de la Société, & en parler librement, sans avoir lieu de craindre d'être vu ni entendu d'aucun Profane, les Gardes du dedans & du dehors étant posées pour leur en empêcher l'entrée. Lorsque la Figure du plancher est décrite, que le Maître fait réciter le Catéchisme, que tous les Freres se trouvent rassemblés dans l'intérieur de la Loge, c'est ce qu'il faut pour qu'on la puisse dire ouverte. Ici on ne doit pas omettre que quand le Maître donne le premier coup de maillet sur l'Autel, & dit aux Freres de l'aider à ouvrir la Loge, & que les Surveillants ont répété les mêmes paroles, le second doit quitter la place qui lui est marquée autour de la Figure, & aller vers la porte de la Loge, où le dernier des Apprentifs fait la

garde , & lui dire : *Frere Portier, la Loge s'ouvre* ; ensuite le second Surveillant revient à sa véritable place, en faisant le signe d'Apprentif, & la révérence. Le Portier entr'ouvre la porte , & dit aux deux Freres Servants, qui, comme nous l'avons dit, se tiennent devant l'épée nue à la main : *Freres Servants, Combatants, la Loge s'ouvre*. Sur cela le plus jeune des deux s'approche du Lavoir, & dit à celui qui le garde : *Frere, la Loge s'ouvre*. Ce dernier va dire la même chose au Garde de la Chambre obscure, qui va en faire de même à l'égard des Sentinelles de la porte extérieure : le tout se réitere lorsque le Maître dit : *la Loge est ouverte*. C'est après ce dernier avis, que chaque Garde des portes doit remplir sa fonction avec le plus d'exactitude. Pendant qu'on procede ainsi à l'ouverture de la Loge dans la chambre où est la Figure, le Récipiendaire est conduit à la porte intérieure, où nous l'avons laissé à la fin de l'Article précédent, & où nous venons le reprendre, pour expliquer les cérémonies de la Réception même.

Réception d'un Frere Servant Apprentif.

Les deux Freres Servants conduisent l'Aspirant à la porte intérieure de la Loge, où, par l'ordre du premier Frere, le second donne trois coups de la jointure du doigt du milieu. A ce bruit la porte s'ouvre à moitié, le Portier paroît, & demande à celui qui heurte : *Qui êtes-vous ?* Le premier répond : *Pour moi, je suis le premier Frere Servant ; celui de ceux qui sont avec moi, qui a les yeux libres, est un second Frere Servant ; l'autre, que nous menons attaché d'une corde par le col, & les yeux bandés, est un Aspirant ou Frere en herbe. Que voulez-vous donc,* ajoute le Portier ? *Je veux,* répond le premier, *m'acquitter du devoir de présenter l'Aspirant à l'Assemblée, & retourner ensuite à mes autres fonctions.* Alors le Portier ferme la porte, croise les épées qu'il a en main, & fait du bruit avec, en donnant trois coups de l'une sur l'autre. Ce signal est destiné à faire connoître que la Garde de la porte a quelque chose à communiquer à l'Assemblée ; car il ne peut pas quitter

son poste, pour aller lui faire rapport de ce qui se passe à la porte; mais il doit donner des coups de ses épées, & les frotter l'une sur l'autre. Alors le second Surveillant fait le signe des Apprentifs, frappe trois fois de son maillet sur celui du premier Surveillant, lui fait une révérence, & lui dit: *Vénérable premier Surveillant, le Portier frappe.* Le premier Surveillant donne à son tour trois coups pareils sur le maillet du second Surveillant, fait le signe d'Apprentif, & la révérence au Maître de la Loge, & dit: *Très-vénérable Maître, le Portier frappe.* Le Maître de la Loge donne donc trois coups de son maillet sur l'Autel, fait le signe d'Apprentif, & dit, en saluant le premier Surveillant: *Vénérable premier Surveillant, allez voir ce que le Portier veut.* Le premier Surveillant donne de nouveau trois coups de son maillet sur celui du second, lui fait la révérence & le signe d'Apprentif, & dit: *Vénérable second Surveillant, voyez ce que le Portier demande.* Sur cela le second Surveillant fait simplement le signe & la révérence au Maître, & quitte la place pour aller vers le Portier. Lorsqu'il n'est plus qu'à trois pas de lui, il s'arrête pour le considérer fixe-

fixement, & sans faire aucun mouvement. Alors le Portier fait le signe au Surveillant, non plus celui d'Apprentif, mais celui de Frere Servant, que nous allons bientôt décrire, & le Surveillant est obligé de répondre par le même signe; car dans cette occasion on doit employer le signe de la Classe dans laquelle on veut recevoir un Sujet, & cela se fait seulement au moment même de la réception. Ni devant, ni après, les Freres qui ne sont pas *Servants*, n'emploient jamais le signe de ceux qui le sont. Ainsi, la réception finie, ils reprennent le signe des Apprentifs.

Le Portier fait donc au Surveillant le signe de Frere Servant, avec beaucoup de sérieux & de gravité. Le Surveillant ayant répondu de la même maniere, le Portier fait du bruit avec ses épées en les croisant une fois, salue le Surveillant, & lui dit : *Voici le Frere Aspirant, ou en berbe, qui se présente pour sa réception.* Le Surveillant répond : *Qui est-il?* Alors le Portier ouvre la porte, & dit au premier des Freres Servants : *Comment s'appelle l'Aspirant? de quel Pays est-il? quelles sont ses qualités?* Le premier Frere ayant satisfait à ces questions, on ferme

la porte, & le Portier répète ses réponses au Surveillant. Ensuite le Surveillant ajoute : *Frere Portier, est-ce que l'Aspirant a une véritable vocation? le temps de son examen est-il achevé? l'a-t-il subi d'une maniere convenable? & s'est-il préparé suivant l'usage?* Toutes ces questions se forment séparément, & l'une après l'autre. C'est le Surveillant qui les fait au Portier, & celui-ci au premier Frere Servant. Les réponses sont aussi rapportées par le premier Frere Servant au Portier, qui les dit au Surveillant. On entr'ouvre la porte toutes les fois qu'on veut demander quelque chose, & on la ferme lorsqu'on a reçu réponse. A chaque réponse que le Portier rapporte au Surveillant, il fait le signe de Frere Servant & la révérence, & le Surveillant en fait de même en parlant au Portier. Ce sont là les questions qu'ils se font, & dont le nombre & les répétitions répétées auroient causé beaucoup d'ennui au Lecteur, si nous les eussions rapportées tout du long.

A la fin de ce dialogue, que le Surveillant, le Portier, le Récipiendaire, & les Freres Servants qui l'accompagnent, ont entr'eux à la porte, le Surveillant la

quitte, & retourne à sa place autour de la figure, fait le signe de Frere Servant, & la révérence au premier Surveillant, & dit : *Vénérable premier Surveillant, le Frere Servant Aspirant se présente pour obtenir la réception.* Le Surveillant lui rend son signe de Frere Servant, & sa révérence, & dit : *Comment s'appelle l'Aspirant? de quel Pays est-il? quelles qualités a-t-il? sa vocation est-elle bonne?* Les deux Surveillants se font encore beaucoup d'autres questions & réponses, de la maniere que nous avons dit en exposant celles que le Portier, le second Surveillant, & le premier des Freres Servants, se font entr'eux. Tout cela fini, le premier Surveillant fait le signe de Frere Servant, & la révérence au Maître, & s'adresse à lui en ces termes : *Très-vénérable Maître, le Frere Servant Aspirant se présente pour obtenir la réception.* Le Maître réitere le signe de Frere Servant, salue & répond : *Comment s'appelle l'Aspirant,* & répète toutes les questions précédentes, comme le premier Surveillant répète aussi leurs réponses. Tout ce formulaire est également ennuyeux & rebutant par sa longueur, sa gravité & son affectation pé-

dantesques, & parce qu'on recommence mille fois les mêmes choses.

L'infatigable Maître répète de nouveau par trois fois : *Vénérable premier Surveillant, le Frere Servant Aspirant a-t-il la vocation?* A ces trois questions, faites chacune à part, le Surveillant répond : *Oui, Monsieur le très-vénérable Maître.* Ensuite le Maître de la Loge prononce ces paroles : *Vénérable premier Surveillant, qu'on fasse entrer le Frere Servant Aspirant.* Alors le premier Surveillant se tourne du côté du second, & dit : *Vénérable second Surveillant, qu'on fasse entrer le Frere Servant Aspirant.* Là-dessus le second Surveillant, ayant fait le signe de Frere Servant & la révérence, s'éloigne de la figure, & s'approche du Portier jusqu'à la distance de trois pas. Là il s'arrête dans une attitude grave & sérieuse, fait le signe de Frere Servant, & la révérence, & dit : *Frere Portier, qu'on fasse entrer le Frere Aspirant.* Au même instant que le Surveillant vient de faire signe & de parler ainsi au Portier, celui-ci lui rend, avec la même gravité, un signe & une révérence semblables ; & sans ouvrir la bouche pour faire aucune réponse, il ouvre la porte, & dit

au premier des Freres Servants : *Frere Servant* , qu'on fasse entrer l'*Aspirant*. Ce premier Frere Servant & son Compagnon , qui conduisent le Frere en herbe , le remettent & le consignent alors au Portier , qui l'introduit jusques dans le seuil de la porte , qu'il ferme sur lui , en le tirant par la corde avec laquelle il est attaché par le col. Pendant ce temps-là les Freres Servants qui avoient amené l'*Aspirant* de la chambre obscure à la porte intérieure de la Loge , se retirent tout-à-fait ; & sans plus se mêler des cérémonies de la réception , s'en vont s'acquitter des fonctions que le service de la Loge exige d'eux à la cuisine , ou ailleurs.

Lorsque l'*Aspirant* est arrivé au seuil de la porte , celui à qui la garde en est confiée , reste là sans en bouger , afin de continuer à la défendre ; & le second Surveillant , qui se trouve là tout prêt , comme nous l'avons dit , prend la corde qui pend au col de l'*Aspirant* , & lui dit : *Frere Servant Aspirant , tirez votre épée & la tenez la pointe levée , & n'ayez point peur*. C'est dans cette posture que le Surveillant mene le Frere Servant Aspirant autour de la figure tracée sur le plancher , en allant du Septentrion à l'O-

rient, ensuite au Midi & au Couchant, & revenant à la fin au Septentrion, où il se place entre le premier & le second Surveillant, au milieu de la ligne qui forme le quarré long, vis-à-vis de la porte du Septentrion.

Tandis que l'on fait ainsi tourner l'Aspirant, il faut remarquer que toutes les fois qu'il arrive à quelqu'un des Points Cardinaux, les Freres qui sont autour de la figure, font un demi-cercle, environnent l'Aspirant, & croisent leurs épées avec un bruit horrible, comme s'ils se battoient réellement. La raison pour laquelle ils ne font qu'un demi-cercle, c'est parce que l'Aspirant étant au bord de la figure, sur laquelle il n'y a point de Freres, il ne peut pas être environné de ce côté-là, qui est aussi celui dont il tourne le visage ; & pendant que les autres Freres combattent avec leurs épées, le deuxieme Surveillant dit à l'Aspirant : *Plusieurs Profanes & plusieurs Freres disputent ensemble ; les premiers pour vous empêcher, & les seconds pour vous faire obtenir l'entrée de la Société. Ainsi vous êtes le maître de vous retirer sans entrer, ou de continuer & de vous faire recevoir.* L'Aspirant dira : *Je veux entrer*

dans la Société, & ne point renoncer à mon dessein. Sur quoi le Surveillant lui donne cet ordre, *Frere Servant Aspirant, tenez ferme votre épée, & combattez vaillamment contre les Profanes qui s'opposent à vous.* Le Surveillant lui dit ensuite de tenir la pointe de son épée en haut sans la remuer, sur quoi trois des Freres, qu'on suppose dans ce moment des Profanes, donnent trois coups de leurs épées sur la sienne. Ce grand exploit achevé, le Surveillant s'écrie, comme si les Profanes venoient d'être tués; *Je vous félicite, Frere Servant Aspirant; les Profanes sont morts; vous vous êtes montré digne de devenir Membre de la Société.* On réitere quatre fois, une à chaque Point Cardinal, toutes ces paroles, & ce mouvement des épées. Pendant que notre Aspirant, conduit par le Surveillant, se promene autour de la figure, il ne tourne le visage, ni indirectement de son côté, ni du côté opposé, mais il observe de l'avoir toujours à sa droite. Lorsque les Freres enferment l'Aspirant dans un demi-cercle, le Surveillant est aussi enfermé avec lui. Ce ne sont pas tous les Freres d'autour de la figure qui environnent ces deux Mes-

fieurs, mais seulement ceux qui se trouvent occuper l'un des quatre côtés de la figure, & placés le plus près d'un des deux Points Cardinaux. Par exemple, si l'Assemblée est de cent Freres, vingt-cinq seront au Nord de la figure, & ce ne fera qu'eux qui formeront le demi-cercle, lorsque l'Aspirant se trouvera dans cet endroit : & quand il est dans un autre, ce sont vingt-cinq autres personnes qui l'entourent. Si les grands Dignitaires se trouvent présents, ils doivent s'aider à le faire aussi-bien que le Maître de la Loge, quand l'Aspirant passe au Midi. Ce n'est pas enfin seulement autour de la figure, mais aussi des Freres, quel'Aspirant tourne.

A la fin de cette procession, & lorsque l'Aspirant est arrivé vis-à-vis du Maître de la Loge, entrent les deux Surveillants; & au degré de la porte par où l'on entre dans le portique, le second Surveillant frappe trois fois de son maillet sur celui du premier, fait le signe de Frere Servant, le salue, & lui dit : *Vénérable premier Surveillant, le Frere Servant Aspirant se présente pour être reçu.* Le premier Surveillant ne lui répond pas, mais il fait le signe de Frere Servant, &

la révérence au Maître de la Loge, frappe trois fois de son maillet celui du second Surveillant, & dit : *Le très-vénérable Frere Servant se présente pour être reçu.* Le Maître donne trois coups de maillet sur l'Autel, fait le signe de Frere Servant, la révérence, & dit : *Vénérable premier Surveillant, comment s'appelle l'Aspirant? De quelle famille est-il? De quel Pays, de quel âge, de quel caractère? A-t-il été examiné & préparé? A-t-on reconnu en lui une légitime vocation?* Ces demandes se font encore toutes l'une après l'autre par le Maître. Il les adresse au premier Surveillant, celui-ci au second, & ce dernier à l'Aspirant, dont les réponses remontent de même de lui au second Surveillant, du second Surveillant au premier, & enfin au Maître. Le tout se prononce à haute voix, & ceux qui parlent font toujours le signe de Frere Servant, & la révérence; & quoique ces questions soient rapportées ici de suite, ce n'est que pour moins abuser de la patience du Lecteur; car, comme on l'a déjà dit, chaque chose se demande à part.

Les réponses aux cinq premières demandes s'écrivent, quelles qu'elles soient, dans le Livre des Freres, par le Secrét-

taire de leur Loge, en marquant le jour, le mois & l'année, suivant la maniere suivie dans cette exemple. *Le 1 Janvier de l'an 1745, François Procope, natif de Paris, âgé de cinquante ans, Cuisinier de sa profession, s'est présenté, en qualité de Frere Servant, à la vénérable Loge de Francfort sur le Mein.*

Ce détail du nom de la famille, de la Patrie, & des qualités de l'Aspirant, s'écrit au moment même qu'il les indique, par le Secrétaire de la Loge, qui porte pour cet effet un Livre & une Ecritoire sous son bras ou dans ses poches, & les place sur l'Autel lorsqu'il s'agit de s'en servir. Les autres quatre réponses ne s'écrivent pas ; il suffit que le Surveillant y satisfasse, en disant *oui*.

Le Maître fait encore dire à l'Aspirant, avec tout le cérémonial ordinaire, qu'il doit lui répondre avec une parfaite sincérité. Ensuite le Maître fait le signe de Frere Servant sans révérence, & tous les Freres présents l'imitent, après quoi s'adressant au Frere lui-même, & non pas à d'autres, il lui dit d'un ton grave : *Frere Servant Aspirant, vous plaît-il d'entrer dans l'Ordre?* Sur une nouvelle affirmative, le Maître ajoute :

Vous serez donc exact observateur des Réglemens & des Décrets de l'Ordre ? L'Aspirant le promet. *Vous en laisserez, continue le Maître, les secrets ensevelis sous les voiles de la nuit ?* L'Aspirant l'ayant aussi promis, le Maître ajoute : *Vous plait-il donc de vous engager par serment au silence sur les mystères de l'Ordre, à l'obéissance due au Maître, au zèle pour le bien des Freres, & à tout le reste de vos devoirs ?* L'Aspirant répondant encore oui, le Maître lui ordonne de mettre à terre le genou droit, non loin du degré par où l'on monte à la porte du Septentrion, & de répéter mot pour mot ce qu'il va dire. Ici l'Aspirant prononce le serment que nous rapporterons bientôt ; ce qu'il fait, le genou droit en terre, le gauche seulement courbé, tenant de la main droite une épée la pointe levée, & étendant le bras, la main, & les doigts gauches. Le serment fini, le Maître dit à l'Aspirant : *Levez-vous, Frere Servant, qui serez bientôt entièrement reçu.* L'Aspirant se leve donc, & se place vis-à-vis de la porte du Nord. Le Maître lui dit encore, en lui donnant le même titre, d'étendre la main droite, & de tenir la pointe de son épée levée. L'Aspirant le

fait. Le Maître dit alors au premier Surveillant : *Vénérable premier Surveillant, montrez au Frere Servant qu'on va recevoir entièrement, de quelle maniere il doit marcher.* Le Surveillant dit alors au Récipiendaire : *Frere Servant, qui allez être tout-à-fait reçu, permettez que je dispose vos pieds à marcher ;* & il les lui place en forme d'équerre, dont le pied gauche forme la base, & le droit le côté : puis ils font un pas sur le degré qui mene à la porte, & le Surveillant dit au Frere Servant de lever le pied droit, qu'il lui met sur le degré peint dont on vient de parler : ensuite il lui dit : *Levez le gauche,* & le lui placé aussi sur le même degré, en sorte qu'ils forment encore une équerre. L'Aspirant étant donc sur ce degré, le Maître de la Loge dit au Surveillant d'introduire l'Aspirant dans la Loge, ce qu'il fait en donnant un coup de maillet sur celui du second Surveillant. Ce coup tient lieu de celui qu'on suppose réellement donné à la porte, qui n'est que dessinée. Le second Surveillant répond à ce coup, en disant : *Que vous plaît-il, vénérable premier Surveillant ?* Celui-ci dit : *Je veux entrer.* Le second Surveillant demande encore,

Qui est l'autre? Le premier Surveillant lui répond, que c'est un Frere Servant dont on va finir la réception. A quoi le second Surveillant replique : Entrez. Mais le Maître dit au premier Surveillant : Vénérable premier Surveillant , dites au Frere Servant qui va être reçu , qu'il n'est pas permis d'entrer dans la Loge les yeux fermés, & ainsi demandez-lui s'il veut qu'on les lui mette en liberté? Le Surveillant dit donc à l'Aspirant : Les ténèbres se dissipent dans la trois fois vénérable Loge; elle est toute remplie de l'éclat d'une lumière extraordinaire; vous plaît-il donc, Frere Servant, de voir cette lumière, que vous trouverez également nouvelle & admirable? Il est aisé de juger si l'Aspirant balance à dire oui.

Alors le second Surveillant s'approche pour détacher le bandeau qui lui fermoit les yeux. En même temps le premier Surveillant dit à l'Aspirant : Remettez-moi votre épée, il ne vous reste plus aucune difficulté à surmonter. Vous voilà reçu dans la triplement vénérable Loge. De façon que précisément, lorsque l'Aspirant vient d'avoir les yeux débandés, il se voit sans épée; & tous les autres Freres font de la main droite le signe de

Frere Servant, & de l'autre menacent leur nouveau Frere de leurs épées, dont ils lui présentent la pointe.

Le premier Surveillant, qui se trouve au milieu de la Figure du plancher, & qui vient de prendre l'épée de l'Aspirant, la lui présente aussi de la même maniere de la main gauche, tandis que de la droite il fait le signe de Frere Servant. Tous, d'un extrême sérieux, restent immobiles dans cette posture, jusqu'à ce qu'au bout de quelques minutes, le Maître, ayant donné un coup de maillet, dise : *Freres, c'en est assez*. Sur cet ordre tous reprennent leur premiere place autour de la figure du plancher, & continuent cependant à faire le signe de Frere Servant.

Ici le Lecteur peut se figurer la surprise & la contenance de l'Aspirant, bien mieux que la plume la plus éloquente ne pourroit la dépeindre. Plongé deux heures dans d'épaisses & affreuses ténèbres, fatigué d'un examen aussi sérieux qu'ennuyant, régale du plaisir & du rafraichissement du Bain, aussi-bien que du Concert & du bruit des Epées, il a le col orné d'une corde, & va heurter & décliner son nom d'une porte à l'autre ; & lorsqu'après bien des délais il a obtenu

L'entrée, il arrive dans une Chambre où l'on ne trouve qu'une figure mystérieuse tracée sur le plancher, & quelques bougies dont la lumière lugubre ne paroît à ses yeux, au moment qu'on en leve le bandeau, que pour lui montrer cent épées dégainées contre lui.

Il est certain que sans en venir au sérieux, & aux effets, on ne pourroit guères rassembler plus de choses capables d'inspirer de la terreur. Aussi plusieurs en sont-ils tellement frappés, qu'ils pâlisserent, tremblent, & ne peuvent plus se soutenir. J'en ai même vu tomber dans les symptômes les plus fâcheux. Entr'autres à A....., dans une Loge où j'eus l'honneur de voir présider le zélé Mr. R....., on reçut un Mr. de la Ch...., Page de Monseigneur le Margrave de Bareith. Ce Gentilhomme fut tellement effrayé du spectacle qui s'offrit à ses yeux, lorsqu'on lui eut ôté le bandeau, qu'il en conclut que la corde qu'il avoit au col étoit sûrement destinée à le pendre. Et sur le champ il tomba dans une totale défaillance, qui obligea les Freres à l'emporter de la Loge; & ce ne fut qu'à force de secours qu'il revint de cette mort momentanée.

D'autres ont si peu goûté ces premiers plaisirs de la Loge, qu'ils ont fait leur entrée & leurs adieux le même jour, comme on me l'a rapporté du célèbre *Mr. De Croufaz*, ce Doyen des Savants d'aujourd'hui, que quatre vingts ans devoient rendre un objet passablement risible, soit pendant toute la cérémonie, soit sur-tout à la sortie de la Cuve. Du moins, ajoute-t-on, que son sang fut tellement glacé, soit de froid, soit de peur, que cela opéra le rare prodige de procurer une treve de quinze jours aux Manes de Leibnitz & au système de Wolf.

Quoi qu'il en puisse être des effets que ces réceptions produisent sur ceux à qui on les fait, & quelque singulieres qu'elles puissent paroître au Lecteur, elles ne sont pas cependant si extraordinaires, qu'il ne se soit fait ailleurs des choses qui ont quelque rapport avec elles. Tel étoit, par exemple, le repas qu'un Empereur Romain donna à tout le Sénat, dans une chambre dont toutes les avenues étoient gardées par des soldats l'épée nue à la main, tous les jours entièrement fermés, tout le dedans tapissé d'un drap noir, & où la sombre lueur de quelques bougies éclairoit des cer-

cercueils, dont le nombre étoit proportionné à celui des conviés, qui avoient chacun le sien, sur lequel il pouvoit lire son nom. L'épée qu'un autre Prince pendoit à un crin de cheval sur la tête d'un de ses Courtisans. L'arrivée & le cri imprévu des éléphants, dont on dit qu'on régale quelquefois les étrangers qui vont à la Cour de Siam. Plusieurs autres choses pourroient aussi fournir quelques paralleles de la cérémonie, jusqu'à laquelle nous venons de pousser notre Réception; mais il est temps de la reprendre & de la continuer.

Les Freres se trouvant tous autour de la figure du plancher, & faisant le signe de Frere Servant, on suppose le Récipiendaire encore sur le degré qui conduit à la porte; & là il tient ses pieds en forme d'équerre. Le Maître dit donc au premier Surveillant: *Vénérable premier Surveillant, introduisez le Frere Servant, bientôt parfait, dans la Loge, & me l'amenez de la maniere ordinaire dans cette occasion.* Le Surveillant dit donc à l'Aspirant: *Frere Servant, faites un pas.* Ce pas se fait en avançant premièrement le pied droit, & ensuite le gauche, en formant une équerre, de la maniere dite ci-

dessus. L'Aspirant se trouve alors entre la porte & le degré par où l'on monte au portique, & tourne le visage à l'Occident, en mettant toujours ses pieds en forme d'équerre. D'un autre pas il vient sur la Figure qui représente la Chambre obscure, qui est à l'Occident. Alors il tourne le visage du côté de l'Orient, & vient d'un autre pas sur le degré qui conduit au portique. Ensuite il en fait un pour venir au portique même, où il fait cinq pas autour des cinq colonnes qui s'y trouvent dessinées. Après il tourne le visage vers l'Orient, & fait un pas jusques sur la figure du Lavoir; tourne le visage à l'Occident, & fait un pas vers une colonne marquée en-dehors du portique: ensuite marchant droit en avant, il arrive d'un pas à un degré qui conduit à la porte du Temple de Salomon, jusqu'à laquelle il a encore un autre pas à faire; d'un autre il arrive à un Globe; d'un autre à un Bâtiment, sur lequel après avoir fait un pas, on trouve une Etoile qui darde ses rayons. L'Aspirant se trouve alors vis-à-vis du Maître de la Loge, qui dit au premier Surveillant: *Vénérable premier Surveillant, ôtez la corde du col du Frere Servant, bientôt parfait. Il me semble*

qu'il en est temps, & le laissez entre mes mains. Ce qui se fait sur le champ, après quoi le premier Surveillant retourne à sa place du côté du Septentrion. Puis le Maître dit à l'Aspirant : *Frere Servant, regardez sous vos pieds cette Etoile qui jette des rayons, & le Soleil & la Lune qui sont à droite & à gauche.* Ce que l'Aspirant fait.

Il faut remarquer ici en deux mots, que chacun des pas que nous venons de décrire, se fait de façon qu'on pose les pieds en forme d'équerre, dont on fait aussi la figure, lorsqu'on s'arrête sur l'Etoile, vis-à-vis du Maître de la Loge. A chaque pas le Surveillant tire l'Aspirant par la corde, & lui montre comment il doit marcher.

Après que l'Aspirant a employé quelques moments à considérer le Soleil & la Lune, le Maître lui dit : *Frere Servant, bientôt parfait, mettez le genou droit en terre, & disposez l'autre de façon qu'il forme un angle droit avec elle. Posez votre main droite sur l'ECRITURE SAINTE, étendez la gauche, & répétez mot pour mot tout le serment que vous venez de prononcer une premiere fois.* Le Maître lui réitere donc l'intimation du serment,

après quoi il lui dit : *Levez-vous, Frere Servant, qui êtes à présent parfait, & venez vous placer à ma droite.* Alors le Maître appelle le Trésorier, & lui dit : *Vénérable Trésorier, faites au Frere Servant, que nous venons de recevoir, les présents de la Société.* D'abord celui-ci quitte sa place, prend le tablier & les gants pour homme, qu'il avoit eu soin de préparer sur une table, ou sur une corbeille, & il les apporte dans ses mains en étendant les bras, s'approche du Récipiendaire, fait la révérence au Maître, & le signe de Frere Servant. Après quoi il dit à l'Aspirant : *Frere Servant, à présent parfait, recevez le tablier qui vous appartient, & le mettez d'une maniere convenable.* En disant cela, le Trésorier lui-même met le tablier au nouveau reçu, de façon que le nœud qui l'attache se trouve sur le dos, & lui dit : *Frere Servant, sachez que les Rois, les Princes, les Potentats, & les Grands-Seigneurs du monde, souhaitent ce tablier, & ne peuvent l'avoir, si l'Ordre ne veut bien le leur donner. N'ayez donc point honte de la peine & de la soumission à laquelle vous vous engagez, car les Grands voudroient travailler seuls. Pour nous, nos ouvrages sont impénétra-*

bles aux yeux des Profanes; vous les con-
noîtrez dans la suite. Après cela il lui pré-
 sente les gants pour homme, & lui dit :
Frere Servant, mettez les gants que je
vous présente, comme une marque de bonne
intention, d'bonnêteté, & d'une parfaite
discretion. L'Aspirant les ayant mis, le
 Trésorier fait le signe de Frere Servant
 & la révérence, & revient prendre sa
 véritable place autour de la Figure.

Alors le Maître dit à l'Aspirant : *Frere*
Servant, présentement parfait, puisque
vous venez de pratiquer avec exactitude
& avec courage toutes les cérémonies pres-
crites par notre auguste Société, il est
temps que je vous en découvre les mystères,
autant que votre Classe le demande.

Nous avons premièrement, des ges-
 tes, des attouchements, & des mots tout-
 à-fait singuliers, par le moyen desquels
 les Freres Servants peuvent se reconnoî-
 tre entr'eux, & se distinguer des Profanes.
 Ici le Maître montre, & dit claire-
 ment & distinctement au nouveau reçu
 le signe, l'attouchement, & le mot du
 guet particulier aux Freres Servants.
 Après quoi il lui ordonne d'essayer de
 les repasser en soi-même, & ensuite avec
 les autres Freres, qui sont depuis le Midi

& l'Occident jusqu'aux Surveillants. Ensuite le Maître dit : *Frere Servant nouveau, approchez-vous de moi.* Ce que celui-ci ayant fait, le Maître ajoute : *Vous avez vu, en venant, plusieurs des Figures du plancher ; & comme il y en a d'autres que vous n'avez pas remarquées, il est à propos de vous les expliquer à présent.* Le Maître dit donc à l'Aspirant, de se tourner du côté de l'Orient, & d'y regarder un joug en peinture, symbole de la soumission & de l'obéissance. A l'Occident deux Epées, aussi en peinture, & qui se croisent, représentent aux yeux du nouveau Reçu, le courage & la force avec laquelle il doit exécuter les ordres qu'il recevra. Après cela vient un Globe, au côté droit duquel se trouve un Levier, qui, par son usage de lever des choses pesantes, désigne que la Société ordonne quelquefois de porter des fardeaux qui demandent de grands efforts. A la droite du même Globe, on voit un petit chariot à transporter des pierres, & qui sert à montrer que les Loges doivent se faire part réciproquement de ce qu'elles ont d'utile, & que les avantages & les biens doivent leur être communs. Enfin, à la droite du Bâtiment on remarque une ba-

lance, qui est le symbole de l'égalité que la Loge met entre tous les Freres, à l'égard des affaires de conséquence. Un Sceptre placé à la gauche, représente l'autorité, le pouvoir & le regne de la Société, qui doit être reconnue par-tout, après l'exécution de tout ce qui est tracé & destiné sur le plancher. Ce sont là les explications que le Maître donne de ces Figures. Elles peuvent en recevoir plusieurs autres, & renferment encore bien des sens. Mais on n'expose pas dès la première fois tous les secrets de l'Ordre, ni même seulement tous les mysteres des Freres Servants. Et, comme nous l'allons faire voir, ce sont le premier & le second Surveillant, qui dans la suite instruisent peu à peu les Freres Servants. En attendant, le Maître reprend en peu de mots l'explication du reste des figures du plancher, que l'Aspirant vient de traverser.

Premièrement donc, devant le degré de la porte, l'Aspirant avoit été obligé de placer ses pieds en forme d'équerre, & de faire chaque pas en observant la même chose. Cela se fait pour lui apprendre, qu'en tout ce qui regarde la Société, il doit agir avec droiture, avec

justice, avec adresse, & avec ordre. Les autres Freres qui sont présents, font le signe de Frere Servant, pour marquer le silence mystérieux, & la parfaite union qui doit regner entre les diverses Classes de l'Ordre. Ensuite il passe le premier degré qui conduit à la premiere porte, & c'est là qu'on lui ôte son épée, & qu'on lui rend la lumiere : ce qui marque que lorsque l'Aspirant entre pour la premiere fois dans la Loge, il est guéri de son aveuglement sur plusieurs choses qu'on lui découvre dans la suite, & qui regardent la tranquillité de l'esprit, le bien général de la Société, & les devoirs d'un bon Citoyen. Pour ce qui est de la cérémonie de quitter son épée, elle est fondée sur ce que toutes les difficultés sont applanies, dès qu'on est une fois dans la Loge, & qu'on n'y trouve autre chose que la paix, le repos, & une confiance réciproque & parfaite. Ensuite l'Aspirant avance d'un pas fait en équerre, & vient dans la Chambre obscure, où l'on suppose qu'il laisse le reste de son aveuglement. Passant après cela le degré qui conduit au portique, & le portique même, il vient dans l'endroit où le plancher est dessiné en façon de

pavé de petites pierres blanches & noires, sur quoi il trouve cinq Colonnes, autour desquelles il marche, & qui représentent les cinq Classes de l'Ordre, rapportées ci-dessus. Plus loin, en se tournant du côté de l'Orient, il trouve un Lavoir, où l'on croit qu'il dépouille les restes de la souillure des Profanes, afin de se rendre propre à entrer dans le Temple. Avant que d'y arriver, il trouve une Colonne, que l'on dit des Freres Servants, parce qu'on la regarde comme la base de leur dignité. Cette Colonne passée, l'Aspirant trouve un degré qui conduit à la porte du Temple de Salomon, qui est le bâtiment que les Francs-Maçons prétendent rebâtir allégoriquement. Ce Temple étant aussi passé, on arrive vers un Globe, qui désigne l'Univers; parce que lorsque les Francs-Maçons auront achevé leur bâtiment allégorique, c'est-à-dire, qu'ils seront parvenus à leur but, ils doivent être les Maîtres & les Souverains de toute la terre. Au-dessus du Globe on trouve un bâtiment, sur lequel paroît une Etoile, qui jette des rayons au milieu du Soleil & de la Lune : c'est ce qu'ils appellent le *Palais de la Gloire*, de

la Liberté & de l'Egalité, éclairé par la brillante lumière de ces trois Astres, qui font un emblème de ces trois choses, la Nature, la Religion, & la Force, dont la lumière & le pouvoir soutiennent tout ce qui fait le but des Francs-Maçons.

Cette explication des Figures du plancher étant finie, le Maître commence celle des symboles que l'on pend au col des Freres, & du tablier que tous mettent, mais par des raisons différentes, & de la corde avec laquelle on attache l'Aspirant par le col; comme aussi du bandeau dont on lui serre les yeux; & enfin des nœuds dont on lui lie les mains. Tous les Freres portent donc quelque figure symbolique pendue au col par une ganse de soie bleue; les simples Maîtres, Compagnons ou Apprentifs, seulement celle qui est particuliere à la Loge où ils se trouvent, ou dont ils sont Membres, si par hazard ils sont Visitateurs. Ce dernier usage a pour but de marquer la conformité des Cérémonies, l'union des Esprits, aussi-bien que de faire connoître de quelle Loge est un Frere. Les Officiers portent quelqu'une des Figures tracées sur le plancher, pour mar-

quer l'autorité qu'ils ont aussi de commander dans le besoin. Les grands Dignitaires ont la Balance, la Caisse de tambour & le Maillot, en signe de l'autorité suprême qu'ils ont de régler & d'assembler les Freres, & de partager les biens de la Société. La Caisse de parchemin du Maître de la Loge, & les Epées des deux Surveillants, signifient que la voix du premier doit être pour les Freres Servants, & même pour tous les autres, ce que le son du tambour est pour le soldat, & qu'ainsi ils lui doivent une prompte & entiere obéissance : & les Epées des Surveillants marquent que ses ordres doivent s'exécuter même par la force, si on ne le peut pas autrement. Pour ce qui est du Tablier que chaque Frere porte, il differe, suivant sa dignité, comme nous l'avons déjà dit. Il est le même dans toutes les Loges. Le Maître de la Loge est le seul qui le change, suivant la diversité des Assemblées; de sorte qu'à la réception des Freres Servants, il en porte un fait d'une certaine maniere, & qu'il en met d'autres façons, suivant qu'il tient Loge des Apprentifs, Compagnons, Maîtres, ou *Ecoffois*. On change aussi de même le tablier qu'on met sur le

rapis de l'Autel, & qu'on pend dans l'intérieur de la Figure. A la réception d'un Frere Servant, le Maître de la Loge porte un tablier, sur quoi est brodée la baguette à battre la caisse, qui marque un ordre du Maître actuellement donné aux Freres. Pour le tablier pendu alors, il n'a que quelqu'une des Figures du plancher, au choix de ceux qui le brodent; & il est seulement comme le Drapeau, qui indique la qualité de ceux pour qui l'on tient Loge, ou qui la composent. La corde que l'Aspirant porte pendue au col, & par laquelle il est mené, premièrement par le Frere Servant, ensuite par le Portier, & après cela par le Surveillant, est un emblème de la soumission servile d'un Profane pour les préjugés de la nature, de la superstition, & de la force, dont il est le misérable jouet, & dont il ne peut se délivrer qu'en entrant dans la Société. Les trois nœuds dont on lie les mains de l'Aspirant, signifient aussi la même chose.

Le bandeau dont on ferme les yeux de l'Aspirant Servant, doit être de soie noire, d'environ quatre doigts de largeur & trois aunes de longueur : au bout de chaque aune il faut qu'il ait quelque Fi-

gure brodée : la premiere, qui sera à l'un des bouts, doit être *blanche* ; la seconde, éloignée d'une aune de la premiere, *rouge* ; la troisieme, à la même distance, *verte* ; la quatrieme enfin, au bout du bandeau, *blanche*, comme celle de l'extrémité opposée. Ce bandeau se met à trois reprises, & on en fait le nœud sur le derriere de la tête.

Ces Figures désignent la justice & l'équité avec laquelle un Franc-Maçon emploie la force, même aux dépens de son sang, & de celui des autres, en vue de s'assurer pour l'avenir la Paix, la Liberté & l'Egalité. Ce qu'ils disent être la dernière fin de la Société.

Le Maître ayant donné une explication étendue de toutes ces choses, l'Orateur de la Loge, sur cet ordre du Maître, *Vénérable Orateur, parlez*, se tourne vers le nouveau Frere, & lui dit de prendre la place qui lui est destinée ; & le premier Surveillant la lui montrant, il s'y met. Jusques-là on le suppose vis-à-vis du Maître : mais alors il se place, non pas immédiatement après lui, mais après les Officiers de la Loge qui sont à la droite. L'Orateur ayant donc ensuite fait le signe de Frere Servant, & la ré-

vérence, il prononce un discours, qu'il a sans doute médité d'avance. Je pourrois rapporter quelques exemples de ces Sermons, qui donneroient une idée de l'esprit & de l'enthousiasme qui anime les Francs-Maçons. Un seul suffira pour nous mettre en état de juger de tous les autres.

Discours prononcé dans une Assemblée de Francs-Maçons à la réception d'un Apprentif.

„ Ayez bon courage, chers Freres,
„ réjouissez-vous, chantez des chants
„ de triomphe, & bannissez toute in-
„ quiétude. Les ténèbres sont dissipées,
„ les montagnes, les côteaux & les fleu-
„ ves sont franchis; une charmante plai-
„ ne, & les jardins enchantés du Para-
„ dis Terrestre, sont notre délicieux sé-
„ jour. Ici point de serpent, ici point
„ de femme pour nous tenter : ici les
„ ténèbres & la lumière, par un accord
„ merveilleux, concourent pour la mul-
„ tiplication de notre Ordre. *Celui qui*
„ *est, qui a été, & qui sera*, continue
„ sa route en droite ligne, en cercle, &
„ de travers, comme une Fleche, un

„ Astre, ou un Dragon volant. C'est lui
„ qui caresse, qui blesse, & qui guérit.
„ Ce qui est au-dessus, est la même
„ chose que ce qui est au-dessous; & ce
„ qui est au-dessous, est la même chose
„ que ce qui est au-dessus. Il fera les
„ miracles d'une seule & même chose,
„ par le moyen d'une équerre & d'un
„ compas; dans un globe, & dans les
„ ténèbres, par le moyen de la lumie-
„ re; non par celle du Soleil, des Etoi-
„ les, du jour ou des bougies, mais
„ avec le secours d'une Lumière invisi-
„ ble, qui paroïssoit pâle & foible, quoi-
„ qu'elle ait de la force & de la vivacité.
„ C'est la Lanterne de Diogene qui est
„ cette lumière, & c'est nous-mêmes qui
„ sommes les flambeaux de ce fanal.
„ Votre cœur n'est-il pas embrasé? Ne
„ le sentez-vous pas éclairé, comme s'il
„ n'étoit que lumière? N'avez-vous pas
„ cet esprit rempli de force, qui, quoi-
„ que tranquille, ne laisse pas d'être me-
„ naçant, qui donne des coups de mail-
„ let, lit dans un Livre, se foumet, en-
„ traîne, entre dans le Saint des Saints?
„ Ses cinq bases n'en forment qu'une :
„ elle est angulaire, ronde, triangulai-
„ re, & quarrée. L'Univers tombera,

„ mais ses débris nous frapperont sans
„ nous effrayer. L'aveuglement sera dis-
„ sipé, la Chouette tuée. La lumière
„ terrassera le Lion, & sera cependant
„ détruite par le Lion. Le Renard pé-
„ rira, & ce sera le Renard qui le tuera.
„ Le Singe succombera de même sous
„ les efforts de son semblable. Ces mer-
„ veilles s'opéreront sur la Mosaïque par
„ la Mosaïque même. Ces cinq Ordres,
„ le Toscan, le Dorique, l'Ionique, le
„ Corinthien & le Composite, ne se-
„ ront plus qu'une seule & même cho-
„ se. Taisez-vous, parlez, taisez-vous:
„ non, oui, point du tout. Que le grand
„ Architecte de l'Univers vous fournisse
„ la matière, la manière, le temps, &
„ l'occasion de bâtir. Soyons ceints d'in-
„ tention, d'habit, & de mains. Ainsi
„ soit-il! Ainsi soit-il! Nous transporte-
„ rons l'Univers avec un levier. Où?
„ Dans les jardins d'Hengaddi. Dans
„ quel but? Pour le peser à la balance.
„ Ensuite que ferons-nous? Nous le
„ partagerons, en sorte que la Ligne,
„ la Surface, le Corps soient en angles
„ droits. Ainsi soit-il! Ainsi soit-il! Par
„ R. par N. par F. Ainsi soit-il! Ainsi
„ soit-il!

„ Fre-

„ Freres nouveaux reçus, pardonnez-
 „ moi, je vous prie. L'Esprit, dont le
 „ souffle vient de m'inspirer, s'est servi
 „ d'énigmes. Je vais vous les expliquer.
 „ Ainsi soit-il ! Ainsi soit-il !

*Des Engagements & des Fonctions
 des Freres Servants.*

L'Orateur ayant fini sa harangue, le Maître adresse la parole au nouveau Reçu, & lui dit : *Nous venons de vous montrer, cher Frere Servant, tout ce qui devoit vous être révélé à l'égard des cérémonies ; à présent je vais vous expliquer, en peu de mots, la nature des devoirs que vous devez remplir, & celle des avantages qui en seront la récompense.*

Après ce préambule, le Maître dit : Que le nom même de Frere Servant fait suffisamment sentir que celui qui le porte est obligé de se prêter obligeamment aux besoins, aux agréments, & aux ordres, non-seulement de la Loge en corps, & du Maître, & des autres Officiers, mais même aussi de chaque Frere. Il faut cependant que ce qu'on exige de lui, ait quelque relation avec l'avantage & le service commun de la Loge ; car un

Frere Servant n'est pas obligé d'obéir à toute sorte d'ordres d'un autre Frere, comme s'il étoit son valet particulier & son domestique. Il ne le doit que dans les choses qui se passent dans la Loge, ou qui la regardent; comme sont les fonctions dont nous avons vu qu'il s'acquitte dans les réceptions de ses Confreres Servants; le soin de nettoyer & de balayer tout ce qui doit l'être dans la Loge, les jours d'Assemblée; de remplir les Bains d'eau nouvelle & nette; de faire la cuisine & les préparatifs des repas; de garder les provisions & les linges; d'avoir l'œil sur les corbeilles où l'on tient les meubles de l'Ordre; d'ouvrir & fermer les portes, d'y faire sentinelle, & d'en écarter tout Profane; de dresser & lever la table, aussi-bien que de servir les Freres, pendant qu'ils y sont. Ces services, & d'autres semblables, se rendent dans la Loge. Hors delà, les Freres Servants font les fonctions de Messager, en sorte que s'il survient quelque chose de nouveau, & de digne d'être rapporté, le Maître ou quelqu'autre Frere en donne sur le champ la commission à un Frere Servant, qui s'appelle *Bedeau*. On en fait de même toutes les fois que la Loge

se tient extraordinairement, car alors il est obligé d'aller de porte en porte, chez chaque Frere, pour les inviter à s'y trouver, & leur dire ce dont il est chargé. C'est encore ce qu'il fait lorsqu'il s'agit de ramasser de l'argent pour les Freres qui sont dans le besoin, & pour qui l'on fait des collectes, comme nous le dirons ailleurs.

Pour ce qui est des avantages que l'on fait aux Freres Servants, outre l'honneur d'être Membres de l'Ordre, ils ont encore un gage, payé chaque mois à l'avance. Il est entièrement différent suivant les lieux, les Pays, le nombre & l'opulence des Freres qui composent une Loge. En Angleterre, un Frere Servant a une guinée par mois; en Allemagne, un ducat; en France, un demi-louis d'or; en Hollande, trois florins, & moins encore; en Italie, outre l'argent, les Freres Servants ont aussi les dépouilles de tous les instruments & meubles de Loge, lorsqu'ils sont vieux, & qu'on en achete de neufs : tels sont les tabliers, linges, chaises, tables, restes de chandelles & de mêts, batterie de cuisine, & autres choses semblables. Le tout se partage entre eux par égales portions.

*Continuation & fin de la Cérémonie
de la Réception.*

A la fin de cette longue leçon, que le Frere Servant reçoit sur toutes ces choses, on conclut & on annonce qu'il a véritablement été reçu, suivant les Usages, Loix & Réglements de l'Ordre. Ainsi le Maître frappe trois fois de son maillet sur l'Autel, fait le signe de Frere Servant & la révérence, & dit : *Très-vénérable Grand-Maître de l'Ordre : très-vénérable Grand-Protecteur de l'Ordre ; très-vénérable Grand-Surveillant de l'Ordre ; très-vénérable Grand-Secrétaire de l'Ordre ; très-vénérable Grand-Maître National, Protecteur, Surveillant, & Secrétaires Nationaux, N. N.* (Ici se dit le nom du Néophyte) *vient d'être reçu en qualité de Cuisinier Frere Servant Franc-Maçon, d'une manière conforme aux Réglements de l'Ordre.*

Cette conclusion de réception se répète mot pour mot par le premier & le second Surveillant avec les coups de maillet, en un mot suivant tout le cérémonial dont nous avons déjà fatigué le Lecteur. Après quoi le Secrétaire quitte de nouveau sa

place, & vient vers l'Autel, sur quoi il pose le Livre où sont écrits les noms de tous les Freres, & il écrit ces paroles: *Et a été reçu de la maniere prescrite par les Loix de la Société.* C'est là une suite immédiate de ce que nous avons dit ci-dessus avoir été écrit par le Secrétaire, lorsque l'Aspirant étoit encore vis-à-vis du Maître, savoir *qu'un tel s'est présenté pour être reçu dans l'Ordre, &c.*

A la fin de cette fonction du Secrétaire, le Maître frappe encore trois fois de son maillet sur l'Autel, fait le signe de Frere Servant & la révérence, & dit au premier Surveillant: *Vénérable premier Surveillant, la réception du Frere Servant étant finie, conduisez-le hors de la Loge.* Celui-ci (suivant l'usage de l'Ordre, qui n'est pas inconnu ailleurs,) rejette le fardeau sur son Collegue, qui, après les trois coups de maillet, le signe & la révérence, se tourne du côté du nouveau Frere, & lui dit: *Frere Servant, venez vers moi;* & lorsqu'il l'a fait, il le place au milieu de la ligne du quarré, & lui dit: *Frere Servant, faites le signe de Frere Servant, & la révérence à tous les Freres, & suivez-moi.* Alors non-seulement le Frere Servant, mais aussi tous

les Freres présents doivent former une équerre de leurs pieds, faire le signe de Frere Servant, & saluer le nouveau Membre de leur Corps. Il faut cependant excepter le Frere Portier, qui fait autre chose, comme nous allons le dire.

Le second Surveillant quitte donc sa place, & s'avance vers la porte de la Loge, accompagné du Frere Servant. Lorsqu'ils sont à peu près à trois pas du Portier, le Surveillant s'arrête avec une gravité imposante, le regarde d'un air des plus sérieux, fait le signe & la révérence. Le Portier répond à tout cela dans le même goût, après quoi le Surveillant lui dit : *Frere Portier, laissez sortir le Frere Servant, car il est reçu.* Cela dit, le Surveillant fait le signe de Frere Servant, & la révérence au Portier, se retire, & retourne à sa place autour de la Figure, où nous reviendrons bientôt le prendre, pour voir ce qu'il doit faire.

Pendant ce temps-là le Portier regardant le nouveau Frere, le salue, fait le signe de Frere Servant; à quoi celui-ci est obligé de répondre par le même signe, & la révérence. Ensuite le Portier dit : *Frere Servant, sortez, & faites ce que vos Confreres Servants vous diront; & il*

donne trois coups à la porte de la jointure du doigt du milieu, ensuite il l'ouvre, & crie : *Le nouveau Frere est reçu*, & il sort ; ce qui est un signal destiné à faire connoître que celui qui va sortir est un Frere nouveau, & qu'ainsi il faut que quelques Freres Servants viennent promptement le recevoir, de la maniere que je le dirai, après avoir fini le narré de ce qui se passe dans l'intérieur de la Loge lorsqu'il en est sorti.

De ce qui se passe dans la Loge depuis la sortie du nouveau Frere.

En voici la suite. Le Portier ferme la porte, & s'adressant à la Loge, il prononce à haute voix ces mots : *Le Frere Servant est sorti, il est reçu*. Le second Surveillant, qui est de retour à sa place, vers le coin du Nord, demeure un moment sans bouger, en attendant que le Frere Servant soit tout-à-fait sorti de la Loge : alors il fait la révérence, & le signe, non plus de Frere Servant, mais celui d'Apprentif, que l'on a fait au commencement de la tenue de la Loge ; & tous les Freres doivent faire ce signe & cette révérence ; ensuite il dit : *Vénéra-*

ble premier Surveillant, le Frere Servant est sorti. Le premier, & ensuite le second Surveillant, répètent la même chose, avec le même geste. Le Maître, à qui ce dernier l'adresse, le répète encore de même, en apostrophant tous les Freres; & c'est alors qu'il est permis à un chacun de soulager sa langue du poids des chaînes dont elle a été jusques-là accablée, & qu'on peut proposer des Aspirants, accuser ses Confreres, & faire part à l'Assemblée des nouvelles qui l'intéressent. C'est alors enfin qu'on peut dire ce qu'on pense, sans attendre que le Pape de l'Ordre fasse la cérémonie de vous ouvrir la bouche.

Pour ce qui est, de la maniere dont le tout se fait, nous n'exposerons en détail que ce qui regarde la proposition des Aspirants; soit parce que, à quelques légers changements près, elle suffit pour donner une idée de tout le reste; soit aussi parce qu'elle forme un des Actes des Fracs-Maçons des plus importants.

Maniere de proposer l'Aspirant.

Pour suivre quelque ordre, je dirai d'abord comment, & par qui, un Frere

Servant doit être proposé. Celui qui le souhaite, peut s'adresser pour cela à quelque Membre du Corps que ce soit; & celui qui en est prié, est obligé de promettre de le faire. Mais si c'est un Frere Servant, il ne peut pas proposer lui-même; mais il est obligé d'en parler à quelqu'un des Classes supérieures. Voici la maniere dont ceux-ci le font.

Celui qui s'en trouve chargé, s'appelle le *Proposant*. Il commence par le signe des Apprentifs; soit qu'il se trouve de leur Classe, ou d'une supérieure: ce qui est fondé sur ce que tous les Freres non Servants, sans exception, se trouvent à ces sortes d'Assemblées. S'il se servoit d'un autre signe que de celui qui est en usage parmi les derniers, il violeroit les Regles de l'Ordre, qui défendent de découvrir les signes des Membres des Classes supérieures à ceux des inférieures. Le Frere Proposant ayant donc fait le signe d'Apprentif, se tourne du côté du second Surveillant, qu'il salue par une inclination de tête, & à qui il dit: *Vénérable second Surveillant, je dois faire un rapport à sa triple Révérence.* Le Surveillant ne lui donne point d'autre réponse que de faire le signe

d'Apprentif, & de le saluer : ensuite il se tourne vers le premier Surveillant ; & s'en étant approché, il frappe trois fois avec son maillet, qu'il tient dans sa main droite, sur celui que le premier Surveillant tient aussi de même, & lui dit : *Vénérable premier Surveillant, le Frere N. a quelque chose à communiquer à sa triple Révérence.* Le Maître fait donc le signe d'Apprentif, frappe trois fois de son maillet sur l'Autel, qui se trouve droit devant lui, & dit : *Vénérable premier Surveillant, dites au Frere N. qu'il peut me proposer ce qu'il jugera à propos.* Le premier Surveillant frappe encore trois fois de son maillet sur celui de son Collegue, lui fait la révérence, accompagnée du signe d'Apprentif, & lui dit : *Vénérable second Surveillant, dites au Frere N. de représenter ce qu'il trouvera à propos à sa triple Révérence, qui lui en accorde la permission.* Le second Surveillant frappe de nouveau de son marteau sur celui de l'autre, se tourne vers le Proposant, fait le signe d'Apprentif, salue le Maître d'une révérence, & dit *qu'un tel*, dont il ajoute le nom de famille & les autres, aussi-bien que les titres & la Patrie, *aspire à l'hon-*

neur de devenir Franc-Maçon, en qualité de Frere Servant.

Sur cela le Maître donne trois coups de maillet sur l'Autel, fait le signe d'Apprentif & la révérence; en quoi il est imité de tous les Freres. S'adressant ensuite à toute l'Assemblée, en nommant chaque dignité & chaque grade, jusqu'aux Apprentifs, il leur dit : *NN. soubaite d'être reçu Franc-Maçon, en qualité de Frere Servant. Si quelqu'un de vous a quelque opposition à faire à sa demande, qu'il la fasse; sinon qu'il leve la main gauche.* Quelques minutes s'étant écoulées sans que personne dise rien, tous, au contraire, levant la main gauche, le Maître demande au Proposant s'il répond du silence & de l'exactitude, aussi-bien que du zele de son Client. Celui-ci répond que oui. Le Maître donne alors encore trois coups de maillet, & dit : *L'Aspirant NN. est accepté.* Les deux Echos, ou Surveillants, le répètent; & le Maître donne commission au Proposant d'apprendre à l'Aspirant la résolution qu'on a prise à son sujet, & de lui fixer le mois, le jour, & l'heure de se présenter à la Loge. Lorsque l'Aspirant s'est adressé à un Frere Servant, c'est par

son canal que le Proposant lui donne ces avis ; de sorte qu'il reçoit toujours la réponse de la même personne à qui il s'est d'abord recommandé. C'est aussi le même qui doit avoir soin de le conduire à la Loge le jour de la Réception.

Si quelqu'un vouloit s'y opposer, il suffiroit qu'il ne levât pas la main avec les autres ; car alors le Maître se tourneroit de son côté, & lui diroit : *Frere N. dites ce que vous avez à opposer.* Celui-ci l'ayant fait, s'il se trouve avoir de fortes raisons, l'Aspirant est entièrement exclu. Pour cela il faut qu'on lui sache une grande légèreté, & beaucoup d'indiscrétion, ou une ivrognerie d'habitude, ou une ame noire & scélérate, ou la tache de quelque crime capital. Au reste, il arrive rarement qu'on donne l'exclusion à des Aspirants déjà proposés à la Loge, parce qu'avant qu'ils le soient, les Officiers, qui sont informés d'avance qu'ils demandent de l'être, les détournent de ce dessein, s'ils ne les trouvent pas dignes Sujets. Cependant, comme il peut y avoir des obstacles très-bien connus de quelques personnes, qui ne le sont point des autres, il n'est pas impossible, & il arrive en effet quelquefois, qu'en proposant un

Aspirant à l'examen de tous les Freres, on fait des découvertes toutes nouvelles. Ainsi, lorsque les Freres tombent d'accord de quelque raison d'exclusion, le Proposant doit en passer par-là, ou défendre l'innocence de l'Accusé. Et cette exclusion des Freres Servants, aussi-bien que celle des autres, consiste d'abord dans la résolution de l'Assemblée de ne point recevoir l'Aspirant. On lui en donne avis par le même qui lui auroit annoncé sa réception, s'il l'avoit obtenu; & c'est, comme nous l'avons dit, le Proposant, ou le Frere Servant, qui l'a recommandé au premier. Ensuite on fait écrire par le Secrétaire, dans le Livre de la Loge, qu'un tel, qu'on désigne par tous ses noms, titres & relations, a été proposé tel jour, mois & année, & qu'il a été rejeté. Enfin le Secrétaire donne avis de la chose à toutes les autres Loges, à qui il l'écrit.

Cette sorte d'exclusion nous conduit à dire deux mots sur celle des Freres déjà reçus. Lorsque quelqu'un d'eux est accusé & convaincu de quelque faute qui mérite cette peine, le Maître de la Loge le fait appeler, & suivant toujours le cérémonial, lui reproche, à deux différentes re-

prises, la faute dont il est coupable, en le menaçant de le chasser de l'Ordre. Chaque fois le Secrétaire couche dans les Actes ou les Registres, tout ce qui se dit : les reproches se réitérent une troisième fois, & c'est à cette dernière que le Maître prononce l'exclusion du coupable. Le tout est écrit par le Secrétaire, soit dans les Actes de sa Loge, ou dans ceux des Loges des autres Villes & Pays. Si celui que l'on a chassé de l'Ordre, témoigne qu'il se repent & se corrige, on lui pardonne, & on le reçoit de nouveau dans la Société; mais celui qui est rejeté, n'est jamais admis. En quoi l'on a une très-bonne politique, de ne désespérer & de n'irriter point ceux qui pourroient trahir les secrets; au-lieu que l'on n'a rien à craindre de ceux qui n'ont jamais été reçus.

Si la raison d'exclusion n'est pas forte, & que ce ne soit qu'un simple soupçon, ou quelque défaut pardonnable, comme la légèreté, ou quelque foiblesse à l'égard de la Religion ou des Femmes, le Proposant répond à l'Opposant, & leur dispute se termine, ou par eux-mêmes, ou par la médiation ou la décision du Maître, & des autres Freres,

qui engagent l'Opposant à donner les mains à la réception. Mais lorsqu'il se trouve ainsi de l'opposition à l'entrée de l'Aspirant, on l'oblige non-seulement à trois mois de Noviciat, ou temps d'examen, mais à six, & même davantage, suivant le bon plaisir du Maître & des autres Freres.

Voilà ce que nous avons à dire sur la maniere de proposer de nouveaux Membres de l'Ordre. Si après cela les Freres ont encore à faire part de quelque chose à l'Assemblée, cela se fait sans confusion & sans émotion, en faisant le signe d'Apprentif & la révérence.

De la maniere de fermer la Loge.

Lorsqu'il ne reste plus rien à dire, le Maître de la Loge donne un coup de maillet sur l'Autel, & dit, en faisant la révérence & le signe d'Apprentif : *Freres, aidez-moi à fermer la Loge.* Tous ceux qui sont présents, sont obligés de faire le même signe, & la révérence; & le premier Surveillant donne outre cela un coup de maillet sur celui du second, & répète l'avertissement du Maître. Le second Surveillant fait la même chose.

Après quoi le Maître prononce encore une fois avec emphase, toute la kyrielle des titres de toute l'Assemblée, & dit : *Frere, je veux fermer la Loge.*

Ses échos répètent les mêmes termes, avec les mêmes cérémonies. Ensuite les Freres, restant dans la posture qui forme le signe d'Apprentifs, le Maître en interroge quelques - uns sur le Catéchisme des Freres Servants & Apprentifs, de la maniere que nous l'avons dit en décrivant l'ouverture de la Loge. Après quoi il prononce ces douces & consolantes paroles : *La Loge est fermée* ; après avoir premièrement frappé & répété tous les titres, ce que les Surveillants réiterent. De la même maniere dont le second a quitté sa place (comme il a été dit) pour aller avertir le Portier de l'ouverture de la Loge, il la quitte aussi lorsqu'on la ferme, & va vers la porte, dire à celui qui la garde : *La Loge est fermée* ; après quoi celui-ci l'apprend aux Freres Servants.

Ainsi s'ouvre & se ferme la Loge, & telles sont les cérémonies que l'on pratique, au-dedans & au-dehors, à la réception des Néophytes. Il nous reste à expliquer ce qui arrive au Frere Servant,

à

à la sortie de la Loge , & lorsqu'il est reçu par ses Confreres. Tous , excepté les deux qui font sentinelle à la premiere porte , se rangent en demi-cercle , & le reçoivent , en étendant les bras , mais sans l'embrasser ; ensuite ils lui font le signe de Frere Servant , en y ajoutant séparément l'Attouchement & le Mot du guet , à quoi le nouveau Franc-Maçon doit répondre. On le mene ensuite dans la Chambre obscure , qui se trouve alors éclairée par la lumiere du jour ou des bougies. Là il met ses habits , & reprend ses métaux qu'il avoit mis bas , & le premier de tous lui dit que ses fonctions seront premièrement , de servir pour quelque temps à la cuisine ; en second lieu , de préparer la table ; en troisieme lieu , d'aider les Freres à tenir la Loge propre ; en quatrieme lieu , de servir à table ; & qu'ensuite il lui sera permis de prétendre aux Emplois les plus relevés des Freres Servants.

En effet , entre ces derniers mêmes , il y a plusieurs offices subordonnés les uns aux autres. Le Bedeau est le premier , & son occupation est la plus noble ; après lui les deux Gardes de la premiere porte ont l'emploi le plus honorable ;

& ces charges se donnent au rang, & à l'ancienneté de la réception. Après suivent les Neptunes du Lavoir ; ensuite les deux Champions, qui doivent faire retentir du bruit des armes le devant de la porte intérieure. Enfin, par le plus affreux abus, on regarde comme les derniers ceux qui remplissent les fonctions les plus importantes, & qui exercent l'art divin d'Aides & de Chef de Cuisine. A l'égard de ce dernier, les Loix ne lui permettent point de s'avancer, il doit conserver son poste toute sa vie, en vertu d'un règlement, digne sans doute de la sagesse consommée de l'Ordre, puisqu'un habile Cuisinier est un trésor que l'on enfouiroit malheureusement, en l'employant à d'autres choses qu'à celles de son art. Pour ce qui est de la manière dont ces Messieurs parviennent aux honneurs, comme on les donne au rang, les derniers reçus sont obligés d'attendre que les années ou d'autres infirmités mettent les plus anciens hors d'état de continuer leurs fonctions, à moins que la Parque favorable ne daigne exaucer plutôt les vœux des Prétendants. Les gages sont proportionnés au grade. La promotion de l'un à l'autre est censée

avoir lieu, dès le moment que celui qui occupoit le premier vient à manquer : le tout d'abord sur la simple confirmation du Maître, & de la Loge; & ensuite sur la ratification solennelle qui s'en fait en pleine assemblée, après la réception d'un Frere Servant, avant qu'on ferme la Loge.

Voici la maniere dont on y procede. Le premier Surveillant fait le signe de Frere Servant, & la révérence, & dit : *Très-vénérable, le Bedeau, par exemple, de la Loge est mort, ou il est fort vieux, ou il est malade. Le Frere Servant un tel, premier Garde, doit prendre sa place, en vertu de son rang & des Réglements de notre Ordre.* Le Maître fait le même signe, & la révérence, & répète les paroles du Surveillant, en ajoutant : *Avez-vous quelque disposition à faire à cela?* Personne n'en faisant, le Maître dit : *Freres, le Frere Servant N. premier Garde, est revêtu de la dignité de Bedeau.* L'augmentation de gages suit d'elle-même la promotion à un grade plus avancé; & chacun comprend que l'avancement de l'un procure celui de tous ceux qui sont après lui. C'est le premier Surveillant qui donne avis à ceux qui ont ob-

tenu de nouveaux Emplois, de leur confirmation par la Société. Enfin, il faut remarquer qu'elle continue généreusement aux Freres Servants, que l'âge, ou d'autres maux appellent aux Invalides, les mêmes gages qu'ils tiroient pendant qu'ils remplissoient les fonctions de leur emploi.

Du Signe, des Attouchements, & du Mot des Freres Servants.

Le Signe des Servants commence par l'élévation de la main droite à hauteur d'épaule, en étendant le bras dans toute sa longueur, de façon cependant que le pouce se trouve assez éloigné des autres doigts pour former la figure d'un compas. Cette premiere position s'appelle le premier temps du Signe. Ensuite le pouce & les quatre doigts venant à se replier, la main demeure fermée pendant quelque temps, au bout duquel on étend l'index seulement, tandis que les autres doigts restent toujours dans le même état. Ce changement, & ce repli de la main, s'appelle le second temps. Au troisieme, on porte la main au visage, de maniere que l'index dans sa longueur,

ferme exactement sa bouche, & que le bras se trouve collé au milieu de l'estomac, & le coude appuyé sur la poitrine. On doit observer que l'index, en fermant la bouche, doit se trouver dans une position unique & singuliere. Le poing doit être appliqué dessus, de façon que la distance qui se trouve entre le pouce & l'index touche le menton, & que la premiere jointure de ce dernier couvre immédiatement les levres, & que les deux autres, posées directement sur le nez, en excèdent la hauteur : dernière position, qui finit les trois temps du signe auquel les Freres se reconnoissent, & après lequel chacun d'eux laisse retomber son bras dans sa situation naturelle. Coutume dont se sont écartés, contre les regles de la Société, certaines Loges qui ont introduit celle de rétrograder dans ces différens temps, avant que le bras retourne à son attitude ordinaire : c'est-à-dire, qu'après que deux Freres ont fait le signe de la manière que je viens de rapporter, ils doivent recommencer par le troisieme temps qui l'a terminé, & le finir par celui qui l'avoit commencé. Telle est la nouvelle méthode qui s'est glissée pareillement dans les Loges

de France & de Hollande, & qui est défendue par les Loix & les Edits du Magistrat. Elles ne participent point à cette pureté qu'ont conservée celles d'Angleterre & d'Allemagne : bien différentes de ces premières, où elle s'est altérée infiniment par les innovations qui s'y sont faites.

Pour ce qui regarde l'attouchement, il se fait immédiatement après le signe, & voici comment. Les deux Freres qui se sont reconnus, s'approchent l'un de l'autre, & se prenant tous deux la main droite, ils courbent mutuellement le pouce sur la dernière jointure de l'index, qui unit ce doigt à la main, de façon que la concavité du premier couvre la convexité de la première jointure du second. Ensuite, après avoir resté quelque temps dans cette position, ils se disent mutuellement : *Avancez*. Alors ils descendent l'un & l'autre, & le pouce s'arrêtant à la seconde jointure de l'index, qu'il couvre toujours de la même manière, ils répètent encore ce mot : *Avancez*. Après quoi se touchant la dernière jointure du même doigt avec les mêmes formalités, ils disent : *Arrêtez*. On doit encore observer que l'index dans ces trois différents temps

que les Freres s'en touchent les jointures, doit être courbé de façon à laisser un intervalle convexe entre elles; & remarquer en même-temps que les Loges dont nous venons de parler, en touchent simplement avec le bout, & non pas avec la cavité du pouce, la premiere jointure de l'index. En cela bien opposées à une infinité d'autres, qui poussent l'exaëtitude & la régularité, non-seulement à dire à chacun de ces attouchements : *Avancez*; mais encore à compter distinctement chaque temps, en prononçant les nombres *un, deux, trois, &c.*

Pour le mot consacré aux *Servants*, c'est *Nicanor*. C'est ce mot qui acheve, & qui assure pleinement leur reconnoissance. Il ne se prononce jamais qu'après le signe & l'attouchement. Mais la maniere de se le communiquer, est des plus circonspectes & des plus mesurées. La crainte de trouver un faux Frere en celui qu'on rencontre, lequel, à l'aide du signe & de l'attouchement, qu'un heureux hazard lui auroit découvert, viendrait arborer un faux pavillon, & se jouer ainsi du mystere le plus respectable, a fait juger à propos aux Francs-Maçons de ne prononcer ce mot, qu'en

appellant fuceffivement chacune des lettres qui le compofent; de forte que le premier, venant à demander : *Quel eft le mot ?* L'autre lui répond : *Dites-moi la premiere lettre, & je vous dirai la feconde* : ce qu'ils font tous les deux, jufqu'à ce qu'ayant nommé la derniere, le premier les rafemble en fyllabes, dont il prononce la premiere, en difant : *Ni* ; à quoi l'autre répond *ca* : ce qu'ils continuent jufqu'à ce qu'arrivés à la derniere fyllabe, ils prononcent enfemble le mot *Nicanor*.

Il ne faut pas croire cependant que dans un Ordre où la moindre chofe fouffre une infinité de faces, on eût fait grace à ce mot, en le prononçant par-tout de la même maniere. Dans certaines Loges d'Allemagne, d'Angleterre & de Hollande, il varie beaucoup. Dans celle-ci on prononce *Nikanor*, dans celles d'Italie *Nicbanor*, & dans quelques-unes de France *Niquanor*. Différence qui embarraffe fouvent deux Freres de diverfe Nation, & qui les empêche de fe reconnoître, par le foupçon qu'occacionne en eux la diverfité des lettres, lorsqu'ils viennent à les épeller pour former le mot. Il eft aifé cependant de comprendre d'où

peut venir cette différence, si l'on considère que dans la Société tout *Servant*, comme tout autre Frere, s'est engagé au silence; qu'il lui est défendu de rien révéler, non-seulement de vive voix, mais même de confier la moindre des formalités à la pierre ou à l'airain par le moyen de la gravure : sage précaution, sans laquelle un Frere, à l'aide du burin ou de la plume, trouveroit le moyen de faire transpirer quelque chose, sans néanmoins se rendre coupable d'aucune indiscretion, ni rompre ce silence qui lui est enjoint sous de si grieves peines, & si capables de le préserver de la tentation de sortir de la contrainte où se trouve une ame chargée du poids d'un secret; & qu'enfin cette défense générale de graver ou d'écrire quelque chose que ce soit, a pu faire naître cette diversité du *Mot*, laquelle pourroit encore venir néanmoins de la maniere propre à chaque Peuple de prononcer chaque mot de l'Alphabet, & qui est si marquée chez l'*Anglois*, l'*Italien*, & les *François*, quoiqu'à bien dire, sa source véritable soit plutôt dans l'ignorance de certaines Loges, que je puis nommer Loges de contrebande, dans lesquelles les Maîtres,

peu instruits de l'esprit de la Société , défigurent des Loix & des Coutumes , dont la sagesse ne devoit craindre aucun changement.

En finissant cet Article des Signes , du Mot, &c. il nous reste encore à dire , 1°. qu'il n'appartient qu'au Grand-Maître d'instruire les Freres à cet égard , comme il n'appartient qu'à eux de pratiquer ces signes. 2°. Que cette reconnaissance de deux Freres doit se faire sans affectation & sans négligence , pour ne rien donner à soupçonner aux profanes , dont la surprise doit être le partage , lorsque deux Freres , après avoir rempli tout le cérémonial , leur font connoître qu'ils viennent de trouver chacun dans son Confrere un Membre de cette Société admirable & indépendante des temps , des lieux , & de l'intervalle des Régions les plus éloignées.



CATÉCHISME

D E S

FRERES SERVANTS.

LE Catéchisme des Freres Servants contient des demandes & des réponses tout-à-fait singulieres, & différentes du Catéchisme des autres Freres. Ce sont des allégories & des emblèmes, dont les Francs-Maçons se servent pour voiler leurs dogmes. Tous les Freres Servants, & autres, sont obligés de les savoir par cœur. C'est par leur moyen qu'on distingue les Freres Servants des autres, & c'est un langage si particulier, que les Profanes n'y comprendroient rien du tout, quand même on voudroit l'employer avec eux. C'est pourquoi nous les prions de ne point jeter les yeux sur cet Ouvrage sacré, sur ces précieuses perles qu'on ne sauroit leur présenter sans sacrileges. C'est à vous seuls, heureux Freres Servants, qu'elles appartiennent. Vous seuls êtes capables d'en bien juger. Vous seuls avez la grace nécessaire pour

ne les trouver ni ridicules, ni indignes
d'un homme de bon sens.

D. *Etes-vous Franc-Maçon?*

R. Le Bedeau le fait.

D. *Qui le lui a dit?*

R. Une voix haute.

D. *Qu'est-ce que cette voix a crié?*

R. Il est reçu.

D. *A qui a-t-elle crié?*

R. A mes semblables.

D. *D'où a-t-elle crié?*

R. Du seuil.

D. *Combien a-t-elle eu d'échos?*

R. Trois.

D. *D'où a-t-elle commencé?*

R. Du Midi.

D. *Où a-t-elle retenti pour la première fois?*

R. Au coin, à la droite, du côté du Septentrion.

D. *Où ensuite?*

R. A celui qui est à la gauche du même côté.

D. *Où a-t-elle retenti pour la dernière fois?*

R. Entre l'Occident & le Septentrion, dans un trou qui conduisoit tout-à-fait hors des quatre points cardinaux du monde.

D. Où s'est-elle enfin perdue entièrement ?

R. Du côté d'un espace infini, où étoit le Bedeau.

E X P L I C A T I O N.

Ces onze premières demandes & réponses paroîtront d'abord d'une obscurité impénétrable, cependant il ne faut que quelques courtes remarques pour les expliquer; car elles ne contiennent autre chose qu'une description du cérémonial de la réception de l'Aspirant, par laquelle il fait voir que rien n'a manqué à la sienne.

Le Bedeau est le premier à en être informé, parce qu'on suppose que celui qui garde la porte intérieure, ou le principal Portier, qui est désigné par *la voix haute*, s'adresse aux Freres Servants, qui sont les *semblables* de l'Aspirant lorsqu'il annonce la réception de ce dernier. Elle est répétée par *trois échos*, en ce qu'elle l'est par le Maître de la Loge, qui est placé au Midi; par le premier Surveillant, qui est au coin droit, au Septentrion; par le second Surveillant, au gauche; & enfin par celui qui garde la porte, qu'on suppose entre l'Occident & le

Septentrion de la figure du plancher, & qu'on appelle un trou par où l'on sort du monde, en ce que la Loge est regardée par les Francs-Maçons comme celui des Elus, & les chambres hors de la Loge comme un *espace infini où est le Bedeau*, & où l'on suppose les autres Freres Servants, quoiqu'on ne les nomme pas. Cet espace comprend tous les appartements, qui sans être la salle même où l'on tient l'Assemblée, & qu'on appelle proprement Loge, en font cependant des dépendances, & composent avec elles l'édifice qui porte le nom de Loge des Francs-Maçons. On dit cet espace *infini*, pour marquer que le sein de la Société est ouvert à tous les hommes, & qu'elle est répandue dans tout le monde. Ce qui est hors de cet espace, est le chaos, ou le monde des Profanes.

D. *D'où puis-je savoir que ces choses vous sont arrivées?*

R. Vous pouvez l'apprendre de mon silence, de mon attouchement, & de ma parole

D. *Taisez-vous, touchez, parlez.*

R. A cela il répond par le signe, l'ar-

touchement; & le mot du guet des Freres Servants, de la maniere dont nous l'avons expliqué ci-dessus.

D. *D'où venez-vous ?*

R. Du Chaos.

D. *Où allez-vous ?*

R. Dans un endroit où chaque chose est à sa place la plus convenable.

D. *Qui est votre Guide ?*

R. Nicanor.

D. *Comment s'appelle cet endroit ?*

R. La Maison du Soleil, de la Lune, & des Etoiles.

D. *Dans quel état êtes-vous entré ?*

R. Dans celui d'une nudité & d'une pureté, telle que celle d'un enfant qui naît, & d'une flexibilité semblable à celle de la cire.

D. *Où avez-vous quitté vos habits ?*

R. Dans les ténèbres.

D. *Et vos ordures ?*

R. Dans le Lavoir.

D. *Où êtes-vous sorti des ténèbres ?*

R. Devant la porte sur l'escalier.

D. *De quel côté des Points Cardinaux ?*

R. Du côté de celui du Septentrion.

D. *Qui vous a ouvert les yeux ?*

R. La main du Seigneur.

EXPLICATION.

Les deux premières de ces demandes & réponses, désignent assez clairement les marques auxquelles on reconnoît un Franc-Maçon. Les suivantes signifient que l'Aspirant passe de l'ignorance à la connoissance des dogmes que l'on enseigne dans la Loge, qu'on appelle la *Maison du Soleil, & de la Lune, & des Etoiles*, à cause de la science & de la sagesse qui s'y trouvent. L'Aspirant entre *nud, pur, &c.* parce qu'on suppose que les préjugés & l'ignorance ont fait place chez lui à une docilité qui ouvre également son esprit & son cœur aux dogmes & aux préceptes de l'Ordre. Les *ténèbres* où il a laissé ses habits, emblème de ses dispositions vicieuses, sont ce qu'on nomme la Chambre obscure. Le *Lavoir où il s'est purifié*, est une allusion au Lavoir si célèbre de l'Ecriture sainte. Ensuite il est *entièrement sorti des ténèbres*, sur l'escalier qui conduit à la porte du Temple de la Vérité, qu'ils disent de *Nicanor*, & qui est du côté du Septentrion. La main du Seigneur qui ouvre entièrement les yeux à l'Aspirant, c'est celle du Surveillant qui lui ôte le Bandeau.

D. Com-

D. *Combien avez-vous trouvé de difficultés?*

R. Trois dans le Chaos, & quatre dans le Monde.

D. *Comment les avez-vous surmontées?*

R. La force de mon bras droit m'a fait remporter cinq fois la victoire, & le secours de Nicanor deux autres fois.

D. *Avec quoi vous avoit-on fermé les yeux?*

R. Avec une espece de Zodiaque.

D. *Combien a-t-il de signes?*

R. Quatre.

D. *De quelle couleur?*

R. La premiere & la quatrieme sont blanches, la deuxieme rouge, la troisieme verte.

D. *Qu'est-ce que ces Figures expriment?*

R. Elles représentent celles qu'on trace pour moi sur le pavé à la mosaïque.

D. *Que marquent ces différentes couleurs?*

R. Une branche d'Olivier, des Ailes pour voler, & une Balance.

D. *De quelle couleur est ce Zodiaque?*

R. De la couleur des ténèbres.

D. *Qui vous avoit bandé les yeux avec ce Zodiaque?*

R. Alec-ton, Ty-siphone, & Mé-gere.

D. *Qui vous l'a ôté?*

R. Nicanor.

D. *Par le pouvoir de qui?*

R. Par le pouvoir de R. N. & F.

EXPLICATION.

Ici, sous le nom de *Chaos*, on entend non-seulement l'ignorance, mais aussi l'endroit où on a laissé l'Aspirant dans l'obscurité, & celui où on l'a plongé dans l'eau. *Le Monde* signifie l'endroit où l'on trace la figure sur le plancher, & la place destinée à la célébration des mystères, qui se trouve devant ce premier endroit. Les *deux obstacles* que l'Aspirant a trouvés & surmontés dans le Chaos, sous la conduite & par le secours de Nicanor, sont sa sortie de la Chambre obscure, & la nécessité de se laisser plonger dans l'eau. Sa force a triomphé de cinq autres, dans les autres endroits désignés sous le terme de *monde* : premièrement, par la victoire remportée l'épée à la main sur le Profane qui vouloit lui en empêcher l'entrée : ensuite, lorsqu'il a défait d'autres Profanes, à quatre différentes reprises, une du côté de chacun des quatre Points cardinaux. La *diversité des couleurs du*

Zodiaque, porté par l'Aspirant, tandis qu'il fait toutes ces expéditions, est un symbole de la différence des obstacles, de celle des moyens de réussir, & de celle des vues des Francs-Maçons, qui se rapportent cependant toutes à la même. Le *tour* que l'Aspirant fait autour de la figure, représente celui du monde, & il combat aux quatre coins avant que d'entrer dans l'Ordre, pour marquer la victoire qu'il remporte sur les préjugés, & sur les Profanes répandus par toute la terre. Le *bandeau* que l'on met sur ses yeux est noir, parce qu'il le prive de la lumière, dont les ténèbres ne sont autre chose que l'absence. Il demeure dans cet état jusqu'à ce que ses yeux soient découverts par Nicanor, son Conducteur, qui est le Surveillant, & qui le fait par le moyen de *R. N. & F.*, c'est-à-dire, de la Religion, la Nature, & la Force, qui sont les trois moyens de surmonter les obstacles, suivant les Francs-Maçons, & dans le sens que nous rapporterons ailleurs. Les *trois Furies* qui avoient bandé les yeux de l'Aspirant, sont la superstition, l'ignorance des prérogatives de la nature humaine, & celle de l'usage que chacun peut & doit faire de ses propres

forces. La *victoire*, qui doit en être le fruit, conduira les Francs-Maçons à l'égalité & à la liberté, qui sont leur grand but, suivant ce que nous aurons à dire ailleurs sur ce sujet.

D. *Qu'avez-vous vu d'abord ?*

R. Rien distinctement ; tout me paroissoit dans la confusion, quoiqu'il fût dans un ordre parfait.

D. *D'où venoit cela ?*

R. C'étoit l'effet de la fatigue, de la crainte, & de l'admiration.

D. *Qu'est-ce qui vous inspiroit de la crainte ?*

R. L'éclat des armes, qui formoient une image de la guerre.

D. *Comment vous étiez-vous fatigué ?*

R. En m'arrêtant, & en marchant successivement.

D. *Quel étoit le sujet de votre admiration ?*

R. Le pavé à la mosaïque, la lumière, & l'éclat des épées.

D. *A quoi tendoit cette apparence de guerre ?*

R. Am'empêcher d'achever le voyage que j'avois commencé.

D. *L'avez-vous donc achevé ?*

R. J'ai passé les montagnes, les collines, la plaine, & les fleuves.

D. *Combien de fois?*

R. Quatre fois.

D. *Par quelle route?*

R. Deux fois hors du monde, & deux fois dans le monde.

EXPLICATION.

L'ignorance de l'Aspirant sur les raisons de tout le cérémonial de sa réception, & les circonstances peu riantes qui l'accompagnent, sont des occasions fort naturelles d'y trouver de la confusion, & des sujets de crainte, de fatigue, & de surprise. Le *bruit des épées* marque les obstacles qui se présentent cinq fois au passage des Portes, à celui des Chambres, des Escaliers, & du Lavoir, qu'on désigne sous les noms de *montagnes, collines, plaines & fleuves*. Des *quatre voyages*, deux se font hors du monde, c'est-à-dire de la Loge : ils consistent à aller de la Chambre obscure au Lavoir, & du Lavoir à la porte de la Loge. Les deux autres se font dans la Loge, c'est-à-dire, depuis la porte, au Septentrion de la figure, & aux autres Points cardinaux, & ensuite en marchant sur la figure même.

D. *En quel état avez-vous voyagé?*

R. Pendant mes deux voyages hors du monde, j'ai été aveugle, aussi-bien que pendant le premier que j'ai fait dans le monde; mais au second j'ai vu clair.

D. *Avez-vous été seul, ou en compagnie?*

R. J'ai toujours été en compagnie.

D. *Ceux qui étoient avec vous, étoient-ils vos pareils?*

R. Non, oui, non.

D. *Qui étoient-ils donc?*

R. Un Ange & un Esprit, qui étoient mes guides.

EXPLICATION.

Ceux qui se souviennent de la description de la maniere de recevoir un Frere Servant, comprendront aisément la continuation de ces allégories. Les *voyages faits sans voir*, sont les marches faites les yeux bandés : celui pendant lequel il a vu, c'est celle qui a suivi le moment auquel on lui a découvert les yeux. Il dit qu'il n'étoit pas semblable à ceux qui le conduisoient, parce qu'avant sa réception il ne l'étoit pas en effet aux Freres Servants. Il dit qu'il l'étoit, & cela a lieu dès qu'il est reçu. Il ajoute cependant qu'il

ne l'étoit pas, parce que, même après sa réception, il est inférieur au Surveillant, & à tous les Freres non Servants. Enfin, il appelle ses Conducteurs des *Anges*, parce que ce sont des Initiés, qui lui donnent des instructions, & qui lui font compagnie.

D. Où vous ont-ils d'abord conduit ?

R. Vers une muraille qui nous fermoit le passage.

D. Comment l'avez-vous forcée ?

R. En lui donnant trois coups.

D. Qu'avez-vous trouvé après la muraille ?

R. Un Fleuve, que j'ai été obligé de passer à la nage.

D. Quelle en étoit la profondeur ?

R. Ses eaux alloient jusqu'à la hauteur de mes cheveux.

D. Comment l'avez-vous passée ?

R. Par le secours de l'Ange & du bon Esprit.

EXPLICATION.

La *muraille* c'est la porte de la Chambre obscure, à laquelle il faut heurter trois fois. Le *Fleuve* est la Cuve. L'eau dont elle est pleine, est allée jusqu'aux

cheveux de l'Aspirant, en ce qu'on l'a en effet plongé jusques-là, afin que cette ablution totale fût une marque qu'il renonçoit à tout préjugé sans exception. Enfin il faut remarquer que le *nombre des coups* qu'on a dit ci-dessus donnés à la porte, est une allusion à la Nature, à la Religion, & à la Force, qui sont les trois principes qui éclairent, qui déterminent, & qui soutiennent l'esprit, pour lui faire découvrir, embrasser, & défendre le système de l'Ordre.

D. *Qu'avez-vous trouvé après le Fleuve?*

R. Un Profane & un Elu, qui combattoient.

D. *Pour quel sujet?*

R. Le premier s'opposoit à mon entrée, & le second vouloit me la procurer.

D. *Quel des deux a été vainqueur?*

R. Ni l'un ni l'autre.

D. *Comment avez-vous donc pu passer?*

R. L'Elu m'a mis en main une épée, dont j'ai percé le Profane.

EXPLICATION.

Ceux qui ont lu la Réception, sentent assez de quel *combat* il s'agit ici; & pour

ce qui regarde le sens de cette allégorie, il suffit de remarquer qu'elle est destinée à représenter le prétendu combat de la Raison en faveur de l'Ordre, contre les préjugés qui le combattent dans l'esprit de l'Aspirant.

D. Où a-t-on transporté le corps du Profane tué?

R. Dans une terre inculte, qui est hors du Monde, & qu'on ne laisse pas de garder.

D. Qu'avez-vous trouvé dans la suite?

R. Un rocher impossible à franchir.

D. Comment étoit-il fait?

R. Je ne l'ai pas vu, mais j'ai reconnu, par expérience, la difficulté qu'il y avoit à le passer.

EXPLICATION.

La terre *inculte* & *gardée*, est cette partie de la Maison de l'Ordre, où le Profane prétendu se retire. On dit qu'elle est *gardée*, parce que tout le Bâtiment l'est en effet; & cependant elle est *inculte*, parce que les appartements où le vaincu reste, sont différents de la Chambre où l'on célèbre les principaux mystères, & hors de laquelle on ne les en-

seigne point. Le sens de l'allégorie est, que, quoique l'Aspirant renonce à ses préjugés, & qu'il sorte de son ignorance dès qu'il est reçu, la Classe où on le reçoit n'est cependant destinée qu'à préparer ceux qui en sont Membres, à recevoir un jour la véritable science avec des dispositions convenables. Le *Rocher* n'est autre chose que la porte intérieure de la Loge. Elle est difficile à passer, en ce qu'on n'en accorde l'entrée qu'après un long examen. L'Aspirant s'apperçoit de l'obstacle sans le voir, parce qu'en effet il a encore alors les yeux bandés. Le sens de l'allégorie est la difficulté de découvrir la vérité, qu'on ne connoît pas encore, quoiqu'on soit disposé à la recevoir & à la goûter.

D. Comment êtes-vous monté?

R. Par le moyen de quelques paroles.

D. Vous êtes-vous donc servi de la langue, & non pas des pieds, pour marcher?

R. Mes paroles ont fait ouvrir le sein du Rocher.

D. Qu'entendez-vous par le sein du Rocher?

R. Son milieu, qui s'est ouvert.

D. Par quelle vertu?

R. Par celle des aboyements de Cerbere.

EXPLICATION.

Les *paroles qui ouvrent le Rocher*, sont les demandes & les réponses du Portier, du Conducteur, & de l'Aspirant, dont l'effet est l'ouverture de la porte. Les *aboyements de Cerbere*, sont la voix du Portier qui permet l'entrée.

D. *Qu'avez-vous trouvé en continuant votre route?*

R. Un nouveau Ciel, une nouvelle Terre, des Habitants nouveaux, & une maniere de marcher nouvelle.

D. *Comment avez-vous donc marché dans ce Monde nouveau?*

R. Comme les Planetes dans le Firmament.

EXPLICATION.

L'Aspirant se trouve dans un *Monde* tout nouveau, lorsqu'il entre pour la premiere fois dans la Loge; il marche comme les *Planetes*, en ce qu'il fait le tour de la Loge, qu'on appelle le *Monde*.

D. *Qu'avez-vous d'abord trouvé dans ce lieu?*

R. Un grand combat entre les Habitants.

D. Où étoit leur champ de bataille?

R. Dans les quatre coins du Monde.

D. Comment avez-vous pu passer au travers de ces Guerriers?

R. La force de mon bras les a tous mis en fuite.

EXPLICATION.

Ceci est une description du combat que les Freres feignent dans la Loge. Il représente encore les *obstacles* que l'Aspirant trouvera dans les *quatre coins du Monde*, c'est-à-dire par-tout.

D. Qui avez-vous encore trouvé?

R. Personne : mais on m'a placé entre les deux meilleurs Anges.

EXPLICATION.

Nous venons d'entendre appeler *Anges*, les Guides des Aspirants. Le même titre désigne ici les autres Freres, avec cette différence, que, suivant celle de leur grade, on les appelle simplement *Anges*, ou *bons* ou *meilleurs*, ou *très-excellents Anges*. Les deux meilleurs, entre lesquels on place l'Aspirant, sont les deux Surveillants.

D. *Que vous ont-ils d'abord donné ?*

R. La lumière.

D. *Comment ?*

R. En m'ôtant le bandeau.

D. *Par l'ordre de qui ?*

R. Par celui du premier & du plus excellent Ange.

EXPLICATION.

Par cet *Ange suprême*, il faut entendre le Maître de la Loge ; les paroles qu'il prononce en ordonnant qu'on rende la lumière à l'Aspirant, sont la voix qui vient du Midi, où le Maître est placé. C'est du même côté que vient cet Esprit, qui répand dans l'ame les lumières de la Vérité, qui l'enrichit de la connoissance des Myſteres, après lui avoir fait surmonter tous les obstacles.

D. *Que vous a ordonné cet Ange suprême ?*

R. De marcher à la maniere des Elus.

D. *Qui vous a montré le chemin ?*

R. L'un des meilleurs Anges.

D. *Où vous a-t-il conduit ?*

R. Au Saint des Saints.

D. *Par quel chemin ?*

R. Par un chemin qui avoit plusieurs détours.

D. Combien avez-vous fait de pas ?

R. Onze.

EXPLICATION.

Les éclaircissements donnés sur la Réception, font assez sentir de quel *chemin*, & de quel *détour* il s'agit ici. Il suffit d'ajouter que comme l'Aspirant Frere Servant reste toujours dans la même Classe, il parvient tout d'un coup, par sa réception, au grade le plus élevé auquel il puisse aspirer. Cependant la science ne pouvant s'acquérir tout à la fois, on représente ses progrès successifs & insensibles sous l'image d'une marche, pendant laquelle on se détourne & l'on s'arrête à chaque pas. En ôtant la corde du col de l'Aspirant, lorsqu'il est arrivé au Saint des Saints, on se propose de montrer qu'on le regarde comme libre, comme éclairé, & comme régénéré.

D. Qu'avez-vous fait après être arrivé au Saint des Saints ?

R. J'ai fléchi le genou droit.

D. Comment avez-vous disposé vos membres ?

R. Je les ai dressés, courbés, & étendus.

EXPLICATION.

On peut voir dans la Réception le détail de ces mouvements de l'Aspirant, aussi-bien que leur signification.

D. *Quel est le premier présent qu'on vous a fait ?*

R. C'est celui d'une tunique.

D. *Et le second ?*

R. Une paire de bottes.

EXPLICATION.

La *tunique* est le tablier, les *bottes* sont les gants. Nous avons dit ci-dessus de quoi ils sont le symbole.

D. *N'avez-vous point reçu d'autres présents ?*

R. Non pas en fait d'habits.

D. *Qu'avez-vous donc reçu ?*

R. Des dons spirituels.

D. *Dites-moi quels ?*

R. La connoissance de la volonté du grand Architecte, celle de la nature de l'Homme, de l'ordre & de la place de chaque chose.

D. *Je ne comprends rien à ce que vous dites ; expliquez-vous mieux.*

R. Je le fais en me ~~taisant~~.

D. *Qu'avez-vous donc reçu?*

R. Une infinité de choses que mon silence explique.

EXPLICATION.

Ces *dons spirituels* sont la connoissance du systême de l'Ordre; & comme on doit le garder au fond de son cœur, & le tenir parfaitement secret, c'est en se taisant & en faisant le signe de Frere Servant, qu'on montre son habileté sur la doctrine & sur les autres mysteres de l'Ordre.

D. *Qu'avez-vous dit après être arrivé au Saint des Saints?*

R. Des choses inénarrables.

D. *En quelle Langue?*

R. Dans une Langue toute nouvelle.

D. *Comment avez-vous pu la parler tout d'un coup?*

R. L'Ange Suprême m'apprenoit ce que j'avois à dire.

D. *Qu'avez-vous promis?*

R. De me taire, de parler, & d'avoir pitié.

EXPLICATION.

Ceci regarde le serment que le Maître

DES FRANCS-MAÇONS. 241

tre fait répéter mot pour mot à l'Aspirant. Voyez la *Réception*, & le *Serment*.

D. *Qu'avez-vous trouvé dans la route que vous avez faite les yeux découverts?*

R. Un Pavé à l'Égyptienne.

D. *Quelle lumière étoit-ce qui l'éclairoit?*

R. Celle d'un nouveau Soleil, qui n'empêchoit pas d'appercevoir celle des Etoiles.

D. *Combien y en avoit-il?*

R. Trois.

D. *Dans quel endroit brilloient-elles?*

R. Sur le Saint des Saints.

EXPLICATION.

Le *Pavé à l'Égyptienne* est le même que celui à la *Mosaïque*. La *bougie* qui est placée seule au milieu, est le *Soleil*. Les trois autres bougies sont les *Etoiles*, dont l'éclat n'est pas effacé par celui du *Soleil*. Ce *Luminaire* est l'emblème de la doctrine que la Société enseigne, & de l'esprit qu'elle inspire, sans détruire ni affoiblir les autres facultés de l'ame, représentées par les autres bougies. On pourroit aussi trouver en cela un emblème de l'Ordre, dont les Dignitaires n'a-

vilissent point, par l'élévation de leur rang, celui des Membres qui ne portent pas les mêmes titres.

D. Qu'avez-vous fait à la fin de votre voyage?

R. Je suis allé dans un endroit qui étoit hors du Monde, & gardé.

D. Quelles personnes y avez-vous trouvées?

R. Des Elus qui me ressembloient.

D. Comment êtes-vous allé dans cet endroit hors du Monde?

R. Par le moyen de cette même voix haute qui formoit trois échos, & qui m'avoit introduit dans le Monde.

EXPLICATION.

Ces termes décrivent la sortie de l'Aspirant, & ont été tous expliqués ci-dessus.

D. Avez-vous mangé & bu?

R. J'ai mangé de la Manne, & bu du Nectar.

D. Où?

R. A la table des Elus.

D. Quelle place occupez-vous?

R. J'étois après les meilleurs Anges, & devant les bons.

DES FRANCS-MAÇONS. 243

EXPLICATION.

La *Manne* & le *Nectar* sont les plaisirs de la Table Franc - Maçonne, ou ceux qu'un Frere trouve dans l'explication du Systême. Les *meilleurs Anges* sont les Officiers, & les *bons* les simples Maîtres.

D. *Quelle heure est-il?*

R. La premiere du jour.

EXPLICATION.

On dit qu'il est la *premiere heure du jour*, parce que les Freres Servants ne reçoivent que le premier degre de lumiere & de connoissance.

D. *Comment est-ce que les Freres Servants marchent?*

R. Droit, en tournant, & en allant tantôt d'un côté, tantôt d'un autre.

D. *Dans quelle attitude?*

R. Dans celle de Prisonniers, de Combattants, & de Vainqueurs.

EXPLICATION.

Les Freres Servants vont *tout droit*

de la porte de la Loge au Septentrion de la Figure. Ils font *le tour* de cette dernière ; & ensuite, lorsqu'ils marchent sur elle, ils passent d'une des Figures de la droite à une de celles de la gauche. Ils sont dans la posture de *prisonniers*, en avançant en droite ligne, puisqu'on les mène par le col avec une corde. En tournant autour de la Figure, ils combattent : & quand ils marchent tantôt *d'un côté* & tantôt *d'un autre* sur la Figure, ils ont triomphé de tous les obstacles, & n'ont plus rien à faire que de jouir de la victoire, & de participer aux mystères.

D. *Comment est-ce que le très-excellent Ange est habillé ?*

R. Comme un homme prêt à la guerre & à la paix.

D. *Et comment le sont les meilleurs Anges ?*

R. Comme des Enseignes.

D. *Et les bons Anges ?*

R. Comme des Officiers de Guerre, & des Arbitres de Paix.

D. *Et les simples Anges ?*

R. Comme des Soldats choisis.

EXPLICATION.

Il ne faut pas s'imaginer qu'aucun des Membres de l'Ordre porte un *habit* particulier, suivant ses titres. Tout ce qu'on vient de dire, est fondé sur ce qu'ils font en effet tous partie d'un Corps, dont le but principal est de combattre, chacun suivant son rang & sa capacité, pour la Liberté, l'Egalité, & la Paix.

D. *D'où venez-vous ?*

R. De la lumiere, & des ténèbres.

D. *Où allez-vous ?*

R. A la lumiere.

D. *Par quel chemin ?*

R. Par la lumiere.

EXPLICATION.

Ce qu'on vient de lire est fondé sur ce qu'on ôte & qu'on rend la lumiere à l'Aspirant, pour les raisons déjà dites ailleurs.

D. *D'où est-ce que le vent commence à souffler ?*

R. Du midi.

D. *Où cesse-t-il de souffler ?*

R. Hors du monde.

D. De quel côté revient-il?

R. Au coin du Septentrion, & ensuite dans une Caverne.

EXPLICATION.

Ce *Vent* n'est autre chose que la voix qui a été expliquée dès le commencement du Catéchisme. La *Caverne* est la porte intérieure de la Loge.

D. Comment avez-vous passé les fleuves?

R. Comme un criminel.

D. Où avez-vous fait reconnoître votre innocence?

R. Dans le Saint des Saints.

D. De combien de crimes vous chargeoit-on?

R. De trois, dont chacun étoit capital.

D. Combien de raisons avez-vous employées pour vous en laver?

R. Trois, dont chacune étoit aussi capitale & décisive.

EXPLICATION.

L'Aspirant est dans l'état d'un criminel quand on le plonge, puisqu'il est alors garrotté. Il paroît reconnu innocent, lorsqu'on lui détache les mains de-

vant la porte, & le col devant l'Autel.
 Les *trois nœuds* sont la superstition, l'ignorance, & le manque de courage des Profanes, qui sont trois défauts essentiels. La Religion, la Nature, & la Force, sont les trois grandes raisons de l'Aspirant.



S E R M E N T

D E S

F R A N C S - M A Ç O N S .

POur ce qui est du Serment dont se servent les *Francs-Maçons*, lorsqu'ils reçoivent des *Freres Servants*, il est le même en substance que celui qu'on exige des autres Aspirants. Ensuite, quoique presque dans chaque Loge de chaque Pays on trouve quelque différence, produite ou par celle des Langues, ou par le goût du changement, ou par quelque autre cause, le sens ne laisse pas d'être toujours le même. Nous allons nous borner uniquement à ce que nous connoissons de meilleur, de plus exact, & de plus universellement reçu, c'est-à-dire, à ce qui se pratique par les plus savants & les plus exacts de l'Angleterre & de l'Allemagne; sur-tout à Londres, dans la grande Assemblée devant le Grand-Maître de l'Ordre; à Berlin, devant le Grand-Protecteur National; à Francfort sur le Mein, devant le Grand-Maître Na-

nional; & dans la célèbre Assemblée de Hambourg. Voici donc mot pour mot le serment en question.

O Dieu, grand Architecte de l'Univers, qui as créé toutes choses par ta puissance souveraine, & dont l'infinie sagesse les a mises dans ce bel ordre qui fait leur harmonie; & qui as donné aux hommes un cœur docile, dans lequel tu as répandu les semences de toute sorte de vertus, afin qu'ils produisissent dans leur conduite des fruits d'intelligence & de probité; & qui leur as fait sentir le besoin qu'ils avoient de vivre en Société : daigne à présent te trouver au milieu de nous par ta grace, & accorder à moi NN. les talents & les dons particuliers nécessaires pour entretenir cet esprit de Société; par lequel je puisse remplir les fonctions, les engagements, & les devoirs auxquels je vais présentement m'obliger, en implorant ton secours & ta bonté. Je promets donc, & je jure, à toi, ô Dieu, & je réponds à l'auguste Société des Freres Francs-Maçons, au nom desquels elle est toute réunie dans cette Loge, de ne jamais révéler à aucun des Profanes les mysteres de la Société, les signes, at-touchements, paroles, doctrine, cérémo-

nies, soit celles qui sont en usage dans les Loges, soit celles qui le sont dehors; mais, au contraire, j'observerai un profond silence, de bouche, par écrit, par signes, par gestes, en sorte que je n'emploierai ni langues, ni caractères, ni hiéroglyphes, connus ou inconnus, ni en prononçant ni en imprimant, ni en écrivant, ni en gravant sur les pierres, plantes ou métaux: en un mot, je promets de n'être, ni directement, ni indirectement, cause de la divulgation d'aucun des mystères de la Société, qui me seront révélés à présent ou dans la suite. Et c'est à quoi je m'engage sous la peine à laquelle je me sou mets, en cas que je manque de parole; qui est d'avoir les lèvres brûlées avec un fer rouge, la main coupée, la langue arrachée; qu'ensuite, dans quelque Loge des Freres Franchs-Maçons, pendant toute la cérémonie de la réception des Freres Servants, mon corps tout entier soit pendu, à la honte éternelle de ma perfidie, & à la terreur des autres; à la fin de l'assemblée, qu'il soit brûlé, & les cendres envoyées aux principales Loges, afin que le reste des Freres les voient & soient effrayés, & qu'après cela elles soient jetées au vent, & dispersées; & qu'ainsi

il se conserve parmi tous les Freres un souvenir terrible de ma trahison. O Dieu, aide moi, & ces tiens saints Evangiles.

Là l'Aspirant baise l'Écriture-Sainte à genoux, s'il est devant l'Autel, & qu'il tienne sa main droite sur la Bible : mais s'il est autre part parmi les Surveillants, il étend ses mains vers le Septentrion, en les élevant à la hauteur de la tête. Ensuite il profere le reste des paroles du Serment.

O Dieu, grand Architecte de l'Univers, je t'invoque, & te jure, & réponds à l'auguste Société des Francs-Maçons, au nom desquels elle est toute réunie dans cette Loge, que je révélerai les mysteres de la Société qui me seront manifestés aujourd'hui, ou dans la suite, à tous ceux que je reconnoîtrai pour véritables Freres, après un rigoureux examen : je les enseignerai, s'ils sont ignorants; & leur demanderai des instructions, s'ils sont savants : en sorte que jamais je ne refuserai de m'avouer Frere à un autre Frere, sous quelque prétexte que ce soit. Je ferai cependant cette manifestation, par signes, attouchements, & paroles; de façon que ces signes & attouchements ne consisteront qu'en gestes; & je proférerai simplement les paroles de bouche, sans qu'il soit en au-

cune maniere permis d'écrire , imprimer , ou graver quoi que ce soit qui puisse révéler les mysteres de la Société. O Dieu aide-moi , & ces tiens saints Evangiles.

Là l'Aspirant baise la Bible , ou étend les mains , de la maniere que nous venons de décrire. Ensuite il continue à prononcer la derniere Formule du Serment , en ces termes :

O Dieu , grand Architecte de l'Univers , je t'invoque , & te jure , & réponds à l'auguste Société des Francs-Maçons , au nom desquels elle est toute réunie dans cette Loge , de soulager la misere des Freres qui se trouveront pauvres , autant que mes forces le permettront , qu'ils soient Etrangers , ou de ma Nation ; de les recevoir avec une charité fraternelle , & de les conduire au Maître de la Loge , & aux autres qui sont revêtus des Dignités de la Société , & aux Freres , & à l'Assemblée même , afin qu'ils puissent en tirer le secours qu'ils souhaitent. O Dieu aide-moi , & ces tiens saints Evangiles.

Ici ils réiterent la cérémonie de baiser la Bible , ou de lever les mains , comme nous l'avons dit. Ces trois interruptions du Serment s'appellent *les trois temps du Sacrement.*

DES APPRENTIFS.

ON appelle Apprentifs ceux qui sont nouveaux Membres de l'Ordre, & qui ont le privilege de pouvoir parvenir aux Grades supérieurs à celui de leur Classe. Le temps qu'ils passent dans cette dernière, est véritablement une espece de Noviciat, puisqu'il est destiné à écouter avec attention les leçons que l'on fait dans les Loges, aussi-bien qu'à donner des preuves de talents & de capacité. C'est pour bien connoître ceux de leurs Apprentifs, que les Francs-Maçons emploient toute leur adresse, & mettent en usage tous les raffinements de leur politique. Cela fait qu'ils s'y trompent fort rarement, & qu'il faut une dissimulation, & des artifices extraordinaires, pour leur en imposer sur les véritables dispositions où l'on se trouve.

Tout Profane qui veut entrer dans l'Ordre, doit suivre à tous égards la même route par laquelle nous venons de dire qu'on fait passer un Aspirant Frere Servant. Toute la différence se réduit à

celle des noms, des titres, & autres choses semblables, dont un second détail ne feroit qu'ennuyer. Il faut seulement remarquer que les Aspirants Apprentifs sont lavés, & plongés, non par des Freres Servants, mais par d'autres Freres de la Classe où ils peuvent entrer. Lorsqu'il s'agit de détacher les mains à l'un d'eux avant que de l'introduire dans la Loge, c'est le second Surveillant qui s'acquitte de cette fonction, & il dit à l'Aspirant de prendre de la main droite la pointe de l'épée, & de la mettre sur son cœur, en tenant la garde de la main gauche. Après avoir fait une fois le tour de la Figure, il prononce le serment de la manière dite ci-dessus; à quoi celle d'ôter le bandeau est aussi entièrement conforme, aussi-bien que la figure du bandeau même, à celui des Freres Servants. Après cela il marche sur la Figure, en observant le cérémonial suivant.

Il porte ses pieds en équerre sur la porte du Septentrion, met le pied droit sur la première marche de l'escalier, & en monte douze de la manière ordinaire. Après cela il s'arrête un moment sur le seuil de la porte du Portique; il fait un pas pour se rendre au Lavoir, & un pour venir sur



le premier degré de l'escalier de cinq marches qui conduit dans l'intérieur de la Loge. Il monte cet escalier de la manière ordinaire, s'arrête un moment au dessus, & donne un seul coup de pied sur la terre. Ensuite il avance d'un pas jusques sur l'Equerre, d'un pas suivant sur l'Etoile, & d'un autre pas enfin sur le Compas. Ici il se met à genoux, & répète le serment. Ce qui est suivi de la cérémonie qu'on observe, en lui présentant le tablier & les gants. Après quoi on lui apprend quel est le signe, l'attouchement, & le mot du guet des Apprentifs. L'Orateur fait ensuite un discours, & le Secrétaire s'acquitte de ses fonctions, comme on l'a vu dans mon premier Ouvrage*, où la chose est rapportée au long, & conformément à la vérité. Remarquons cependant que tout Frere à qui on a fait le signe d'Apprentif, est obligé de répondre par le même signe, quoiqu'il soit d'une Classe supérieure; ce qui n'est qu'une suite du principe que nous avons déjà rapporté: c'est qu'on ne doit pas révéler les mysteres d'une Classe aux Membres de celle qui lui est subordonnée.

* L'Ordre des Francs-Maçons traité 179 & suiv.

Il est aussi nécessaire de dire deux mots sur la différence de la Figure dont nous avons donné la planche, & de celle qu'on trouve dans l'Ouvrage que je viens de citer. Cette dernière ne doit pas être entièrement rejetée, mais elle manque d'exactitude. Premièrement, elle confond les deux Figures des Apprentifs & des Ouvriers, & n'en fait qu'une, quoiqu'elles soient différentes. En second lieu, on y a passé sous silence le Portique, le Lavoir, la muraille extérieure, & plusieurs autres choses, comme on peut le voir en confrontant les deux Ouvrages. On trouve, à la vérité, des Loges qui tracent cette Figure, telle qu'on la trouve dans L'ORDRE DES FRANCS-MAÇONS TRAHİ : mais ces Assemblées introduisent en cela un abus, sur quoi l'on ne doit pas se régler.

Les devoirs des Apprentifs, sont de laver la Figure tracée sur le plancher pour ceux de leur Classe; de garder en dedans la porte intérieure de la Loge, comme il a été dit; d'aider à la cuisine, s'il est nécessaire. Nous avons vu remplir ce dernier devoir à plusieurs personnes de considération, qui pendant leur Noviciat ne croyoient pas le soin d'un rôti au-dessous de

de leur rang. Enfin les Apprentifs doivent servir à table jusqu'au troisieme service, après quoi ils se mettent à table avec les autres. Leurs places sont entre l'Occident & l'Orient, au nombre de seize. Les autres Freres sont placés de la même maniere que dans la Loge des Freres Servants. Un Apprentif doit l'être pour le moins six mois.

Ils doivent savoir non-seulement le Catéchisme des Freres Servants, mais encore le suivant, qui leur est particulier.

D. Etes-vous Franc-Maçon?

R. Les Apprentifs me connoissent.

D. Comment vous faites-vous connoître?

R. En m'étranglant, en touchant, & en bégayant.

D. Combien de voyages avez-vous faits?

R. Trois fois neuf.

D. Comment?

R. Facilement, difficilement, & très-difficilement.

D. Combien avez-vous surmonté d'obstacles?

R. Une infinité.

D. Quels?

R. Des rochers, des mers, des forêts.

D. Par la force de quoi?

R

R. Par celle de ma lance.

D. *Qui vous l'avoit donnée?*

R. Un bon Génie.

D. *Contre qui vous en êtes-vous servi?*

R. Contre les mauvais Génies.

D. *D'où venez-vous?*

R. Du mal, de la fausseté, & de la perte.

D. *Où allez-vous?*

R. Au bien, au vrai, à l'utile.

D. *Qui vous le montre?*

R. Une lumière qui ne s'éteint point.

D. *Qui est-ce qui allume & conserve cette lumière?*

R. Le grand Architecte.

D. *Qui l'anime & la purifie?*

R. Le sous Architecte.

D. *Avec quelles mouchettes?*

R. Il ne se fert pour cela que de la raison.

D. *Quel chemin est-ce que cette lumière vous montre?*

R. Un chemin tout droit, mais qui passe par des montagnes & par des plaines.

D. *Quelle est la forme des montagnes?*

R. La première est un quarré allongé, la seconde n'offre à la vue qu'une surface simple, la troisième de même; &

entre ces montagnes, sont les plaines de Moïse.

D. *Comment avez-vous passé la première montagne ?*

R. Par un trou ouvert.

D. *Et la seconde ?*

R. Par un escalier de douze degrés, qui conduisoit à un autre trou ouvert.

D. *Et la troisième ?*

R. Par un escalier de cinq marches, qui aboutissoit à un trou fermé.

D. *Qu'avez-vous trouvé dans la première plaine ?*

R. Des prisons très-obscurcs.

D. *Et dans la seconde ?*

R. Deux fleuves, un trou, deux colonnes, & un lavoir.

D. *Et dans la troisième ?*

R. Trois luminaires qui jettoient des rayons; la lune qui se levoit; trois fenêtres; un astre fort éclatant; l'égalité; le saint des Saints; l'esprit dont le souffle épure le bien du mal; la Force; la Justice; la Sainteté.

D. *Quelle heure est-il ?*

R. La première d'un jour très-brillant.

D. *Comment est-ce que les Apprentifs vivent ?*

R. En dormant.

D. *Comment dorment-ils ?*

R. En veillant.

D. *Comment marchent-ils ?*

R. En s'arrêtant.

D. *Comment s'arrêtent-ils ?*

R. En marchant.

D. *Comment travaillent-ils ?*

R. Sans rien faire.

D. *Dans quel état sont-ils, quand ils ne font rien ?*

R. Ils travaillent.

D. *D'où vient l'aveuglement ?*

R. De la foiblesse, de la volonté, & de l'ignorance.

D. *D'où vient la lumière ?*

R. De la force, de la volonté, & de la sagesse.

D. *D'où vient le bien ?*

R. Des ailes.

D. *Et l'utile ?*

R. Du niveau.

D. *D'où vient la justice ?*

R. D'un vent qui souffle sur l'étoile.

D. *Que signifie la colonne gauche ?*

R. Un langage bégayant.

D. *Et la droite ?*

R. Je n'en fais rien.

D. *Que signifie le Lavoir du Portique ?*

■ Les restes des ordures.

D. *Et les deux Lavoirs du coin?*

R. Ils marquent qu'on doit se nettoyer.

D. *Que signifient les deux trous ouverts?*

R. Les endroits étroits par où il faut monter.

D. *Et la lune qui se leve?*

R. La naissance de l'Apprentif encore foible & pâle.

D. *Que signifient les meubles de l'autre maison?*

R. La balance, & les ailes.

D. *Où avez-vous été reçu?*

R. Dans une lumière de la couleur de l'argent.

D. *D'où venez-vous?*

R. Des ténèbres de l'Egypte.

D. *D'où vient le vent?*

R. Du Midi.

D. *Sur quoi est fondé le Saint des Saints?*

R. Sur soi-même.

D. *Et tout le bâtiment?*

R. Sur l'égalité & la liberté.

D. *Avez-vous travaillé?*

R. Oui, mais mon travail a consisté à servir les Ouvriers.

D. *Dans quel temps travaillez-vous?*

R. Le jour, & cependant la nuit.

D. Combien de temps avez-vous travaillé?

R. Jusqu'à ce que l'Arithmétique fût parfaite.

D. Dans quel endroit est situé le bâtiment?

R. Dans les Jardins du Paradis Terrestre.

D. Qui êtes-vous, & comment vous appelez-vous?

R. Gabaon, pere de Lupton, multiplié par la lumiere, sans femme, sans douleurs d'accouchement, & qui élève des fils avec grand soin.

D. Comment bâtirez-vous un bâtiment?

R. Par la force de l'Architecte, par la mienne, & par celle de la nature.

D. Comment le conserverez-vous?

R. Par les mêmes moyens.

D. Quelle en sera la figure?

R. Il sera invisible.

D. Quelle en sera la longueur, la largeur, la hauteur, & la profondeur?

R. Elles seront infinies.

D. Combien de temps durera-t-il?

R. Autant que le grand Architecte.

D. De combien de murailles est-il composé?

R. De trois. La premiere est infinie

en longueur, en largeur, & en profondeur; la seconde est seulement longue & large; & la troisieme n'est que large.

D. *Que marquent-elles ?*

R. Trois manieres de bâtir.

Comme les éclaircissements donnés sur le Catéchisme des Freres Servants sont une clef pour entendre celui-ci, & que la connoissance du systême de l'Ordre sert aussi à la même chose, nous n'entrerons pas dans l'explication du détail de chacune de ces questions. Le Serment, & ce qui regarde la table, suivra l'Article des Ecoffois.



DES COMPAGNONS, O U DES OUVRIERS.

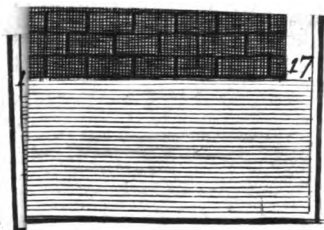
L'Explication de ce qui regarde les Compagnons ne nous arrêtera pas long-temps, parce que leur proposition & leur promotion pour passer de la Classe des Apprentifs à celle des Ouvriers, ne diffèrent presque en rien de celles qui élèvent au-dessus des Profanes ceux qui n'ont encore aucun rang dans la Société. Au-lieu d'appeller celui qui doit monter *Aspirant*, on dit de lui, *le Frere Apprentif N. souhaite d'être fait Ouvrier*. Il est conduit de la même manière qui a été expliquée ci-dessus, & par son Proposant, à la porte extérieure, & jusqu'à la Chambre, que nous avons appelée obscure, en parlant des Récipiendaires Apprentifs, & qui pour lors se trouve éclairée de la lumière du Soleil, ou des bougies. Là, celui qui a été choisi pour Examineur, lui montre la manière de faire le signe d'Ouvrier, l'interroge sur

sa vocation à une Classe plus relevée, & le laisse réfléchir tout seul pendant trois quarts-d'heure. Après cela entrent deux Ouvriers choisis pour cette fonction, qui lui disent de se tenir prêt. Ils lui font croiser les mains, & les lui attachent d'un double nœud, sans lui mettre de corde au col, ni lui faire quitter les métaux qu'il peut avoir sur soi, non plus que ses habits, mais seulement ses souliers. On ne lui bande point non plus les yeux, & on se contente de lui faire mettre le tablier & les gants à la maniere des Apprentifs. Ensuite on l'emmene de cette chambre au Lavoir, où on lui fait tirer ses bas, & laver les pieds. De là, continuant à les avoir nus, il arrive à la porte intérieure de la Loge, sans trouver aucuns Freres qui combattent. Son Conducteur frappe deux fois, & sur ce bruit celui qui garde la porte en-dedans, l'ouvre à moitié, & demande quel est le nom & le dessein de celui qui souhaite d'être reçu. Lorsqu'on les lui a dit, il en fait rapport aux Freres, de la maniere expliquée en parlant de Freres Servants. Après cela on ouvre la porte, & on le laisse entrer. C'est le second Surveillant qui le reçoit, & qui défait les nœuds qui lui attachoient les

main. Dans la droite il lui met une balance, & dans la gauche une épée. Dans cet équipage, il lui fait faire le tour de la Figure tracée sur le plancher ; &, à l'exception du bruit des épées, cela se fait de la manière ordinaire. Ensuite il se place au Septentrion entre les deux Surveillants. On le présente au Maître avec les mêmes cérémonies qu'un Aspirant, & le Maître lui ordonne de répéter mot pour mot le serment, & dit au second Surveillant de lui montrer la manière de marcher des Ouvriers.

Pour donner une idée de cette dernière, il faut décrire la Figure tracée sur le plancher. C'est un quarré alongé, dans lequel sont marqués, du côté du Septentrion, neuf degrés, qui conduisent à la porte d'un Portique qui est ouverte. Aux coins du Portique sont les Lavoirs. A droite & à gauche sont deux Colonnes, marquées l'une de la Lettre J, qui veut dire *Jakin* ; & l'autre de la lettre B, qui fait le commencement de *Boaz*, noms qui sont les mots du guer des Apprentifs & des Ouvriers. L'escalier dont nous venons de parler, monte sur le mur qui environne le Portique. Après vient le pavé à la mosaïque ; & un escalier de qua-

DES.



GINE

tre marches conduit sur le mur, qui mene à la porte du Sanctuaire qui est fermée. Dans ce dernier on trouve premièrement un pavé à la mosaïque ; & en avançant de là en droite ligne, un bassin, un équerre, le Saint des Saints, une Etoile qui jette des rayons, une flamme, à la droite de laquelle est la Lune dans son demi-plein, & à la gauche le Soleil levant ; enfin un Compas, & toutes sortes d'Instruments de Mathématiques, qui peuvent servir pour l'Architecture, que l'on peut voir Planche 3. Ici il est nécessaire de remarquer que dans le Livre intitulé, l'ORDRE DES FRANCS-MAÇONS TRAHI, on n'a pas distingué les Loges régulières d'avec celles qui ne le sont point, dans la description qu'on y donne des figures des Francs-Maçons. Ce qui paroît, soit en ce qu'on n'y met pas de différence entre les Apprentifs & les Compagnons ; soit en ce qu'on y a négligé de parler des lavoirs, bassins, murailles, escaliers, & flammes ; & qu'on n'a point marqué la véritable place des autres Figures.

La marche de l'Aspirant à la Classe d'Ouvrier, se fait donc en montant, d'un pas naturel, les neuf marches du premier

escalier; après quoi, lorsqu'il est parvenu au seuil de la porte du Portique, il place les pieds en forme d'équerre, s'arrête un peu dans cet endroit, vient ensuite d'un pas à la colonne *J*, autour de laquelle il marche, & d'un autre pas à la colonne *B*, autour de laquelle il marche aussi. De là il revient au seuil de la même porte, & se rend d'un seul pas sur la première marche de l'escalier qui conduit à la porte du Sanctuaire, qu'il monte de la manière ordinaire. Il s'arrête un peu, place ses pieds en forme d'équerre: après quoi il les met tous deux dans le Bassin, s'arrête, & touche du pied droit le maillet, & du gauche le Tabernacle, sur quoi il traîne aussi le pied droit. Il s'arrête encore ici, porte le pied gauche sur le Soleil, & le droit sur l'Etoile, au-dessus de laquelle il a porté le gauche; touche du droit la Lune, du gauche la flamme, & s'arrête là. Il vient ensuite d'un seul pas au compas, s'y met à genoux, remet son épée entre les mains du Surveillant, place sa main droite sur la SAINTE-ECRI-
TURE, tandis qu'il tient la gauche levée à la hauteur de la tête, & prononce le serment dans cette posture. Après cela le Maître lui dit de venir de son côté droit,

& lui explique, lorsqu'il s'y trouve, le signe, l'attouchement, & le mot du guet des Ouvriers. Leur signe consiste à porter la main droite sur la poitrine à l'endroit du cœur, les quatre doigts étendus & ferrés, le pouce écarté, à peu près en équerre, & le bras éloigné du corps, afin de faire avancer le coude. C'est le *Pectoral*. L'attouchement est le même que celui des Apprentifs, avec cette différence qu'il se fait sur le second doigt.

Le mot est *Boaz*, qu'on épelle & qu'on prononce comme *Jakin*.

Il lui fait ensuite présent du tablier des Compagnons, qui a une bavette qui pend au bas, & d'une paire de gants blancs. L'Orateur commence ensuite son discours, & le Maître lui explique les fonctions des Ouvriers, qui sont toutes de purs emblèmes. Elles consistent à polir des pierres brutes, à élever un mur à la perpendiculaire, à étendre un toit horizontalement, & à dresser une colonne de façon que ses angles ou coins soient égaux; à mesurer l'eau des fleuves, les faire couler, les arrêter, les augmenter, & les diminuer; à exercer le métier de Charpentier; à aiguïser des instruments; à brûler, à arroser; à mesurer la lumière du

Soleil , à conduire la Lune à son plein , & à mesurer les angles d'une Etoile ; à faire des fenêtres de verre , composer de la chaux , continuer le dessein des plans sans les achever , & à entretenir la flamme. Choses qui ont toutes leur signification naturelle ; savoir , de faire revenir les hommes de leurs préjugés , d'élever un retranchement & des fortifications imprenables pour la défense de la liberté & de l'égalité , & d'en poser les fondements sur la raison ; d'étendre ces prérogatives à l'infini , c'est-à-dire d'en faire part à tout le Genre-humain. La colonne dressée en angles droits , est aussi l'emblème d'une liberté soutenue par les forces de la nature , qui fait tenir la balance dans un parfait niveau , sans qu'on la fasse pencher ni pour l'un ni pour l'autre. Les fleuves désignent l'action de laver toutes ces ordures , qui sont les préjugés , qu'on peut réduire à un certain nombre , en les rapportant à certains articles principaux ; mais que l'on peut aussi faire trouver beaucoup plus nombreux , ou beaucoup moins , suivant qu'on entre dans le détail , ou qu'on l'évite ; & qu'on peut enfin faire agir. Les ouvrages en bois désignent (selon eux) l'adresse de mettre de la liai-

son entre ses idées sans difficulté, & sans que l'art paroisse y avoir part ; puisque les bons ouvriers assemblent les parties de leurs ouvrages, sans cloux & sans coups de marteau. L'art d'aiguïser les instruments indique celui d'inspirer du courage, & les pensées les plus relevées, qui nous rendent capables de mesurer la lumière ; c'est-à-dire d'approfondir les pensées, & de parvenir à une pleine & exacte connoissance des choses, sur quoi l'on peut fonder une résolution invariable. Les coins des Etoiles sont les difficultés qu'il faut surmonter, avant que d'être au fait du système. Les fenêtres de verre sont la lumière, qui doit régler le cœur & la volonté, en éclairant l'esprit & l'entendement. La composition de la chaux désigne l'union que l'on doit mettre entre tout. Car de la même manière que des briques & des pierres différentes forment un même corps par le moyen de la chaux, la doctrine de l'Ordre unit les esprits qui pensent d'une manière différente, & même opposée. Enfin l'Ouvrier doit continuer des plans commencés sans les achever, parce qu'il n'est pas encore parvenu au plus haut degré de perfection que l'on puisse acquérir dans

l'Ordre. Ainsi il ne peut faire autre chose, que de cultiver par ses conseils & ses instructions, ces utiles flammes de zele pour le bien commun, d'amour, & d'union la plus intime, dont la production & la conservation sont l'ouvrage important & le principal but de l'Ordre.

L'Apprentif ayant été instruit de cette maniere de son devoir, on prononce qu'il a véritablement été reçu Ouvrier, conformément aux solemnités de l'Ordre. Dans la suite du temps on lui enseigne le Catéchisme des Ouvriers, dont voici le contenu.

D. Etes-vous Ouvrier ?

R. Les Ouvriers me connoissent.

D. Comment vous connoissent-ils ?

R. A ce que je forme un triangle, à l'attouchement, & à la parole.

D. Faites le triangle, touchez, parlez.

R. Il donne pour réponse, le signe, l'attouchement, & le mot du guet d'Ouvrier.

D. Avez-vous travaillé ?

R. Beaucoup.

D. Combien de temps ?

R. Depuis le lever jusqu'au coucher du Soleil, à sept reprises.

D. A

D. *A quel ouvrage?*

R. A tracer des lignes, à décrire des surfaces, & à mesurer des corps.

D. *Combien durera-t-il?*

R. Je n'en fais rien; mais le temps du travail passé est plus grand que celui du travail à venir.

D. *Comment cessera-t-il?*

R. Par les derniers efforts du plus grand travail.

D. *Que commencerez-vous dans la suite?*

R. Je passerai mon temps à chanter sous l'épais feuillage, & à l'ombre délicieuse d'un ormeau, & sur un lit royal.

D. *Avez-vous la voix belle?*

R. La plus perçante & la plus claire du monde.

D. *De quel instrument jouerez-vous?*

R. De tous ceux qui servent pour la Musique.

D. *De quelle rente vivrez-vous?*

R. De celle du grand Architecte.

D. *Vous me contez des rêves?*

R. Ce que je dis n'en est pas moins vrai, pour être encore un avenir.

D. *Qui est-ce qui vous a fait ces promesses?*

R. C'est moi-même; c'est le grand

Architecte; le second & le dernier; les Maîtres, les Ouvriers, & même les Apprentifs.

D. D'où venez-vous ?

R. Du Monde des premiers des Elus.

D. Où allez-vous ?

R. Dans un Monde d'Elus meilleurs que les premiers.

D. Comment êtes-vous arrivé ?

R. En passant deux montagnes & deux plaines.

D. Comment vous êtes-vous rendu au-dessus des montagnes ?

R. J'ai franchi la première par le moyen d'une échelle de neuf échelons, & par un trou; & la seconde par un escalier de quatre marches.

D. Et comment avez-vous traversé les plaines ?

R. En allant tout droit, & en faisant une charmante promenade.

D. N'avez-vous rien trouvé à voir en chemin ?

R. Pardonnez-moi : deux fanaux sur la première montagne; & deux fleuves, dans l'un desquels je me suis baigné.

D. Pour quel endroit étiez-vous parti ?

R. Pour le Saint des Saints, où j'avois dessein d'entrer.

D. *Avez-vous réussi à cela?*

R. Oui, j'y suis arrivé, premièrement du pied gauche, & ensuite du droit.

D. *Qu'avez-vous vu là?*

R. Le Soleil levant, la Lune dans son éclat, & une Etoile qui jettoit des rayons.

D. *Quoi de plus?*

R. Les instruments de mon Art.

D. *Dans quel état avez-vous voyagé?*

R. Dans celui d'une illumination, qui n'étoit cependant pas parfaite.

D. *Par quel chemin?*

R. Par un chemin droit, courbe, & par angles.

D. *Combien de fois?*

R. Une, mais à différentes reprises.

D. *Qui vous est venu au-devant?*

R. La troupe pacifique des Elus.

D. *Que vous disoient-ils?*

R. Ils gardoient tous le silence.

D. *Que vous ont-ils fait?*

R. Ils m'ont donné une marque d'amour.

D. *Comment êtes-vous entré dans le Saint des Saints?*

R. J'y suis entré doublement lié du nœud des ténèbres.

D. *Pourquoi cela?*

R. Parce qu'il me restoit deux degrés de lumiere à recevoir.

D. *L'ar le secours de qui avez-vous été délié?*

R. Par celui du troisieme des très-excellents Elus.

D. *Que vous a-t-il donné?*

R. Une épée dégainée.

D. *Qu'avez-vous entendu?*

R. Une trompette qui faisoit retentir l'air de choses sublimes, & cela d'une maniere claire, quoiqu'incompréhensible.

D. *Comment parloit cette trompette?*

R. Par trois bouches.

D. *Qui est-ce qui en jouoit?*

R. Un esprit ardent.

D. *Pourquoi le Soleil étoit-il à son lever?*

R. Parce que j'ai fait ce chemin fort matin, à la premiere heure.

D. *Quelle beure est-il à présent?*

R. La seconde du jour le plus beau & le plus ferein.

D. *Où est votre esprit?*

R. Dans le tablier & les gants.

Voilà quel est le Catéchisme des Ouvriers, dont quelques remarques vont finir l'article.

La premiere, c'est que tandis que l'on

conduit celui qui doit monter, les Freres Ouvriers qui, avant son entrée, s'étoient servis de leur signe, emploient celui d'Apprentif, ce qu'ils continuent de faire jusqu'au dernier acte de la Réception. Lorsqu'il est fait, ils reprennent leur signe d'Ouvrier. La seconde remarque à faire, c'est qu'un Ouvrier est indispensablement obligé à passer sept ans dans cette Classe, avant que de pouvoir monter à une autre. Si on lui accorde la promotion avant ce temps-là, la Loge qui le fait n'est plus régulière, & ses décrets perdent leur authenticité.

Ce sont là toutes les particularités qu'il faut observer sur les Ouvriers. L'ouverture de la Loge, les questions, réponses & examens qui se font dans la Chambre obscure, qu'on appelle présentement celle d'Examen, & tout le reste, se fait de la même maniere que dans les Loges pour les Freres Servants, & dans celles des Apprentifs. S'il y a quelque différence, ce n'est que celle des noms, ou quelque autre, que le Lecteur sentira de lui-même.

DES MAÎTRES.

JUSQU'ici nous n'avons expliqué que les dehors de la Loge, ce qui s'y fait de moins relevé, qui n'est guères que pour le cérémonial, & qui ne donne qu'une idée grossière de l'Ordre. Mais ici nous allons sonder les profondeurs de sa Doctrine, qui nous va conduire, comme par la main, au vrai sens des emblèmes des Francs-Maçons. La Dignité de Maître est la récompense de ceux qui ont fini le temps de leur travail. Après que le Prétendant, c'est ainsi que nous appellerons celui qui doit monter à une Classe plus relevée; après, dis-je, que le Prétendant a été proposé & accepté suivant la manière déjà dite, dans une Loge ou Assemblée des Maîtres, & que le temps de sa réception solennelle est venu, son Conducteur le mène jusqu'au seuil de la porte de la Chambre obscure, dont il trouve les fenêtres parfaitement bouchées, les murs couverts d'un drap noir, & dont toute la lumière ne vient que d'une seule chandelle. C'est à sa foible lueur, & dans ce lugubre appartement,

qu'il met le tablier à la maniere des Ouvriers, & qu'on le laisse seul pour une demi-heure. Ce temps passé, l'Examineur vient le saluer sous le nom d'Ouvrier, & lui demander *s'il a une vocation parfaite pour entrer dans la Classe des Maîtres?* Le Prétendant répond que *oui*. Après quoi l'Examineur exhorte l'Aspirant à l'obéissance & à la docilité, & lui demande, *s'il veut se réjouir avec ceux qui se réjouissent, & pleurer avec ceux qui pleurent.* Le Prétendant répond que *oui*. Sur quoi l'Examineur commence à faire des plaintes, à pousser des gémissements & des hurlements, & à donner toutes les autres marques de la plus vive douleur. Enfin, étendant les bras, secouant la tête & tous les autres membres, il s'écrie par trois fois, du ton le plus lamentable : *Hélas ! hélas ! hélas ! il est mort ! il a été tué ! il a été massacré !* Cette exclamation finie, il regarde le Prétendant, & lui dit : *Frere Ouvrier, notre premier Architecte est mort, tué, massacré. Sa mémoire mérite nos larmes, & notre douleur la plus vive. Ne pleurez-vous donc pas aussi ? Jusques ici nous vous avons caché cette grande & déplorable perte, que nous avons faite. Mais il est*

temps de vous découvrir nos malheurs. Votre fidélité & votre assiduité au travail se sont soutenues jusqu'à présent, ainsi vous méritez que l'on vous fasse part de nos secrets. Notre Architecte est mort, tué, massacré. Il lui dit ensuite, que toute la cérémonie qu'il doit bientôt subir consistera en lamentations sur la mort violente du Grand Architecte, qui conduisoit l'ouvrage de tous les Francs-Maçons, & lui demande s'il veut pleurer avec les autres Freres? L'Aspirant ayant répondu que oui, l'Examineur replique : Nos plaintes puissent-elles être heureuses & bien reçues! tout nous demande des larmes; le lieu, le temps, & le sujet en exigent à l'envi. Et l'on reste dans cet état pendant un quart-d'heure. Après cela l'Examineur sort, & deux Maîtres, qu'on appelle les Conducteurs, viennent emmener l'Aspirant de la chambre, & le conduisent à la porte intérieure de la Loge. Lorsqu'ils y sont, ils heurtent à trois différentes reprises, trois fois par reprise, & ainsi ils donnent neuf coups en tout. Sur ce bruit on entr'ouvre la porte; & celui qui la garde, & celui qui doit être reçu, se font les demandes & les réponses, dont on peut voir la manière &

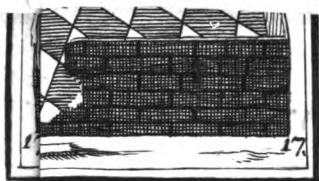
le détail dans la Réception de Freres Servants. On n'y change que ce que chacun comprend devoir l'être, c'est-à-dire les titres, &c.

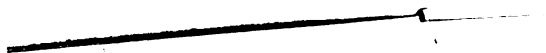
A la fin de ces compliments, l'Aspirant est introduit dans la Loge, dont je vais donner une exacte description. Je remarque d'abord que le premier Livre, que j'ai déjà cité plusieurs fois, manque d'exactitude dans ce qu'on y dit sur la figure qui se trace dans la Loge des Maîtres. Cela est venu de ce qu'on n'y a pas fait attention aux Loix fondamentales de l'Ordre, ni distingué les Loges régulières de celles qui ne le sont pas. On y a bien rapporté la mort d'*Hiram*, ses funérailles, & ce qui regarde la montagne; mais on s'est trompé sur le reste. La Loge des Maîtres représente le Temple de Salomon tout entier avec ses trois murailles, comme dans la Figure de la Loge des Apprentifs; mais il est peint comme tombant en ruine, comme démolí, comme entièrement bouleversé. Ses portes sont forcées, la breche est faite à ses murs, ses escaliers sont rompus, ses colonnes abattues, ses pavillons déchirés. Son soleil, sa lune, & son étoile souffrent une éclipse; ses fenêtres sont brisées; le Ta-

bernacle & l'Autel renversés. Tout en un mot est dans une confusion extrême, & dans un état déplorable. Il en faut cependant excepter le Mont Sinaï, sur lequel une branche de casse conserve encore sa verdure, qui demeure ferme malgré le bouleversement de tout le Temple. Voyez cette figure, Planche iv.

C'est là autour que se placent les Freres, de la même maniere que dans les autres Loges, & en réglant les places sur le rang de réception. Il y a encore un cercueil environné de larmes, & neuf chandelles allumées.

Lorsqu'on introduit l'Aspirant, le Président ordonne au dernier des Maîtres de s'étendre sur le cercueil, en tendant les pieds du côté de l'Autel. On couvre la tête de ce dernier d'un linge ensanglanté : il doit tenir la main droite sur le cœur du tablier de l'Ordre, & avoir la gauche étendue horizontalement. Après quoi le second Surveillant fait faire trois fois le tour du pavé à l'Aspirant, & le laisse enfin dans la place qui est entre celles des deux Surveillants, du côté du Nord. Il faut remarquer que tous les Freres portent un mouchoir blanc, des gants blancs, & des tabliers blancs. Ils poussent con-





tinuellement des soupirs , des gémissements , & versent des larmes , ou plutôt feignent de le faire. Ils s'essuient les yeux , étendent les bras , & font mille contorsions pour marquer leur douleur.

Ensuite le Maître ayant examiné l'Aspirant de la même manière , sur sa vocation , sur son obéissance , & sur l'accomplissement du temps de son travail , ordonne au Surveillant de lui montrer la manière de marcher des Maîtres : ce qui se fait en posant les pieds en forme d'équerre sur la porte du Nord ; ensuite avançant le pied droit , il vient sur la première marche de l'escalier , & pose le gauche sur la troisième. Il monte ainsi l'escalier , de façon que le nombre des marches passées soit toujours impair. C'est ce qu'il continue jusqu'à ce qu'il arrive à la douzième marche , où il s'arrête , en posant les pieds en forme d'équerre. Il avance ensuite le pied droit du côté de la colonne *B* , & le gauche sur l'escalier , qu'il monte encore par nombre impair , & où il place de nouveau ses pieds en forme d'équerre , en formant ainsi une double avec l'équerre désignée ci-dessus. Alors il s'arrête sans bouger , & le Maître quitte sa place de derrière l'Au-

tel, & vient vers le Frere étendu sur le cercueil. Ici l'on redouble les pleurs, les gémissements & les hurlements. Le Maître leve le linge ensanglanté, dont on avoit couvert la tête du Frere couché sur le cercueil, & les lamentations se font encore à plus haute voix. Après cela le Maître écarte les genoux de celui qui est étendu sur le cercueil, & se place entre deux; & crie : *Notre premier Architecte est mort, tué, & massacré.* Sur quoi l'on redouble encore les marques d'affliction. Ensuite le même Maître prend le gisant par la main droite, & lui tire le doigt dont on se sert pour montrer, en disant simplement : *Il est mort.* Après cela le doigt du milieu, en disant : *Il est tué.* Enfin il leve le gisant même, & s'écrie : *Il est massacré.* Ce qu'il fait & prononce de la maniere indiquée par l'Auteur. Ce Frere étant relevé reprend sa place, & le Maître dit à l'Aspirant de continuer son chemin. Ce qu'il fait précisément de la maniere dite par l'Auteur cité, & dans lequel on pourra voir le reste de tout ce qui arrive à l'Aspirant jusqu'à la fin de sa réception. Nous n'en rapporterons que ce qu'il a lui-même omis à dessein, ou parce qu'il ne le savoit pas. Le Maître

explique donc à l'Aspirant la fonction des Maîtres, qui est de verser des larmes, de pousser des soupirs, des gémissements, & des cris lamentables; des pleurs sur la mort d'*Hiram*, des soupirs sur la violence de ceux qui en ont été les agresseurs, des gémissements pour sa résurrection, & des cris lamentables sur le renvoi de cet heureux prodige.

Une autre fonction des Maîtres, c'est de distribuer aux Ouvriers leur ouvrage, & les autres choses nécessaires pour le rétablissement du Temple détruit, où l'on doit servir Dieu de la véritable manière, & suivre l'ordre qui vient de la Nature elle-même. C'est dans cette vue que les Maîtres tracent des plans, les donnent à exécuter aux Ouvriers, dirigent & perfectionnent les travaux, donnent des leçons, & font des Catéchismes aux ignorants.

Pour ce qui est du rétablissement du Temple, ils ordonnent aux Ouvriers de ramasser ensemble tous les débris, de les travailler & de les polir de nouveau, en sorte qu'on puisse rebâtir le Temple avec les mêmes matériaux qui le composoient, & que ses ruines fournissent. A la fin de ce travail allégorique, le Maître crie :

Notre premier Architecte est ressuscité; qu'il vive! qu'il vive! qu'il vive! Tous les Freres répètent ensemble la même chose d'un ton de joie & de triomphe. Ils le font par trois fois; après quoi on ferme la Loge, & chacun se retire de la maniere qui a été dite.

Le Lecteur verra sans doute avec plaisir un échantillon d'un discours prononcé dans une occasion comme celle dont il s'agit ici. *Freres, dit l'Orateur, pleurez & lamentez, riez, sautez de joie. Il est mort, & il vit; il est tué, & il se porte bien; il a été massacré, & il triomphe; on a détruit ce qu'on avoit bâti, & on a rebâti ce qui avoit été détruit. La puissance, la vertu, la lumiere, opere, dirige, illumine. Le Soleil, l'Etoile & la Lune s'éclipsent, & brillent dans leur plein. Les murs sont détruits, & ne sont point endommagés; les colonnes sont brisées & entieres; le Tabernacle & l'Autel sont renversés & dressés; le sépulchre & la vie. La montagne ne reste-t-elle pas immobile? Les arbres ne fleurissent-ils pas? Ainsi le Printemps se trouve dans l'Hiver, & l'Hiver dans le Printemps. Ces choses sont confondues, & ne le sont pas; elles paroissent, & ne paroissent pas. Quoi*

enfin? le temps viendra que l'eau & le feu se trouveront ensemble; le tigre & le chien en feront de même; le serpent & la colombe les imiteront. Travaillez; soyez prudents, pénétrants, intrépides. La main & l'esprit de l'Architecte nous conduisent. Nous acheverons. Freres, pleurez, lamentez; riez, & sautez de joie.

Voilà une partie d'une de leurs harangues, qui peut donner quelque idée du goût qui regne dans toutes. On trouvera le signe, l'attouchement & le mot du guet des Maîtres, dans le Livre que nous avons cité. Expliquons à présent en peu de mots l'allégorie.

Nous avons déjà dit ci-dessus, en parlant du système des Francs-Maçons, que sous le nom du Temple de Salomon, ils entendent la liberté & l'égalité. C'est pour cela qu'à la réception des Maîtres, ils le représentent détruit, & comme ayant toutes ses parties dans un désordre & dans une confusion horrible; afin de graver profondément dans l'esprit de l'Aspirant, que la perte de la liberté & de l'égalité, est la cause de tous les malheurs qui accablent les hommes. La mort d'*Hiram* est donc la perte de cette liberté, qu'ils disent avoir été enlevée par la force.

& par l'adresse des Agresseurs ; parce que depuis cet heureux temps, pendant lequel les hommes vivoient tranquillement, jouissoient de l'asyle du Temple de la liberté, & d'une abondance de biens qui rendoient leur joie continuelle, ils se sont vus surpris par des Tyrans, qui abusoient de leurs forces, & qui ne leur ont laissé la vie que pour la passer dans l'esclavage. C'est cette confusion, & cet état de servitude contraire à la nature, qu'on veut représenter par le désordre du bâtiment renversé. On dit qu'il doit se relever de ses ruines, parce que la liberté opprimée par la force & par l'adresse, sera rétablie par les mêmes moyens. Les éclipses du Soleil, de l'Etoile, & de la Lune, désignent les erreurs sur le culte divin, l'ignorance & la lâcheté, qui retiennent les hommes sous le joug & dans la misère. Ces Astres ne laissent pas de briller, en ce que ces préjugés n'aveuglent point les Franks-Maçons. C'est sur cela qu'est fondé tout cet as d'expressions contradictoires, dont toutes celles qui désignent quelqu'avantage regardent l'Ordre ; & celles dont le sens est opposé, regardent les Profanes. Et comme ils esperent d'exécuter un jour leur projet,
après

après avoir répandu des larmes pour la perte de la liberté, ils poussent des cris de joie, & disent à plusieurs reprises, *Notre premier Architecte est ressuscité* : C'est-à-dire, qu'il l'est dans le cœur & dans les projets de l'Ordre, & dans les mouvements qu'il se donne, & les mesures qu'il prend pour cela.

Le Catéchisme des Maîtres se trouve en partie dans le Livre que nous venons de citer, & l'on pourra lire ici le reste.

Suite du Catéchisme des Maîtres.

D. *Etes-vous Maître ?*

R. J'ai pleuré & ri, je me suis réjoui & j'ai fait des plaintes.

D. *De quoi ?*

R. De ce que le Maître étoit mort, & qu'il est ressuscité.

D. *De quelle manière étoit-il mort ?*

R. On l'avoit attaqué, on lui avoit donné trois coups, & on l'avoit malfacré.

D. *Où ?*

R. Dans le Temple de la vérité.

D. *Qui ont été ses agresseurs ?*

R. Trois monstres.

D. *Ont-ils été punis ?*

R. Pas encore , mais ils le feront dans peu.

D. *Qui les punira ?*

R. Trois prodiges.

D. *Dans quel temps ?*

R. Quand il sera venu.

D. *Par le secours de qui ?*

R. Par eux-mêmes.

D. *Comment est-il ressuscité ?*

R. Par le moyen de ceux qui seront les instruments de la punition des monstres ; leur supplice fera la résurrection de notre Pere.

D. *Vous me dites des choses surprenantes.*

R. Je me tais , je parle ; je me tais , je travaille ; je suis oisif , je travaille.

D. *Celui qui est ressuscité , peut-il mourir de nouveau ?*

R. L'Architecte le fait. Ce qui est arrivé , peut être réitéré.

D. *Qu'avez-vous vu ?*

R. De la misere.

D. *Et quelle ?*

R. Le Soleil , la Lune , les Etoiles , & le Ciel obscurcis , & le Temple de la Lumiere détruit.

D. *Où avez-vous trouvé le Pere mort ?*

R. Entre l'équerre renversée & le compas droit.

D. *Où est-il enseveli?*

R. Sur une montagne.

D. *Comment s'appelle-t-elle?*

R. Sinaï.

D. *Que signifie cela?*

R. Le Mont de Sinaï est le Siege de la Vérité.

D. *Qui est-ce qui a enseveli le Pere dans la vérité?*

R. Le mensonge.

D. *Qui l'a tiré du sépulchre?*

R. La Vérité même.

D. *Qui le conservera?*

R. L'Union des infinis.

D. *Etes-vous entré dans le Tabernacle?*

R. Je l'ai touché.

D. *Si je vous perds, où vous trouverai-je?*

R. En moi-même.

D. *Si je vous aime, que ferez-vous?*

R. Je vous aimerai en vous haïssant.

D. *Combien de routes avez-vous fait?*

R. Trois en tournant, & les autres en décrivant des triangles.

D. *Comment puis-je m'assurer que vous êtes le véritable Maître?*

R. En ce que je vous tuerai, & vous ressusciterai.

D. *Avec quelles armes?*

R. Avec celles de l'amour, & l'apparence de la fureur; avec la fureur, & l'apparence de l'amour.

D. *Comment étoient les trous?*

R. Ouverts par force.

D. *D'où venez-vous?*

R. D'un séjour de lamentation & de joie.

D. *Où allez-vous?*

R. Dans un lieu de lamentation & de joie.

Remarquons que les Maîtres portent un tablier, qui a une bavette, qu'un nœud riant levée, ferme & attachée à l'habit. Dans la réception, avant l'entrée de l'Aspirant, les Maîtres font le signe qui leur est propre, celui d'Ouvrier pendant la réception même, & enfin ils reprennent le premier lorsqu'elle est finie. S'il y a plusieurs personnes à recevoir, la première reste sur le cercueil jusqu'à ce que l'autre ait fini les tours décrits ci-dessus, après quoi elle se leve, & chacun à son tour.

Le temps des Maîtres est indéfini.

Personne ne reçoit le grade d'Architecte, si l'on ne voit d'avance en lui un goût marqué pour le système de l'Ordre. Aussi presque tous restent toujours Maîtres ; & s'ils demandent la promotion, on la leur refuse nettement, suivant les regles de l'exclusion, exposées dans l'Article des *Freres Servants*. Ou bien on leur dit, que le temps pendant lequel ils doivent rester simples Maîtres, n'est pas encore fini. Ou bien on leur proteste que le grade d'*Ecoffois* n'est en rien supérieur à celui des Maîtres, que ceux qui portent les premiers titres n'ont rien de particulier, si ce n'est qu'on les a choisis pour Inspecteurs, & qu'ils ont la peine de veiller plus particulièrement encore que les autres, & pour ainsi dire d'office, à tout ce qui a quelque rapport au bien, à l'intérêt, & à l'honneur de l'Ordre. Telle est l'excuse qu'ils emploient, sur-tout lorsque quelques Princes ou Grands-Seigneurs les pressent de les recevoir *Ecoffois*. Mais en cela les Francs-Maçons se contredisent, puisque dans une Loge régulière on ne peut en être ni Maître, ni Surveillant, si l'on est simple Maître. Cependant on peut parvenir à la dignité de Maître, ou de Protecteur National,

qui a le pas sur tous les Maîtres de Loges , ne fût-on que simple Apprentif , comme l'expérience le fait voir à l'égard d'une des Têtes Couronnées d'aujourd'hui. Ainsi c'est une marque qu'on ne peut posséder & enseigner le fond du système de l'Ordre sans être *Ecoffois* , puisque les emplois qui demandent cette connoissance ne se donnent qu'à ces derniers : au-lieu qu'elle n'est pas absolument nécessaire aux Grands-Maîtres , & aux Protecteurs nationaux , qui laissent toujours le soin de présider dans les Loges où ils se trouvent , & d'instruire les Aspirants , aux Maîtres & aux Surveillans de la Loge.



DES ARCHITECTES

O U

É C O S S O I S.

CE que nous avons dit jusqu'ici sur les Freres Servants, Apprentifs, Ouvriers & Maîtres, ne contient que peu de choses qui regardent la Doctrine ou le systême de l'Ordre. Les voiles de l'emblême & du mystere le couvrent si bien, que l'esprit le plus pénétrant ne l'entrevoit pas sans quelque peine. Mais à présent nous sommes parvenus aux Architectes, dont l'article ne doit rien contenir qui ne soit claire & facile à comprendre. Otons donc de dessus les yeux du Lecteur cet épais bandeau, dont la défiance Franc-Maçonne couvre ceux de la plupart de ses Membres, à qui elle ne se fie pas entièrement, mais qu'elle tient attachée à elle-même sans qu'ils le sentent, comme un enfant tient un oiseau par un filet, & n'en est pas moins le Maître, quoiqu'il le laisse voler à quelque distance, de sorte qu'il se croit échappé, tandis

que son Maître a encore en main le fil qui lui tient au pied.

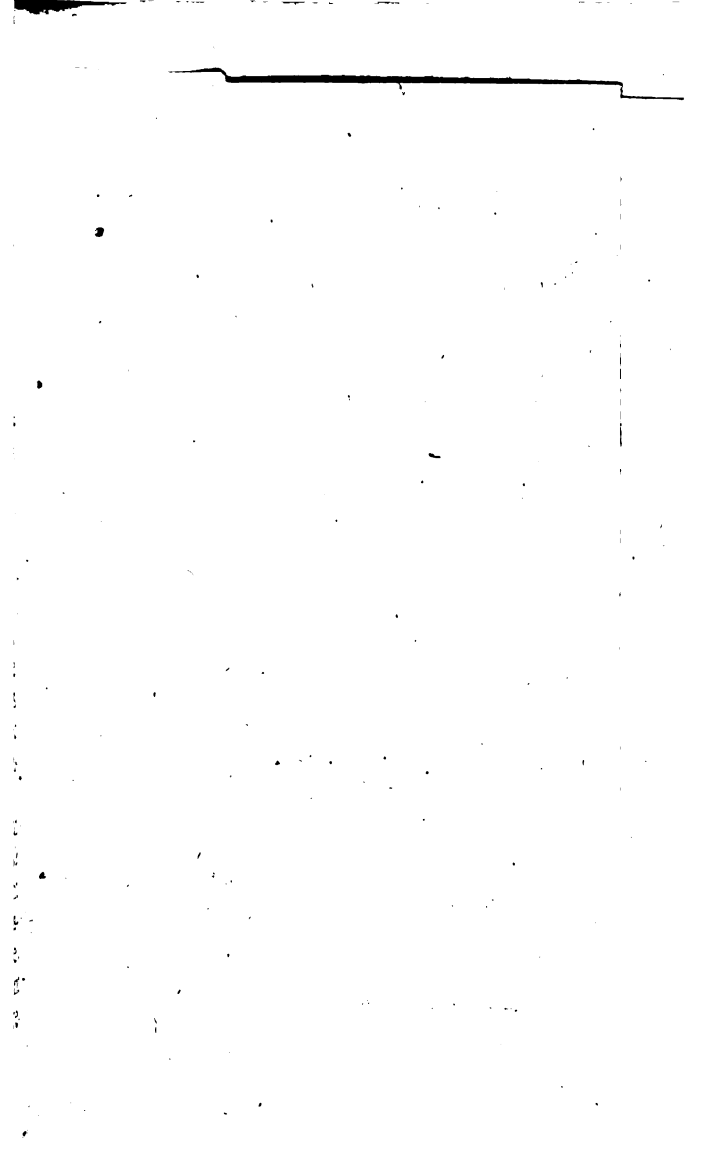
Personne n'est élevé au grade éminent d'Architecte, sans que l'on ait reconnu en lui des talents & des inclinations qui répondent parfaitement au but de l'Ordre. C'est par cette raison que tout le temps qu'on passe dans les classes d'Apprentifs, Ouvriers & Maîtres, est uniquement destiné à l'examen le plus sévère du cœur & de l'esprit. On emploie pour cela tant d'adresse & tant de ruses, que l'on parvient à découvrir les penchans les plus secrets, & que l'on sonde le fond des pensées. Doit-on s'en étonner, quand on sait que l'habileté de l'Ordre à connoître les hommes, vient d'un Fondateur aussi consommé dans cette science, que l'a été Cromwel, de qui ils sont les enfans, & qui leur a laissé pour unique héritage la prudence, l'adresse, la pénétration & la ruse, aussi bien que l'enthousiasme & le fanatisme ?

Lorsqu'un Maître Aspirant Ecoissois possède les qualités nécessaires, on le propose en pleine Loge de ces derniers, & on lui marque le temps de se présenter, de la maniere expliquée dans l'article des *Freres Servants*. Le Conducteur

& l'Examineur sont Architectes, aussi bien que celui qui garde la porte intérieure; car pour ceux qui gardent celle de dehors, ils sont toujours Freres Servants. Quand l'Aspirant est arrivé dans la chambre qu'on appelle *Obscure*, parce que c'est la même où l'on examine les Freres Servants & autres, on y apporte trois chandelles, qu'un Architecte pose sur la table, après quoi il se retire. Il est remplacé par l'Examineur, qui fait à l'Aspirant une longue exhortation pour avoir un bon courage, & se préparer à apprendre & à recevoir le système de la Société, qu'on va lui exposer sans plus employer ni figures ni emblèmes. Dans cette occasion tous deux se mettent à genoux, & l'Examineur fait avec beaucoup de dévotion une priere, où il demande à Dieu le secours du SAINT-ESPRIT, & la docilité pour l'Aspirant, & la grace nécessaire, non-seulement pour comprendre le sens du système, mais encore pour le goûter, & faire tous les efforts possibles pour le mettre en exécution. Après cela il exige un serment de garder le silence sur ce qui va lui être révélé. Dès que ce serment est fait, il lui explique le système de l'Ordre, suivant

ce que nous en avons dit au commencement de cet Ouvrage. C'est ici que les Freres Maçons déploient toute l'étendue de leur politique. Protée ne prit jamais autant de formes qu'ils en donnent à leurs dogmes, pour préparer & conduire insensiblement à ce qui fait leur grand but, c'est-à-dire, à la liberté & à l'égalité. Et en effet ils ne s'éloignent pas de celui qui leur a battu la route, & *qui aimoit mieux laisser aux autres le soin de deviner sa pensée, que de prendre celui de la leur expliquer, quoiqu'il fût maître de son style, selon que les occasions le requéroient.* Lorsqu'ils trouvent un Aspirant, dont le goût & le tempérament s'accordent tout-à-fait avec leurs desseins, ils n'emploient pas autant de détours dans leurs discours, quoiqu'ils s'expliquent cependant toujours avec beaucoup de précaution, sur-tout au commencement.

A la fin de la priere, l'Examineur demande à l'Aspirant : *S'il veut subir le cérémonial des Architectes?* l'Aspirant lui ayant répondu que *oui*, l'Examineur sonne une fois d'une petite cloche, qui est sur la table. A ce bruit viennent deux Architectes & l'Examineur se re-



10. D

12.

14.

15.

16.

17.



tire. Les deux premiers disent à l'Aspirant, de prendre une balance de la main gauche, & une épée de la droite. Tous trois se mettent ensuite à genoux, & prennent Dieu à témoin, qu'ils sont attachés à l'observation de ses commandements, qu'ils suivent la lumière de la nature, & s'appliquent à ce qui est bon & juste. Après cela, on ouvre les portes, & les deux Conducteurs menent l'Aspirant à la porte intérieure de la Loge, où ils frappent chacun trois coups. Le Portier l'ouvre, & demande à l'Aspirant : *S'il a la vocation à la liberté, à l'égalité, à l'obéissance, au courage, & à la fermeté ?* Il répond que oui. On l'introduit, & le Portier ferme.

Pour ce qui est de la figure du plancher, qu'on trace dans cette occasion, elle ne représente plus rien du Temple de Salomon, ni détruit, ni relevé. Elle ne consiste que dans les cinq figures simples, & placées en croix, qu'on peut voir dans la table v. L'Aspirant en fait le tour en commençant par le renard, & en continuant par le pélican, la colombe & le singe. Ensuite il s'arrête vis-à-vis du renard. Le Maître ordonne à tous ceux qui se trouvent avec lui, de se mettre à

genoux, & commence pour la troisieme fois une priere, pour implorer le secours de Dieu en faveur de la droiture, de la pureté & de l'équité de leurs intentions, aussi-bien que pour la prospérité de l'Ordre. Nous ne rapporterons point d'exemples de ces prieres, qui ne feroient que fatiguer le Lecteur. Il suffit de l'avertir que les Francs-Maçons de ce temps-là affectoient des inspirations divines, des extases & des enthousiasmes, qui les devroient mettre auran des véritables Visionnaires & Fanatiques, s'ils eussent agi sérieusement en cela. Mais ce qu'ils en font, n'est qu'un pur artifice pour gagner l'Aspirant, le remplir d'admiration, & l'attacher pour jamais à leurs idées & à leurs intérêts. C'est là le but où leur finesse veut parvenir, au moyen de ces transports affectés, & qui ressemblent si fort à la folie.

A la fin de la priere, le Maître dit à l'Aspirant de prononcer encore une fois le Serment. Ensuite, sur l'ordre du Maître, le second Surveillant montre à l'Aspirant la maniere de marcher. Du premier pas il le fait venir sur le *Renard*, du second sur le *Singe*, du troisieme sur le *Lion*, du quatrieme sur le *Pélican*, du cinquieme sur la *Colombe*. Alors il vient

vis-à-vis du Maître, qui exige encore un Serment de lui, le fait venir à sa droite, & lui explique les signes, attouchements, & mots du guet, qui distinguent les Architectes des autres Freres.

Le signe est de poser la main droite sur l'épaule gauche, & de la traîner jusques sous la cuisse droite; & la main gauche sur l'épaule droite, & de là sous la cuisse gauche; de mettre ensuite ses deux mains sur ses hanches, en faisant deux anses. L'attouchement consiste à se prendre réciproquement les mains en les étendant, & à s'en frotter la paume avec le doigt du milieu en se baissant le front. Le mot du guet est *Adonai*, qui signifie *Dieu*, & qu'ils prononcent lettre après lettre, & syllabe après syllabe, comme les autres mots du guet.

Après l'explication de ces choses, le Maître ordonne à l'Orateur de commencer son discours. Cette piece est un tissu de subtilités, soutenues d'un enthousiasme continuel. Je rapporterai quelques mots d'une de ces harangues, suivant que ma mémoire me les fournira. Voici le morceau. *La finesse, la dissimulation, le courage, l'amour, la douceur, la ruse, l'imitation, la fureur, la piété, la*

tranquillité, la malice, la bouffonnerie, la cruauté, la bonté, & l'amitié, sont une même chose, se font dans une même chose, & viennent d'une même cause : elles séduisent, inspirent de la joie, & causent de la tristesse, procurent de l'avantage & des jours sereins. Il y a cinq de ces choses, & cependant elles n'en font qu'une. Bientôt ! bientôt ! bientôt ! Par celui qui est, qui sera, & qui a été. Le reste du discours étoit dans le même goût : & quelque obscures que ces choses paroissent, elles ne laissent pas d'être fort claires, si l'on fait attention au rapport qu'elles ont aux Figures qui désignent le caractère des Francs-Maçons. La finesse du renard, est donc celle sous laquelle l'Ordre cache son but. L'imitation du Singe, cette souplesse d'esprit & cette adresse avec laquelle les Francs-Maçons s'accommodent aux divers talents & aux goûts des Aspirants. En effet, ce que nous avons dit ailleurs, qu'ils concilient des opinions contraires, & qu'ils unissent des inclinations opposées, se fait en feignant d'abord de se conformer aux sentiments des autres, & en découvrant seulement dans la suite, & peu-à-peu, ceux qui leur sont particuliers, de maniere

que pied à pied ils vous mènent à leur système. Le lion marque la force & le courage de ceux qui composent la Société, & fait sentir qu'ils ne manquent pas des qualités nécessaires pour parvenir à leur but. Le pélican est une emblème de la générosité, & de la tendresse réciproque qui regne entre tous les Freres. L'humeur paisible de la colombe est destinée à représenter la paix, & toutes les autres douceurs qui seront le fruit de l'exécution du grand projet. Les propriétés de ces animaux expriment donc la doctrine & le but des Francs-Maçons, & les moyens dont ils se servent; puisqu'ils emploient la finesse du renard pour *tromper*, & pour amuser & divertir; la souplesse & l'imitation du singe, & même certains tours, qui d'abord, & tandis qu'on en ignore le but, ne paroissent guere plus sérieux que ceux de cet animal. La force du lion est le moyen de *causer de la tristesse* à leurs ennemis. La bonté du pélican, marque leur zèle pour le bien du parti dont *ils procurent l'avantage*. Et la tranquille & douce colombe annonce cet *âge d'or* & ces *jours sereins* promis dans le morceau de discours rapporté ci-dessus.

Il n'est pas nécessaire de s'étendre davantage sur l'explication de ces dogmes. Du premier coup d'œil jetté sur la Table v. on reconnoît le but de l'Ordre, & les moyens qu'ils veulent employer pour en tenter l'exécution. Il faut seulement remarquer combien ils sont habiles dans ce que la politique a de plus difficile; c'est l'art de persuader le faux, & de le donner pour le vrai. Car pour inspirer aux Aspirants le desir de la liberté, & le dessein de secouer le joug, ils n'attaquent point de front ni ouvertement la Religion, ni le Gouvernement. S'ils le faisoient, ils pourroient trouver de la résistance, même dans les scélérats, & dans les ennemis de tous les Souverains. Lors même que nous rejettons un sentiment comme faux, nous ne passons pas tout d'un coup à un sentiment tout-à-fait contraire. Cela ne se fait qu'en passant par plusieurs milieux, qui rendent le changement moins sensible. C'est pour cette raison que les Franks-Maçons commencent par montrer ce que l'égalité & la liberté la plus parfaite ont de juste, d'avantageux & d'agréable. Ils déploient sur cela toutes les voiles de leur éloquence. La nature de l'homme, le but du Créateur

teur en le formant, les moyens qu'il lui fournit pour sa conservation, & le culte qu'il en exige, leur fournissent une foule de preuves. Ils peignent des plus noires couleurs, l'injustice de ceux qui ont banni la liberté & l'égalité. Ils déplorent la dégradation & l'avilissement de la Nature humaine, qui, malgré la noblesse de son origine, ne laisse pas de languir sous le joug de la servitude. De là, quoi de plus aisé à conclure que la grandeur de l'avantage que l'Ordre doit procurer au Genre-Humain, en le rétablissant dans ses droits naturels & dans ses anciennes prérogatives! Ainsi ils élèvent le projet jusqu'au Ciel. Leur habileté en cela surpasse celle des plus grands Orateurs. Ainsi, comment ne réussiroient-ils pas à faire goûter une chose aussi agréable & aussi flatteuse, qu'une parfaite indépendance & une égalité qui vous délivrent de toute espèce de Supérieur?

En cela, comme dans tout le reste, les Francs-Maçons suivent parfaitement les traces du rusé CROMWEL. Lorsqu'il commença, en 1653, à tâcher de parvenir à la suprême Puissance, il fit d'abord les discours les plus forts, sur l'inutilité de l'Autorité royale, & même sur

la grandeur du fardeau qu'elle étoit pour le Royaume; sur la honte qui rejailissoit sur sa Nation, de se soumettre en esclaves & en aveugles à un seul homme, qui peut abuser de son pouvoir, & rendre tous ses Sujets le jouet de ses caprices. Ensuite, du consentement de ses amis, il rassembla environ cent vingt Grands-Seigneurs, à qui il fit *sur la crainte de Dieu, & sur l'honneur dû à son nom*, un discours qui étoit rempli de passages de l'ÉCRITURE; il les fit ressouvenir de la merveilleuse bonté & du soin continuel de la providence de Dieu : de là il prit occasion de leur faire voir la validité de leur élection, & il les assura par plusieurs arguments, la plupart pris de l'ÉCRITURE-SAINTE, qu'ils avoient une vocation évidemment légitime pour se charger de la suprême Autorité : il finit en les priant d'avoir un tendre égard pour les personnes d'une conscience délicate. C'est ainsi qu'il leur découvrit que c'étoit eux qui devoient être en possession de la Souveraineté. Après cela il ordonna un jeûne pour obtenir de Dieu qu'il daignât les inspirer tous.

Pendant ce temps-là, les amis de CROMWEL, secondant ses ruses, déter-

minerent de choisir un Conseil, composé de personnes pieuses, capables & discrètes, & de nommer le Lord-Général, Protecteur des trois Nations. C'est de la même manière que les Francs-Maçons ont l'habileté d'avancer leur projet, en feignant de s'occuper de toute autre chose. Et il seroit à souhaiter qu'ils n'eussent pas des desseins aussi vastes, & qu'ils ne tramassent pas des complots aussi dangereux que leur Fondateur, *cet homme extraordinaire, que l'on a vu monter sans beaucoup de peine sur le Trône de trois Royaumes, & qui, sans avoir le titre de Roi, avoit plus d'autorité & de pouvoir que n'en eut jamais aucun Roi avant lui.* Les moyens qu'il a employés, ont été un profond silence, beaucoup de ruses & d'enthousiasme, & une hypocrisie surprenante. Et quels sont les appuis de l'Ordre des Francs-Maçons? Ne sont-ce pas précisément les mêmes qualités, & la même conduite?

Pour satisfaire entièrement la curiosité du Lecteur, nous croyons qu'il est nécessaire de tracer ici au juste le plancher des Architectes, dont nous n'avons donné qu'une idée imparfaite p. 299. A la droite du *renard* est représentée une *caisse de*

tambour ; à la droite du *singe*, un *joug* ; à la droite du *lion*, deux *épées croisées* ; à la droite du *pélican*, une *balance* ; enfin à la droite de la *colombe*, la *renommée*. Or ces cinq *animaux* & ces cinq *attributs* font seulement la base du plancher, sur laquelle est élevé un bâtiment d'un très-grand goût, & de la façon suivante. Sur chaque *animal* & chaque *attribut* est posée une *colonne*, appuyée en partie sur l'*animal*, & en partie sur l'*attribut*. Ces *colonnes* sont d'une matière solide, & en forme de trois limaçons ou cordons qui serpentent autour du corps des *colonnes*, dont les chapiteaux sont fort simples. Sur ces *colonnes* s'élève superbement le Temple de la *Vérité*, de la *Liberté* & de l'*Egalité* : il a trois *portes*, trois *fenêtres*, trois *étages*, & quatre *façades*. Le toit est uni & sans pente : à chacun de ses coins se voient quatre *figures* ou *statues*, qui représentent des *femmes* tenant une *balance* & un *cercle*.

Par ce que nous avons dit, il n'y a qu'un moment, des *animaux*, on peut aisément comprendre le sens de ces *attributs* ; car ils renferment tous un sens mystique, relatif à la Société : ils marquent les *ordres* du Maître, l'*obéissance*

que les Freres leur rendent, l'*exécution* ou l'*usage* des *forces*, l'*égalité* ou la *liberté* qui en sont les *fruits*, & enfin la *gloire* que les Francs-Maçons s'acqueront, en méritant d'être célébrés par tout l'Univers, comme les Réparateurs de ses pertes, & les Libérateurs de tout le Genre-Humain.

Comme nous avons déjà expliqué ce que veulent dire les figures & les animaux, il ne nous reste présentement qu'à faire connoître ce que veut dire le bâtiment. Le Temple de la *Liberté* & de l'*Egalité*, qui est soutenu par la solidité des colonnes, qui signifie la *durée*, non-seulement du côté du droit, mais encore du côté de l'utilité & de la nécessité de leurs prétendus projets; ce Temple, dis-je, est posé sur la *finesse*, le *déguisement*, la *force*, l'*amour* & la *paix*, & sur ce que nous entendons par *commandement*, *obéissance*, *exécution*, *justice* & *renommée*. Les trois limaçons ou cordons signifient la *Force*, la *Religion* & la *Nature*, qui sont extrêmement unies ensemble; & même tellement, que l'on pourroit dire que la matiere de ces colonnes n'est autre chose que la *Force*, la *Religion* & la *Nature*. Il faut donner le même sens aux trois fenê-

tres, aux trois portes, & aux trois étages. Ce n'est pas tout : les quatre *façades* signifient les quatre *Points cardinaux*, c'est-à-dire, les quatre Parties du monde, où les Francs-Maçons veulent répandre leur doctrine. Quant aux *femmes* qui sont sur le *toit*, il est bien facile d'induire qu'elles signifient le but de la Société, c'est-à-dire, qu'elle entend que tout l'Univers soit instruit, & qu'absolument personne au monde n'ignore ses dogmes.

Nous ne jugeons pas à propos de nous étendre sur quelques autres réflexions qu'on pourroit faire sur cette disposition de figures singulieres, parce que nous supposons que la doctrine, dont nous avons donné plusieurs fois l'explication, & qu'outre cela, les emblèmes que nous avons développés plus d'une fois, fuffisent ensemble pour mettre en état un Lecteur sensé d'en comprendre le vrai sens. Mon intention est bien néanmoins d'applanir dans ce Livre toutes les difficultés, de révéler d'une façon bien distincte tous les mysteres, & de mettre en évidence jusqu'aux plus petits intérêts de la Société, c'est-à-dire, jusqu'aux moindres des choses que l'Ordre prescrit. Enfin, je veux épuiser absolument la ma-

tiere, & je serois bien fâché de négliger un seul des articles qui pourroit tenter quelqu'autre Franc-Maçon d'écrire & de mettre au jour ce que j'aurois omis. Qui plus est, je veux réduire toute la Société à renoncer à la prétention de se flatter qu'il y auroit encore quelque mystere caché qui auroit échappé à ma vigilance, & c'est à quoi je me suis engagé envers le Public : je le prends à témoin que j'aurai fidèlement & scrupuleusement tenu ma parole ; de façon que je me délecterai à contempler les Francs-Maçons comme désolés d'être hors d'état de voir le moindre jour à se retrancher, & à pouvoir prétendre me faire passer pour un homme qui voudroit abuser de la facilité du Public à se laisser tromper, surtout en fait de choses qui lui sont si peu connues. Cependant mon dessein n'est pas d'entrer dans un détail scrupuleux de toutes les minuties qui suivent de ce que j'ai dit, voulant laisser quelque chose à l'imagination du Lecteur.

Mais je crois qu'il est bon d'ajouter ici un mot sur la différence qu'il y a entre ce plan de Logé & les quatre premiers. Les Freres Servants, les Apprentifs, les Compagnons & les Maîtres, ne font,

dans les quatre premiers plans en question, qu'ébaucher extérieurement le Temple de SALOMON, avec les outils à bâtir ; & les Ecoffois, au contraire, en font un bâtiment parfait. On regarde ceux-là comme des Aspirants, qui se récrient à la vue des difficultés, & du temps immense qu'exige la construction de ce Temple mystérieux, qui n'est plus qu'un monceau de pierres, qu'un Temple détruit de fond en comble, mis au pillage quand ils sont parvenus à la qualité de Maîtres. Au contraire, ceux-ci, c'est-à-dire, les Ecoffois, dès le moment de leur réception, trouvent leur Temple exact dans ses proportions, admirable dans ses dispositions, recherché dans ses ornements, & enfin parfaitement construit. Aussi, comme le rétablissement du Temple de SALOMON n'est qu'un emblème de leur but & de leur doctrine, & comme, bien loin de là, le but de ceux qui remplissent les quatre premières Dignités semble n'avoir été que comme projeté, par cette même raison on regarde l'ouvrage de la dernière Loge, c'est-à-dire, de la Loge des Ecoffois, comme porté à sa perfection ; parce qu'il n'y a rien de caché pour eux, soit dans ce qu'il y a de

mystérieux, soit dans ce qui est simplement cérémonial. Regardez la Figure, qui ne représente pourtant que les *animaux*, qui font une partie de la base.

Quoi que nous en disions, quand on procède à la réception d'un Candidat Écossais, il n'est pas de règle qui oblige de lui faire connoître à l'instant de sa réception, l'objet de la Société en termes clairs, mais seulement en termes insuffisants, pour lui donner tout-à-fait à entendre la morale & la politique qui sont universellement reçues. En effet, le soir de sa réception, on ne lui dit autre chose, sinon que la *liberté* & l'*égalité* entre les Freres sont l'unique but de la Société, & que le Temple dessiné, les mysteres, les emblèmes & les métaphores sont des similitudes qui cachent le vrai but aux yeux des esprits foibles; choses qui font goûter insensiblement le vrai sens, au point de faire épouser leur sentiment: après quoi ils disent que cette *liberté* & cette *égalité* ne peuvent s'acquérir qu'avec une fermeté d'ame singuliere. Pendant ce temps-là ils goûtent déjà entr'eux la douceur de cet état, non-seulement en se communiquant mutuellement leur science & leurs projets, mais encore en

vivant dans la plus parfaite intelligence, amitié & tendresse. Ensuite, chacune des Assemblées Ecoſſoifés, ſi l'Architecte reçu en dernier lieu donne des marques d'une parfaite docilité pour le but de la Société; alors, dis-jé, on lui découvre le deſſous des cartes, ou plutôt l'objet capital de la Société, qui eſt de réduire tous les hommes à une égalité réciproque, & de donner au Genre-Humain la liberté naturelle. Enfin, après quelques jours d'aſſemblées, ils diſent ouvertement que l'expreſſion de *rendre tous les hommes égaux entr'eux & le Genre-Humain libre*, comprend indiftinctement toutes les perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles puiſſent être, ſans même en exclure les Princes, les Magiſtrats, les grands & les petits.

Ce grand pas une fois fait, il ne leur reſte plus qu'à imaginer les moyens de parvenir à leurs fins. Nous avons inféré dans la 1. partie de ce Livre, quelques moyens dont les Franks-Maçons prétendent ſe ſervir pour venir à bout de leurs projets. A quoi nous ajouterons ici leur raiſonnement favori. *Quiconque a un projet en tête, doit ne perdre aucune occaſion qui puiſſe le mener à la fin qu'il s'eſt pro-*

posée. Or si la *Raison*, la *Religion* & la *Nature* les excitent à chercher la *liberté générale & l'égalité*, comme un bien qui *appartient à tout le monde*, comme quelque chose d'*utile & de raisonnable*, donc les Francs-Maçons doivent, par les mêmes raisons, faire tous leurs efforts pour parvenir à ce but. Il n'y a là rien qu'on ne fasse en tout ce qu'on entreprend, puisque la première chose qu'il y a à faire, c'est de commencer à surmonter les difficultés qui s'y rencontrent. Les Francs-Maçons ne trouvent rien qui les effraie davantage, que la puissance des Souverains, & l'autorité des Magistrats; les uns & les autres mettront tout en usage pour le maintien de leurs droits, de leur supériorité, & ne se détermineront jamais à déposer, de gré & sans résistance, les rênes de l'Empire, ni à s'abaisser jusqu'à prendre l'état de particulier : il est donc absolument nécessaire d'applanir cette difficulté, après quoi tout ira de suite. Tous les hommes en général, excepté les Souverains, gagneront beaucoup, si l'événement répond aux intentions; mais de crainte de ne pas réussir dans l'entreprise, de crainte de ruiner de fond en comble la Société, & enfin de

crainte d'être honteusement anéantie lorsqu'elle seroit obligée d'opposer la force à la force contre les Princes, elle espere & se flatte de trouver l'occasion de surprendre les Souverains : alors la *surprise* unie à la force, fera comme la cheville ouvrière de tous les stratagèmes imaginables.

Je me suis trouvé plusieurs fois dans les Loges où l'on examinoit scrupuleusement cette délicate matière. J'avois dessein d'y sonder le cœur d'un chacun, pour me former une idée juste de la Société; c'est pourquoi je ne négligeois ni ruses ni flatteries, pour donner à entendre que j'étois extrêmement zélé & scrupuleux, c'est-à-dire, que je faisois connoître que j'étois très-attaché à la doctrine, & dans une grande perplexité quant à l'effet & à l'exécution. De pareils sentiments ne manquoient pas d'animer toute la Société à me rendre service; aussi les plus habiles & les plus expérimentés faisoient-ils tous leurs efforts pour répondre à mes doutes, d'autant plus qu'ils étoient assurés que cette entreprise étoit une de celles qui sont plus difficiles à penser qu'à exécuter. Comme ils m'ouvroient leur cœur, tout ce que j'écris part d'après eux.

J'ai toujours reconnu dans leurs dis-

cours , que l'esprit de la Société étoit tout-à-fait semblable à la conduite de CROMWEL, & cela si visiblement, que la doctrine, les projets, les actions & les pensées des Francs-Maçons étoient autant de copies de cet Original, qui s'est acquis tant de réputation. Si je n'entre pas plus avant dans les preuves, c'est pour pouvoir attendre de pied ferme des contradicteurs, soit parmi les Francs-Maçons ignorants, soit parmi les Ecoffois qui pourroient s'en fâcher.

Il faut enfin remarquer que la Loge des Architectes se tient avec le plus grand secret, & avec encore plus de précautions, si la chose est possible, que toutes les autres assemblées des Francs-Maçons. Ceux que nous appellons ici *Architectes*, sont aussi nommés quelquefois *Ecoffois*, noms qui sont parfaitement synonymes. D'autres leur donnent encore les titres de *réformés*, de *serpents*, de *pacifiques*, & de *silencieux*. D'où viennent tant de noms différents d'une même chose? C'est ce qu'il est facile de deviner, si l'on réfléchit que la Société regarde le secret comme le fondement du succès de son projet; & qu'en donnant ainsi plusieurs noms à une même chose, si l'on

formoit quelque soupçon contre quelques-uns de ceux qui portent ces titres particuliers, il ne s'ensuivroit pas pour cela que le Corps même de la Société en fût l'objet. Admirable politique ! qui fait ne point balancer entre l'intérêt public & l'intérêt particulier.

Pour ce qui est du *tablier* & des *gants*, dès que l'Aspirant est entré dans la Loge, il les quitte, parce que les autres Freres Architectes n'en portent point non plus. Ils ont seulement chacun une *Balance* & une *Epée* dans les mains. Leur Loge n'a point d'Autel ; on y prête serment en touchant l'ÉCRITURE-SAINTE, que le Maître tient de la main droite. Les Freres sont placés de la même manière que dans les autres Loges, & l'on ne fait aucun bruit.

J'ai encore un mot à dire des Architectes. Après avoir fait faire à leurs Récipiendaires la marche du *tambour au joug*, & du *joug aux épées*, à la *balance* & à la *renommée*, ils leur ordonnent de demeurer immobiles vis-à-vis le *Temple*, d'avoir en même-temps les pieds en équerre sur la *colombe* & la *renommée*, & de plus d'avoir aussi en même-temps le visage tourné du côté du *bâtiment*. Alors

le Maître commande au Récipiendaire d'en examiner attentivement la régularité, la symmétrie, la construction, & toutes les parties qui le composent. Les trois *fenêtres*, les trois *portes*, les trois *étages* signifient la *Raison*, la *Religion* & la *Force*, de même aussi que les trois sillons des colonnes. Les quatre *faces* & les *statues* veulent dire l'Univers entier, où l'on doit introduire la *justice*, la *liberté* & l'*égalité*. Ici on renouvelle le serment, on apprend la maniere de faire le *signe*, l'*attouchement*, & enfin le *mot du guet* : enfin l'Orateur fait son discours, la Loge se ferme, & tout est consommé.



CATÉCHISME

DES

ARCHITECTES.

LE Catéchisme des Architectes est court, & tous sont obligés à le savoir par cœur, peu de mois après leur réception.

D. Etes-vous Architecte?

R. Demandez-le au Sous-Architecte.

EXPLICATION.

C'est le Maître de la Loge, qui est toujours un Architecte.

D. A quoi vous connoît-il?

R. A la maniere de croiser, de joindre, & de parler.

EXPLICATION.

C'est le signe, l'attouchement, & le mot du guet.

D. Combien avez-vous d'années?

R. Six mois, sept ans, & un temps illimité.

EXPLI-

EXPLICATION.

Cela signifie qu'on a passé par les classes d'Apprentif, d'Ouvrier & de Maître.

D. *Qu'avez-vous trouvé?*

R. La ruse, la bouffonnerie, la force, l'amour, & la paix, auprès de quoi j'ai passé suivant l'ordre des places que ces choses occupoient.

EXPLICATION.

Ces diverses choses sont les figures tracées sur le plancher.

D. *D'où venez-vous?*

R. De la lumière du Midi.

EXPLICATION.

D'entendre la véritable exposition du système de l'Ordre.

D. *Où allez-vous?*

R. Dans le sein de l'Architecte, d'où j'étois venu.

EXPLICATION.

Dans l'état où Dieu m'avoit mis en me créant.

322 DE L'ORIGINE

D. *Que ferez-vous lorsque vous y ferez ?*

R. Je vivrai tranquillement.

D. *Où est-ce que demeure le Grand Architecte ?*

R. Dans la balance qui se trouve en lui-même.

E X P L I C A T I O N.

Cela est fondé sur ce que la justice est essentielle à Dieu & que la balance est le symbole de cette vertu.

D. *Qui vous montre le chemin ?*

R. La prudence & la force.

D. *Combien avez-vous fait de voyage ?*

R. Un, mais de plusieurs manières.

E X P L I C A T I O N.

C'est celui qu'il fait depuis sa sortie de la Chambre obscure.

D. *Qui avez-vous rencontré ?*

R. Tous gens qui m'étoient parfaitement égaux.

E X P L I C A T I O N.

Tous ceux qu'il trouve dans la Loge, sont Architectes comme lui.

D. *Dans quel équipage, & avec quelle suite marchiez-vous ?*

R. La justice & l'équité marchoient devant moi.

EXPLICATION.

Il parle de la balance, & de l'épée qu'il portoit.

D. *Combien avez-vous tué de monstres ?*

R. Trois.

D. *Avec quelles armes ?*

R. Avec des armes de la même nature en apparence, & cependant tout-à-fait différentes.

EXPLICATION.

Ces monstres sont la *superstition*, la *tyrannie*, & la *violence*. On en triomphe par le moyen de la *véritable Religion*, de la *nature*, & de la *force*, qui leur ressembtent.

D. *Comment va votre santé ?*

R. Je porte un enfant dans mes flancs, quoique je sois homme.

D. *Combien de temps le porterez-vous ?*

R. Cela n'est pas décidé, mais en attendant j'accouche très-souvent.

D. *Qui sera l'Accoucheuse?*

R. Minerve.

D. *Qui sera l'Oncle?*

R. Mercure.

D. *Et le Pere?*

R. Un de mes égaux, & moi.

EXPLICATION.

L'enfant, c'est le projet de l'Ordre, qu'il cache & laisse mûrir dans son sein. Il accouche en instruisant les nouveaux Membres de la Société. Minerve marque ici la ruse que les Francs-Maçons nomment la *sagesse*, & Mercure l'*art de persuader*.

D. *Combien avez-vous d'amis?*

R. Le nombre n'en est pas fixé.

EXPLICATION.

Celui des Freres ne l'est pas en effet.

D. *D'où est le commencement?*

R. De l'infini, qui produit le fini.

EXPLICATION.

C'est Dieu.

D. *D'où viendra la fin?*

R. Elle ne viendra jamais.

D. Où prendra-t-on du secours ?

R. Le plus fort viendra du dedans, & le plus efficace du dehors.

D. Qu'avez-vous promis ?

R. De me reposer en travaillant toujours, & d'achever à la fin.

EXPLICATION.

Ceci exprime la maniere dont un Franc-Maçon travaille sans cesse à l'avancement de ses projets, quoiqu'il le fasse sourdement, & sans qu'on s'en apperçoive ; de façon qu'il semble oisif, lors même qu'il fait le plus d'efforts pour achever l'exécution de ses desseins.

D. Pourquoi portez-vous le titre d'Architecte ?

R. Parce que ma profession est de tracer des plans de bâtimens.

D. D'où tirez-vous la craie ?

R. De moi-même.

D. Et l'ardoise sur quoi vous dessinez ?

R. Aussi de moi-même.

D. Et les pierres, le bois, & les autres choses nécessaires pour bâtir ?

R. De moi-même, & des autres, tant amis qu'ennemis, tant de ceux qui favorisent nos desseins que de ceux qui s'y opposent.

EXPLICATION.

Tout le monde contribuera, à dessein ou non, au succès des vues de l'Ordre.

D. Qui demeurera dans l'Edifice que vous bâtissez?

R. Moi, & tous ceux qui le voudront.

D. Quelle est la lumière qui éclaire cet édifice?

R. Elle est invifible.

EXPLICATION.

C'est la Raifon.

D. De quel flambeau vous servez-vous la nuit?

R. Du même que je viens d'indiquer.

D. Quels font les fondemens de votre édifice?

R. Le renard, le finge, & le lion.

D. Quel avantage en tirez-vous?

R. La douceur & la paix.

D. Que font les Habitants?

R. Ils entretiennent le pélican & la colombe.

D. Avec quelle nourriture?

R. Avec des paroles.

EXPLICATION.

Ces paroles sont les *discours*, les *biéroglyphes*, & les *emblèmes*.

D. *Comment vous appelez-vous ?*

R. Rusé & simple.

EXPLICATION.

Prudent comme le renard, & pacifique comme la colombe.



DU LANGAGE

PAR SIGNES

DES FRANCS-MAÇONS.

LA Société a toujours imaginé des stratagèmes pour n'être pas trompée ; mais il faut convenir que de toutes les cérémonies qu'elle a inventées, soit pour recevoir de nouveaux Candidats, soit pour se reconnoître entr'eux, celle du langage par signes est la plus mystérieuse, la plus difficile, & la plus sûre. On a grand soin de n'apprendre ce langage qu'à un très-petit nombre de personnes, & de borner le mérite des Membres à cette unique connoissance, qui est regardée comme une perfection sans égale. C'est pourquoi il est nécessaire d'être reçu à la Loge des Ecoissois, pour en être instruit.

Or cette espèce de langage par signes, n'est autre chose qu'un geste ou un mouvement particulier des doigts, qui exprime les lettres de l'Alphabet de chaque Langue ; de sorte qu'à l'aide de ce geste

ou mouvement des doigts, les Francs-Maçons se communiquent réciproquement leurs pensées, avec autant de clarté que s'ils s'entretenoient dans leur Langue maternelle. En cela on doit les considérer comme des Comédiens ou des Pantomimes, & comme les Inventeurs d'un nouveau langage qui leur est particulier. Et comme ce langage doit être regardé comme quelque chose de nouveau, de curieux & de singulier, le Lecteur ne doit être saisi ni d'ennui ni de dégoût, s'il lui paroît difficile à la première vue. Mais venons aux divers signes qu'ils emploient pour se communiquer entr'eux leurs idées.

Pour l'A, on élargit, 1°. le pouce & l'index de la main droite : 2°. on ferme les trois autres doigts, de manière que si les deux premiers étoient aussi fermés, la main & les doigts formeroient le poing : & 3°. enfin on porte & on applique sur les deux levres l'espace qui divise le pouce & l'index, tellement que celui-ci semble vouloir toucher l'oreille gauche, & celui-là l'oreille droite.

Pour le B, on étend l'index & on courbe le doigt du milieu, de façon que le bout touche la seconde jointure de l'index, & positivement dans la place qui regarde en

quelque sorte ce doigt du milieu : d'ailleurs les autres doigts doivent être fermés.

Pour le C, on fait un demi-cercle ou une demi-lune avec le pouce & l'index, & l'on tient en même-temps les autres doigts fermés.

Pour le D, on étend le doigt du milieu, & l'on courbe l'index, de façon qu'avec le bout on en touche la seconde jointure du doigt du milieu, & cela dans la place qui regarde exactement l'index ; & de plus, on tient les autres doigts fermés.

Pour l'E, on étend l'index, dont on porte le bout à la partie inférieure de l'œil droit, & il faut avoir aussi les autres doigts fermés.

Pour l'F, on ouvre la main droite, puis on la met d'abord sur l'épaule gauche, ensuite sur le côté droit, & enfin on tire une ligne avec le bout du petit doigt, en le conduisant continuellement de l'épaule gauche au côté droit.

Pour le G, on touche le bout d'en-bas de l'oreille droite avec ceux du pouce & de l'index, en pinçant par ce moyen cette partie inférieure de l'oreille, & on tient les autres doigts fermés dans le sens qu'on les ferme en faisant l'A. *NB.* Cette manière de fermer les doigts, doit s'obser-

ver dans toutes les occasions où il est purement & simplement prescrit de fermer les doigts, à moins qu'il n'y ait une autre regle bien distincte & bien précisément expliquée.

L'H est une de ces lettres dont l'exécution demande beaucoup d'attention. Pour en venir à bout, il faut mettre l'index & le doigt du milieu de la main droite bien étendus sur l'index & sur le doigt du milieu de la main gauche, en observant de les étendre autant que ceux de l'autre main doivent l'être. *NB.* Ces deux doigts de chaque main doivent être séparés l'un de l'autre; mais chacun de ces doigts doit se toucher, c'est-à-dire, que les deux index doivent se toucher, & ainsi des deux doigts du milieu.

Pour l'I, on tient le petit doigt de la main droite baissé perpendiculairement, & il faut avoir les autres doigts fermés.

Pour le K, on étend l'index de la main droite, & on le met sur l'index & sur le doigt du milieu de la main gauche; cependant ces deux derniers doivent être écartés & séparés. *NB.* Il faut bien remarquer que l'on est obligé de mettre cet index de la main droite sur les doigts en question de la main gauche, de façon que

le bout de l'index débordé le plus qu'il se peut. Enfin on tient les autres doigts fermés.

Pour l'L, il faut élever perpendiculairement le doigt du milieu de la main droite, & tenir les autres fermés.

Pour l'M, on baisse perpendiculairement l'index de la main droite, le doigt du milieu & celui qui le suit, & l'on ferme le pouce & le petit doigt.

Pour l'N, on pratique la même chose que pour l'M, excepté que pour faire l'M il faut tenir trois doigts baissés perpendiculairement, & que pour l'N, il n'est besoin que de deux doigts, savoir l'index & le doigt du milieu, que l'on tient perpendiculairement baissés. Il est bon d'ajouter que les trois autres doigts doivent être fermés.

Pour l'O, on forme un cercle avec le pouce & l'index de la main droite, & l'on tient les autres doigts fermés.

Pour le P, il n'y a pas plus de difficulté à le trouver qu'à trouver le B; car, pour former le B, on leve perpendiculairement l'index &c. & pour former le P, il ne faut que baisser perpendiculairement le même index, en observant d'ailleurs tout ce qu'il faut faire pour former le B.

Pour le Q, si l'on se rappelle la façon dont se fait le D, on saura aisément celle de faire le Q; car la maniere de former le D, consiste à lever perpendiculairement le doigt du milieu, &c. & celle de former le Q, consiste à baisser ce même doigt perpendiculairement, & à observer de plus tout ce qui reste encore à faire pour former le D.

Il n'est question, pour faire l'R, que de fermer le point droit, de porter le pouce de la même main droite à la bouche, & d'en appuyer l'ongle sur les dents de dessus.

L'S sera faite si l'on étend horizontalement les index des deux mains, & qu'on les tourne tour-à-tour deux ou trois fois l'un sur l'autre, & si en même-temps on a les autres doigts fermés.

Pour le T, on le fait quand on met le bout de l'index de la main droite étendu horizontalement sur la dernière & la plus petite jointure de l'index de la main gauche, aussi étendu perpendiculairement. *NB.* Le bout de l'index doit porter sur la partie qui fait presque face au pouce : quant aux autres doigts, ils doivent être fermés.

Pour l'U, il faut lever perpendiculaire-

ment l'index & le doigt du milieu de la main droite, mais les tenir bien séparés, & avoir les autres doigts fermés.

Pour l'V, on leve perpendiculairement l'index & le doigt du milieu de la main droite, mais en les tenant séparés exactement, & ayant les autres doigts fermés.

Pour l'W, on leve perpendiculairement les trois premiers doigts de la main droite, qui sont le pouce, l'index & le doigt du milieu, que l'on tient bien séparés, avec les autres doigts fermés.

L'X, se fait dans le goût de l'H, en mettant l'index de la main droite étendu sur l'index de la main gauche, pareillement étendu horizontalement; mais cette position doit se faire en mettant le concave de la jointure du milieu de la main droite sur le concave de la jointure du milieu du doigt de la main gauche, & en tenant les autres doigts fermés.

L'Y, ne diffère du W, qu'en ce que, pour former l'W, il faut lever les doigts perpendiculairement, & que, pour former l'Y, ils s'étendent horizontalement, & les autres doigts se tiennent aussi fermés.

Le Z, enfin, se fait en mettant l'index, le doigt du milieu, & le doigt suivant de

la main droite sur les mêmes doigts de la main gauche, de façon que les trois doigts d'une main touchent ceux de l'autre main; mais avec cette différence, que l'index de la main droite ne doit pas toucher le doigt du milieu de la même main, que ce doigt du milieu ne doit pas toucher celui qui suit, & ainsi des doigts en question de la main gauche : d'ailleurs les paumes des mains doivent être tournées du côté de la terre.

Voilà l'Alphabet de la Langue par signes de l'Ordre des Francs-Maçons; il paroîtra certainement un peu obscur, & fort difficile à exécuter : cependant si le Lecteur veut y faire attention, & s'y exercer dans son cabinet, je suis sûr que peu à peu ce langage lui sera aussi familier qu'à moi.

Personne n'ignore que pour bien parler une Langue, il ne suffit pas de pouvoir en dire les mots, mais qu'il est de plus nécessaire de s'arrêter dans certains endroits du discours, de former certains sons, & de faire des points, c'est-à-dire, des signes qui prouvent notre étonnement, notre chagrin; & que se conformer à ces regles, c'est comme donner une ame à son discours. Il en est de même

de l'Écriture; aussi les Francs-Maçons ont-ils pensé que les mêmes regles devoient indispensablement s'observer dans leur Langage par signes. Je veux parler des Virgules, des deux Points, du Point seul, &c. Quelle horrible confusion, & quelles difficultés ne rencontreroient pas même les plus habiles dans leurs gestes dont nous venons de parler, si on n'avoit pas remédié à tous ces inconvénients par des regles, pour faire sentir la fin de la phrase, le changement de discours, l'interrogation, la réponse, l'affirmative, la négative, &c.! Cette prévoyance ne paroît pas à la vérité moins nécessaire pour s'entendre entre les Francs-Maçons, que l'air pour les faire vivre. On fait donc la virgule en levant perpendiculairement la main droite à la hauteur de la tête & en le passant vite & légèrement sur le visage; les deux points en fermant les deux poings, & en les avançant en ligne parallele & un peu horizontalement. Le point qui finit la phrase, ou plutôt le sens, se fait en fermant le poing de la main droite, & en l'avançant un peu horizontalement, mais point en ligne parallele; avec cette différence, que les deux poings doivent être l'un sur l'autre & tant
soit

soit peu séparés. Le point d'aspiration ou d'admiration se fait comme celui d'interrogation, avec cette seule différence, que, pour le point d'admiration, il faut que les poings que l'on met l'un sur l'autre se touchent, & que le poing droit doit être sur le gauche.

De toutes les cérémonies de la Société, dans le détail desquelles nous sommes entrés avec soin, il n'y en a pas une qui n'ait été sujette à quelque changement. Nous n'en avons pas été surpris, quand nous en avons cherché la cause, relativement au nombre prodigieux de Francs-Maçons, dont les caractères & l'humeur ne se ressemblent pas, & malgré la clarté des Statuts, l'établissement du Catéchisme, & le symbole ordonné pour les cérémonies de l'Ordre. Par exemple, il n'est pas possible à un *François* de ne pas innover dans ce qu'il fait, ou plutôt dans ce qu'il auroit fait : ni plus ni moins que s'il étoit garrotté, il faut qu'il se défasse de ses espèces de chaînes ; son imagination est absolument nécessitée à lui fournir des armes pour s'ouvrir un chemin à la vérité, ajouter, ou du bien au bien, ou du mal au mal. L'*Anglois* a le don de pousser les choses plus à leur perfection, que ne le

peuvent les autres Nations, ou qui du moins négligent de le faire : & l'*Anglois* n'apportera-t-il pas par ce goût-là un changement à tout ce qui se présentera à son esprit juste & pénétrant ? Un *Espagnol*, au contraire, ne négligera-t-il pas non-seulement de se perfectionner, mais même d'observer les regles qui lui seront imposées ? &c. Mais à l'égard de l'Alphabet des Francs-Maçons, je ne ferois concevoir qu'il cause des innovations, des querelles, & des schismes. Pourquoi ? Parce que peu de gens y sont immiscés, & qu'ainsi il leur est facile de convenir entr'eux des façons de parler. Afin que le Lecteur les connoisse d'autant mieux, il faut nécessairement qu'il sache que pour faire voir plus de délicatesse dans leurs mysteres, pour tenir leur secret toujours caché, & pour pouvoir toujours distinguer & reconnoître quel rang & quelle dignité remplissent ceux qui leur parlent, les Francs-Maçons ont inventé un Alphabet pour les Apprentifs, un pour les Compagnons, un pour les Maîtres, & un pour les Ecoffois. Il n'y a point de différence entre Apprentif & Frere Servant. Cependant ils n'ont fait des changements que dans les voyelles.

& cela pour faciliter par-là l'intelligence des Langues de ces quatre dignités, de sorte que les consonnes n'étant sujettes à aucune variation, il n'y a que le changement des voyelles qui en apporte à l'intelligence du langage. Les Apprentifs & les Freres Servants se font entendre à l'aide de l'Alphabet que nous avons développé. Voici la maniere dont les Compagnons expriment les voyelles.

On fait l'A comme celui des Apprentifs, avec cette différence, qu'au-lieu de mettre l'index & le pouce horizontalement, on les leve perpendiculairement.

Il y a pareillement peu de différence à l'égard de l'E entre les Apprentifs & les Compagnons, puisqu'au-lieu de porter l'index de la main droite, comme on le fait chez les Apprentifs, à l'œil droit, on le porte chez les Compagnons, à l'œil gauche.

L'I se forme de la même maniere qu'observent les Apprentifs, excepté que c'est avec le petit doigt de la main gauche.

La maniere de faire l'O est aussi la même que celle dont se servent les Apprentifs, à la réserve que c'est avec le pouce & l'index de la main gauche.

L'U de même, c'est-à-dire que les Ap-

prentifs & les Compagnons ne different qu'en ce que ceux-ci emploient l'index & le doigt du milieu de la main gauche.

J'en dis autant de l'V, puisqu'il n'y a de différence que dans les doigts, & que les Compagnons n'emploient que le doigt du milieu & l'index de la main gauche.

Pour le W, il n'y a point d'autre différence non plus entre les Apprentifs & les Compagnons, si ce n'est qu'en ce que ceux-ci se servent pour leur W du pouce de l'index & du doigt du milieu de la main gauche.

Pour l'Y on observe les mêmes formalités que chez les Apprentifs, excepté que les Compagnons n'emploient pas d'autres doigts que ceux de la main gauche. Voici les voyelles des Maîtres simples.

On fait l'A en étendant la main droite, en joignant bien exactement les quatre doigts, & en séparant, autant qu'il est possible, le pouce des autres : on porte de plus la main droite à la gorge, & en y appliquant ce qui sépare le pouce de l'index. *N.B.* Il ne faut pas qu'aucun des autres doigts touche le col, quoiqu'ils soient horizontalement unis avec l'index.

On fait l'E de la même manière que les Apprentifs, si l'on en excepte qu'au lieu de se servir seulement de l'index & de l'œil droit, on touche les deux yeux avec l'index & le doigt du milieu de la main droite.

On fait l'I, en levant perpendiculairement les deux petits doigts des deux mains, & en tenant les deux autres bien ferrés & unis ensemble.

Pour leur O, il se fait de même que celui des Apprentifs & des Compagnons; c'est-à-dire, que c'est avec le pouce & l'index des deux mains que les Maîtres font leur O.

Pour l'U, les Apprentifs & les Compagnons d'une part, & les Maîtres de l'autre, le font les uns comme les autres, c'est-à-dire, avec l'index & le doigt du milieu de la main droite & de la main gauche.

Il n'y a point de différence aussi entre cette troisième Dignité & les deux premières pour exprimer l'V, parce que les Maîtres se servent du pouce & de l'index des deux mains.

Le W a encore la même ressemblance entre ce troisième Ordre & les deux premiers, puisque dans celui-là on se sert de

l'index & du doigt du milieu des deux mains.

On fait l'Y avec le pouce, l'index & le doigt du milieu des deux mains, & par conséquent de même que l'Y des Apprentifs & des Compagnons tout ensemble. Voici enfin l'Alphabet des Maîtres Ecoffois quant aux Voyelles.

C'est la même formalité pour leur A que pour celui des Apprentifs, à la réserve que l'on applique au milieu du front l'espace qui divise le pouce de l'index.

On fait l'E, en touchant les deux yeux avec les deux bouts des index, savoir l'œil droit avec l'index de la main droite, & l'œil gauche avec l'index de la main gauche.

Pour l'I, il n'est question que de lever perpendiculairement le petit doigt de la main droite, de présenter au-dessus, & à peu de distance l'un de l'autre, le bout du petit doigt de la main gauche étendu horizontalement.

L'O se forme en faisant un cercle avec les pouces & le doigt du milieu des deux mains.

Pour l'U, il faut plier tout-à-fait les deux premières parties du doigt du milieu, & du doigt qui est à côté du petit doigt de

la main droite; c'est-à-dire, baisser ces doigts à commencer de la seconde jointure, & lever perpendiculairement l'index & le petit doigt, & observer que ces quatre doigts soient bien unis & joints ensemble; par ce moyen-là l'U est tout-à-fait formé.

L'V consonne se trouve en levant perpendiculairement le pouce & le doigt du milieu de la main droite, & en pliant tout-à-fait l'index, le doigt qui touche le petit doigt, & même le petit doigt.

Pour former le W, il faut simplement lever perpendiculairement le doigt du milieu de la main droite, & celui d'après du côté du petit doigt, lever aussi de même le petit doigt, le tout de la main droite, & avoir les deux autres baissés, c'est à-dire, les plier entièrement.

On fait l'Y en étendant horizontalement le pouce, l'index & le petit doigt de la main droite, & en tenant les deux autres baissés.

Voilà le changement que les Francs-Maçons ont fait universellement dans les Voyelles de leurs différentes Dignités, & il est généralement approuvé : mais ce n'est pas tout. Outre cette différence que nous venons de faire remarquer dans les

Voyelles, il s'en trouve encore une même dans les Consonnes. C'est une erreur, un abus, & une nouveauté qui s'est glissée comme les autres abus que nous avons fait remarquer au Lecteur. Or, comme nous n'alléguons ces changements que pour donner une connoissance exacte des mysteres de l'Ordre les plus cachés, & que nous avertissons même qu'ils ne sont regardés que comme un abus & des fautes; c'est pourquoi nous n'en ferons mention que suivant l'ordre de l'Alphabet, & sans avoir égard au rang ou à la dignité que l'on tient dans la Société.

Ils ont coutume de faire le B, en étendant horizontalement le pouce de la main droite, en appliquant le bout de l'index sur l'endroit du pouce qui est entre la première & la seconde jointure, en tenant ces deux doigts bien joints suivant la position ordonnée, & en observant de former une espece de cercle avec cet index. L'attouchement de ces deux doigts se fait, à l'égard du pouce, dans le côté droit, qui fait face à cet index.

Pour faire le D, on emploie les mêmes moyens que ceux dont on se sert pour former le B, avec cette différence, qu'au-lieu d'étendre le pouce & d'avoir

l'index courbé, ils étendent l'index, & tiennent le pouce aussi courbé qu'il se peut.

Pour faire l'**F**, il est passé en habitude chez eux de porter la main droite étendue au côté gauche, & de la retirer de là en ligne horizontale jusqu'au côté droit.

Pour le **G**, au-lieu de tirer l'oreille, ils touchent le bout du nez, qu'ils tirent un peu.

Pour l'**H**, ils croisent seulement l'index de la main droite sur l'index, & le doigt du milieu de la main gauche, suivant ce qui a été dit pour les Apprentifs, & par ce moyen ils ont fait leur **H**.

Ils font le **K**, en étendant le doigt du milieu, au-lieu de l'index de la main droite. De plus, d'autres le forment d'une façon tout-à-fait différente, en étendant horizontalement l'index de la main gauche, & en portant sur la première & troisième jointure du même doigt le bout de l'index & du doigt du milieu de la main droite, étendus aussi horizontalement.

Pour l'**L**, au-lieu de lever le doigt du milieu de la main droite, & de tenir les autres doigts joints les uns aux autres, ils ferment le poing, levent le coude perpendiculairement, & par-là ils forment une équerre en l'air.

Pour l'M, les uns, au-lieu de se servir du doigt du milieu, du doigt qui touche le petit doigt & de l'index, ne se servent que du doigt du milieu, du doigt qui touche le petit doigt, & du petit doigt, mais en les baissant perpendiculairement. Les autres font l'M, en levant ou les trois doigts suivant l'Alphabet des Apprentifs, ou de cette maniere-ci, qui consiste à lever les doigts perpendiculairement, & à y étendre horizontalement l'index de la main gauche, tenant d'ailleurs les autres doigts baissés.

La lettre L est sujette au même changement, c'est-à-dire, qu'au-lieu de l'index & du doigt du milieu, ils baissent le doigt du milieu, mais en même-temps le doigt qui touche le petit doigt; ou bien le doigt qui touche le petit doigt & le petit doigt : ou bien ils levent ces doigts perpendiculairement, & y mettent l'index de la main gauche.

On forme le P, en frappant de la paume de la main droite ouverte sur le genou qui est du même côté.

Le Q se fait d'une façon bien différente des autres, savoir en touchant les fesses avec la main droite.

Il n'y a pas d'autre façon pour for-

mer l'R , que de lever le petit doigt de la main droite perpendiculairement, & de mettre au-dessus le bout du petit doigt de la main gauche étendu horizontalement.

Pour l'S, au-lieu de tourner les doigts les uns sur les autres , ils tournent les bras en observant que les poings soient tout-à-fait fermés.

Ils admettent beaucoup de changement dans le T ; car au-lieu de se servir de l'index, c'est du pouce, ou du doigt du milieu, ou du suivant, dont ils se servent indifféremment.

Pour l'X, ils ne se distinguent des Apprentifs qu'en ce que c'est avec les doigts d'à-côté des petits doigts des deux mains qu'ils font cette lettre ; mais avec cette différence, que dans le premier cas les doigts du milieu se croisent en tournant les paumes des mains du côté de la terre, & que les paumes des mains des Maîtres se tournent du côté du Ciel.

Le Z ne souffre d'autre changement qu'à l'égard des paumes qu'ils tournent du côté du Ciel.

Les Francs-Maçons ont aussi introduit quelque nouveauté dans la forme de la Virgule, puisqu'ils la font en levant la

main droite à la hauteur de l'épaule, en la laissant tomber & passer par derrière jusqu'aux épaules, & en faisant ainsi une espece de demi-cercle. Les deux points se font avec les deux mains, en faisant un demi-cercle semblable à celui que nous venons de dire, qui doit se faire avec la main droite lorsqu'on veut former la virgule. A l'égard du point qui termine la phrase, leur usage est de le faire en baissant un peu la tête.

Pour ce qui est du point interrogant, leur coutume est de le former en levant la tête, en tournant le visage vers le Ciel, & en le penchant un peu en arrière. Reste le point d'admiration; ils le font en levant perpendiculairement les deux paumes des mains au Ciel, & en levant pareillement les bras.

Voilà les changements les plus connus que les Francs-Maçons ont introduits dans leurs Alphabets. A présent il est nécessaire de rapporter l'usage qu'ils en font. D'abord il faut observer qu'on ne communique ce secret qu'aux seuls bien-aimés de la Société, aux Anciens, & à ceux qui témoignent le plus de zèle pour l'honneur, l'avancement, & la gloire de l'Ordre; de sorte que ceux qui sont admis à

un aussi grand mystere, sont réputés les *Elus*, les *Colonnes* & l'*Appui* de la Société. Le jour auquel cela se confere, est un jour de *Gala*, c'est-à-dire, que c'est un jour marqué exprès pour cela.

Le nom de cette Assemblée est celui d'*Assemblée cachée* ou *Chambre noire*. Un des Freres avertit les Francs-Maçons qui ont obtenu l'*admittatur* quant à la connoissance de cet Alphabet, de se trouver tel jour & à telle heure au lieu où l'on tient ordinairement les Assemblées : les Freres qui ne méritent pas d'être instruits de ce secret, ignorent cet avertissement, qui est fait à leur insu, ou bien dans le temps que la Loge ordinaire est assemblée, ou bien quand le Bedeau à l'Ecoffoise va avertir la Société de porte en porte.

A propos des Ecoffois, je ne suis pas certain s'il est absolument nécessaire qu'un Frere sache les Alphabets pour remplir la place de Bedeau; mais je puis assurer mes Lecteurs, que je n'ai pas connu un seul Franc-Maçon Ecoffois qui n'ait été parfaitement instruit de ces Alphabets; & qu'au contraire j'ai trouvé plusieurs Apprentifs, Compagnons, & Maîtres, qui possédoient à fond les Secrets, la Doc-

trine & les Cérémonies de la Société, & qui cependant n'avoient jamais eu la moindre connoissance de ces Alphabets. Personne n'en doit être surpris, parce que le bonheur d'en être instruit ne dépend pas du Corps entier de l'Ordre, mais, au contraire, de la bonne volonté particuliere du Maître Ecoffois, avec le consentement de quelques autres. C'est pourquoi il arrive souvent que la connoissance de ces Alphabets est conférée à un Franc-Maçon qui n'en est pas digne, & qu'on la refuse à un autre qui la mériterait véritablement.



D U R E P A S

DES FRÈRES

EN GÉNÉRAL.

Occupés jusqu'à présent d'un détail sec & aride de circonstances & de formalités qui accompagnent ou qui précèdent la réception d'un Candidat, nous n'avons fait qu'exposer l'ordre & la disposition de chaque Frere, avec son attitude & le rang qu'il observe autour du cercle crayonné sur le pavé de la Salle; il est temps de sortir des ténèbres qui nous ont environnés. Un spectacle bien différent s'apprête, la lumière succede à l'ombre, le tumulte au silence, le plaisir à la retenue. Une Divinité favorable va descendre dans ces lieux, & le thyrsé à la main en écarter les soins & les ennuis; une fête charmante, où préside Bacchus, va s'exécuter en son honneur; en un mot le repas des Freres s'apprête, chacun d'eux se prépare à en soutenir la durée avec toute la décence & l'urbanité que lui impose le titre glorieux dont il est re-

vêtu. Car qu'on ne s'imagine pas qu'un air sauvage bannisse de la Loge les jeux & les plaisirs, & en rendent tout-à-fait le séjour inhumain. Non, éloignée de ces vertus farouches & stoïques qui nous font acheter la sainteté du cœur aux dépens du cœur même, elle fait l'épurer & l'embellir sans en exiger aucun sacrifice. Occupée tout à la fois de sa perfection & de son agrément, elle a su rendre l'une inséparable de l'autre, &, par un sage tempérament, conserver dans le degré nécessaire au bonheur de l'homme, ces passions qui ne lui deviennent funestes que pour ne les avoir pas tenues dans leur équilibre. Enfin, c'est dans cette troupe si digne du premier âge, & dont elle seule conserve les traits, que le plaisir le plus vif & le plus piquant, par un effet surnaturel, ne sort jamais des bornes que lui prescrit une délicatesse affranchie de toute contrainte, & avouée même par la vertu. C'est là que, sur un Autel consacré à la candeur, autour d'une table où regne une aimable franchise, où se rectifie sans cesse l'heureux système de réformer l'Univers, se renouvellent ces assurances mutuelles de tendresse & de fidélité entre ces amis, dont les inclinations différen-

tes dans leur principe, se réunissent dans les mêmes vues, & concourent au bonheur de la Société qu'ils forment. Mais il est temps d'approcher cette Salle de festin, & d'examiner en silence ce qui va s'y passer.

Aussi-tôt après la réception finie, on commence par laver le pavé; charger réservée, & qui tombe de droit au dernier reçu, pendant la fonction duquel les Freres se retirent dans un appartement voisin, où il leur est libre de s'asseoir, ou de se promener indifféremment. Les instruments consacrés à la cérémonie qui vient de finir, sont rapportés sur l'Autel, pour faire place à ceux du repas qui va commencer, & dont le Cuisinier ordonne les apprêts. A peine a-t-il parlé, que chaque Frere vole avec empressement exécuter ses ordres avec l'exactitude & la précision que nous allons détailler.

Quelqu'appartement que l'on choisisse pour le lieu du festin, la table doit y contenir autant de couverts qu'il y a de Freres; & ces couverts, dans leur distribution, doivent garder le même ordre que gardoit auparavant chaque Frere autour du cercle dont nous avons parlé, en différenciant également le côté du Midi, & les autres Points cardinaux.

Telle est la disposition de cette table, qu'on garnit de flambeaux, dont trois regardent directement le Grand-Maître; les autres se trouvent posés en triangle. A côté de ces flambeaux est un petit tambour de parchemin avec sa baguette. Le milieu de la table est occupé par une Statue* de bois, de la hauteur de deux pieds, dont la nudité découvre tous les traits de la Nature, que l'Art a parfaitement imités. Cette Statue est accompagnée d'une Colonne† de même matière & de pareille hauteur. A ses côtés sont rangés deux autres tambours avec leurs baguettes, vis-à-vis des deux Surveillants. Toute cette garniture placée à distances égales, & tous les Freres rassemblés, chacun d'eux ayant le tablier ceint, & paré de tous les hiéroglyphes qu'il a coutume de prendre à la Loge, le Grand-Maître ouvre la table de cette façon. Un coup de baguette donné sur le tambour, & répété par les deux Surveillants, ainsi que ces paroles : *Freres, la table s'ouvre*, est le premier signal. A ce bruit les Servants qui viennent de préparer la table, se retirent, tandis que les autres Freres vien-

* Cette Statue représente la Liberté.

† La Colonne fait l'Egalité.

nent y prendre la place qui leur est destinée, en observant de se tenir debout; & pendant ce temps le dernier *Apprentif* s'avance vers la porte, la ferme, & se tient derriere jusqu'à l'ordre qui doit l'en rappeler. Alors le Grand-Maître recommençant le signal de la même façon, & les deux Surveillants le répétant encore, il propose d'abord quelques points du Catéchisme à éclaircir, & ensuite appelant tous les Dignitaires de l'Ordre, dont il suppose toujours la présence, vu qu'absents ou non, leurs fauteuils sont toujours préparés, il termine l'appel qu'il recommence immédiatement après; & faisant le signe des *Apprentifs*, que tous les Freres font à son exemple, il frappe encore une fois le tambour, ainsi que les deux Surveillants, dernier signal après lequel chacun prend sa place.

Cependant le dernier *Apprentif*, en garde à la porte, qu'il a fermée pour exclure les Freres de l'appartement pendant tout ce prélude, voit enfin arriver l'instant heureux qui l'y rappelle. A peine le Grand-Maître & les deux Surveillants le lui ont-ils fait connoître par le dernier signal, que, la r'ouvrant, il fait entendre à haute voix ces paroles ravissantes : *Fre-*

res, la table est ouverte; & laissant la porte dans la même situation, il vient à table occuper la place qui lui est destinée. Douce faveur, qui le dédommage avec usure du temps qui lui en a dérobé la vue.

Aussi-tôt les Freres Servants, qui sont rassemblés derriere la porte du dehors, l'abandonnent, sans ouvrir davantage à qui que ce soit avant la fin de la Loge, à moins que l'irrégularité du cercle ne permît d'admettre un Survenant. Ils viennent ensuite se prêter aux besoins du Cuisinier dans son pénible emploi; &, suivant l'usage introduit dans les repas de cérémonie, chargent & déchargent tour-à-tour la table du poids délicieux des mêts qui s'y succèdent.

Qu'il me soit permis ici, pour l'honneur des Francs-Maçons, d'opposer ces sortes de festins qu'ils tiennent entr'eux, à ces repas sensuels où l'abondance le dispute à la délicatesse; à ces tables voluptueuses, où, toujours occupée à réveiller la pointe d'un goût & d'un appétit perdus dans les raffinements, la débauche rend tributaires de ses excès la terre & la mer, & épuise l'art des Cuisiniers dans tout ce qu'il eut jamais de plus galant & de plus recherché. Un semblable paral-

lele ne pourra sans doute tourner qu'à l'avantage de ceux-ci, où nous ne voyons la raison s'éclipser quelquefois parmi les Freres, que pour faire place à l'esprit; où le Nectar qui coule, ne sert qu'à rendre plus vive, & plus fertile en épanchements, cette amitié qui le distribue; en un mot, où, si l'on découvre quelques traces de luxe & de superfluité, on n'en peut conclure autre chose, sinon qu'on n'y en souffre les marques que pour entretenir toujours cette reconnoissance dont tout Frere se pique pour les dons de la Nature, & pour faire connoître plus dignement la grandeur & l'étendue des bienfaits d'une sage Mere, qui fait fournir abondamment à ses besoins & à ses plaisirs. Mais je ne m'appерçois pas qu'entraîné par mon penchant à relever jusqu'aux moindres formalités de cette Compagnie respectable, j'en laisse en arriere quelques-unes que je ne dois pas omettre, même avant que d'aller plus loin.

On remarquera donc que l'économie qui regne dans chaque repas ne souffrant pas qu'on y oublie aucun des accompagnements nécessaires, 1°. chaque Frere a devant son assiette deux bouteilles plei-

nes, l'une de vin, & l'autre d'eau; précaution qui vient de la connoissance de son tempérament, & des impressions dont il a besoin, avec un gobelet dont le fond est fort épais, & fabriqué ainsi pour plus de sûreté dans les coups violents dont on lui fait frapper souvent la table.

2°. Les Points cardinaux ne sont point tracés sur la table comme sur le pavé, mais on les marque sur quatre quarrés de bois avec de la craie. 3°. Le fauteuil des Dignitaires de l'Ordre est couvert d'un tablier, & chacun d'eux, ainsi que le Grand-Maître, a son buffet à part, au-lieu que les Freres n'ont pour s'asseoir que des chaises ou des tabourets indifféremment. 4°. Si l'on se trouve rangé à table, de façon que le nombre & la quantité des convives ne permette pas de garder la ligne droite, on s'y replie en un ou plusieurs demi-cercles, pour faciliter aux Freres le plaisir de la communication. 5°. A cette table, que nous appellons celle des Freres, quoiqu'ils n'y mangent pas tous ensemble, il y a cependant des cérémonies auxquelles nul d'eux ne peut se dispenser d'assister. 6°. Il y a toujours des places vuides entre le Grand-Maître & les Officiers, destinées aux Freres nou-

vement reçus, seulement cependant aux jours où l'on doit boire en cérémonie, ce que j'expliquerai dans la suite.

Pour ce qui concerne la fin du repas, & la manière de le fermer, elle est la même qu'au commencement & à son ouverture, aux paroles près; voici de quelle façon on en sort.

Le Grand-Maître frappe le tambour de sa baguette, en prononçant ces paroles, que les deux Surveillants répètent: *Freres, la table se ferme.* A ce premier avertissement les Servants se retirent, & le dernier Apprentif, comme auparavant, s'avance vers la porte, qu'il ferme, & y demeure jusqu'au dernier signal, tandis que le Grand-Maître marque le second par un autre coup de baguette sur le tambour, & par les mêmes paroles dont les deux Surveillants sont toujours les échos; après quoi le Grand-Maître, recommençant le signe des Apprentifs, nomme encore une fois les Dignitaires de l'Ordre; & ensuite, reprenant la baguette ainsi que les deux Surveillants, & frappant le tambour, il termine l'Assemblée avec ces dernières paroles: *Freres, la table est fermée;* paroles que répète aussi le dernier Apprentif, qui r'ouvrant la porte, les fait

entendre à haute voix à tous les Servants qui restent à la Loge pour remettre chaque chose en son lieu, tandis que les autres Freres, ayant quitté les marques de l'Ordre, en sortent pour retourner chez eux.

Mais comme j'ai promis de le faire, il ne sera pas inutile de rapporter ici, en peu de mots, ce qui se passe entre les Freres pendant le repas, & de les remettre quelque temps à table pour observer la formule gardée toutes les fois que l'on boit en cérémonie : ce qui est d'autant plus nécessaire, que cette formule ne differe pas peu de celle des Servants, quoique la substance soit toujours la même. Les Freres boivent donc en cérémonie, lorsqu'ils se portent mutuellement la santé du Prince du Pays où la Loge est établie; ensuite celle des Dignitaires, de leurs amis, & enfin de tous ceux de la Société. Cette maniere de saluer s'exécute ainsi. Le Grand-Maître se levant frappe sur le tambour; & ayant repris sa place, s'adresse à la Compagnie en ces termes: *Freres, écoutez-moi*; ce que les deux Surveillants n'oublient pas de répéter. Ensuite le Grand-Maître ajoute: *Freres, saluons*. Ce qui est suivi d'une rasade de vin

pur ou trempé, distribuée incontinent à chaque Frere, après laquelle le Grand-Maître faisant le signe des Apprentifs, salue tous les Freres, en disant : *Freres, en général, de cette vénérable Loge, saluons d'abord l'illustre, le clément Prince qui nous gouverne, & qui est digne d'épuiser en sa faveur tous les bienfaits du Ciel, auxquels puissent participer tous les Freres de notre auguste Société.* Ces mots sont encore répétés par les deux Surveillants, ainsi que ces nouvelles paroles du Grand-Maître : *Freres, écoutez-moi ; paroles importantes, & qui annoncent la célébration de l'auguste mystere qui va se consommer par ses mains. Profanes, approchez, il vous est permis ; & à la vue de cette coupe, & de la maniere de l'épuiser, rougissez de cette ignorance grossiere qui vous a caché jusqu'à ce jour l'art de vider dignement un verre ; rougissez, dis-je, & par ce seul exemple qui va se donner devant vous, apprenez enfin que les Francs-Maçons seuls savent véritablement se distinguer en tout du reste des Mortels.* Le Grand-Maître donc n'a pas plutôt fini de parler, que faisant le signe des Apprentifs, il prend le verre, 1°. de la main gauche : 2°. il le porte à hauteur de tête, en

étendant le bras horizontalement : 3°. il le dépose sur l'épaule gauche : 4°. il le rapporte sur la droite : 5°. il le porte à la bouche, en alongeant la main gauche dans toute son étendue : 6°. il étend la droite de façon que les deux bras forment la parallèle : 7°. il baisse le gauche, & le laisse retomber perpendiculairement sur le côté : 8°. ici le Grand-Maître répète encore, ainsi que les Surveillants, ces mots, *Freres, saluons* : 9°. il approche le verre des lèvres : 10°. il l'avale : 11°. il est avalé ; & la cérémonie expire avec le vin. Telle est cette façon admirable de se défaire d'un verre de liqueur avec toutes les formalités requises : heureuse découverte, que l'on doit à la Loge, & plus utile pour la suite aux buveurs que celle de la vigne même, puisque, sans ce prélude mystique, on en profaneroit les dons par son intempérance & par l'empressement incivil de les goûter. Après cette observation si nécessaire, il est bon d'en faire une seconde, qui ne l'est pas moins. On saura donc que cette cérémonie doit s'exécuter aussi par tous les Freres, & dans le même instant ; de façon que si quelqu'un d'eux par vivacité, ou par défaut de mémoire, venoit à manquer seulement un temps & une me-

sure, le reste des Freres, prêt à voir le fond du verre, seroit obligé de différer, en recommençant de nouveau.

On remarquera encore que lorsqu'on boit en cérémonie, s'il y a dans la troupe quelque Frere de nouvelle date, le Grand-Maître donne ordre de l'introduire en ces termes : *Vénérable Frere, premier Surveillant, faites venir le Frere nouvellement reçu* ; ce que le premier Surveillant communique au second, qui, s'adressant à l'ancien des Servants, lui ordonne de le faire entrer dans la salle. A son arrivée, le Grand-Maître lui fait signe de prendre séance à l'endroit qui lui est destiné, & d'un ton de voix que le vin rend charmante, il lui prescrit d'imiter tout ce qui va se passer devant lui. L'exemple est trop flatteur pour ne pas obéir. Le nouveau Frere, si bien déterminé, s'arme d'un verre, & fait honneur au vin : mais ce plaisir qu'on lui a procuré, lui est néanmoins vendu cher, par l'ordre qu'on lui signifie immédiatement après, de se retirer ; & assurément il faut être Franc-Maçon pour le faire avec tant de docilité. Cependant ce que je dis d'un pareil compliment, ne doit s'entendre que d'un Servant nouvelle-

ment reçu : il n'en est pas de même de tout autre Frere, auquel il est permis de rougir le bord autant qu'il lui plaît, tandis que les Servants, bornés à une seule fois, ne peuvent jouir du privilege. Il en est de même de toutes les occasions où l'on doit boire en cérémonie : tous les Servants sont obligés de s'y trouver ; & après avoir rempli cette commission, ils sont priés de la part du Grand-Maître de vouloir bien se retirer.

La fin de la table approchant, le Grand-Maître frappe sur le tambour, & faisant le signe & la révérence des Apprentifs, il prononce ces paroles, qui servent d'avertissement aux Servants de quitter l'appartement : *Freres, si quelqu'un de vous a quelque chose à me communiquer, qu'il parle.* Alors chacun est libre de lui proposer ce qu'il veut, suivant la permission qu'il vient d'en accorder. Or les propositions ordinaires roulent, ou sur la demande de quelqu'Aspirant qui desire d'être reçu, ou sur quelque innovation à faire dans la Loge, ou sur la promotion, la punition, ou l'exclusion de quelque Frere, en un mot sur tout ce qui concerne la Société & les Freres Servants. Si quelqu'un de ces derniers a quelque grief à

exposer contre un de ses Confrères ou contre tout autre, ou quelque chose à communiquer au Grand-Maître qui mérite son attention; comme il n'est point en droit de le faire lui-même, il doit s'adresser à quelqu'un des Freres distingués des Servants, & qui sont les seuls auxquels il appartient de porter la parole. Immédiatement après ces conférences, vient le temps du concert, pendant lequel les Freres s'occupent à faire retentir les appartemens des chansons des Apprentifs, tandis que les Servants vont enfin à leur tour se délasser agréablement de leur fatigue au milieu du repas qui les attend. Leur table est disposée de la même façon que la première, & lui ressemble en tout, excepté qu'on n'y voit point de fauteuils pour les Dignitaires de l'Ordre, & que les Symboles, dont ces derniers se parent, ne s'y retrouvent point. Du reste les Points cardinaux y sont marqués également; la Statue, la Colonne & les Tambours y sont dans la même position; savoir, un devant le plus ancien des Servants, qui parmi eux représente le Grand-Maître, & occupe le côté du Midi; & les deux autres devant le deux anciens, qui font la fonction de Surveil-

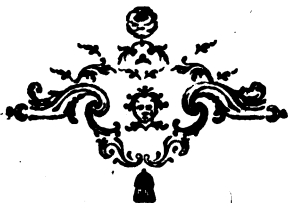
lants, & occupent le côté du Septentrion. Le reste des Freres est placé chacun selon son rang; & lorsqu'ils sont tous rassemblés, le plus ancien *ouvre, continue, & ferme la table*, ainsi que le Grand-Maître fait celle des Freres, dont ceux-ci imitent les cérémonies, en se saluant mutuellement, avec cette seule différence, qu'on ne nomme ni les Dignitaires, ni les Officiers de l'Ordre, & qu'on dit simplement : *Freres, saluons le Prince, &c.* A l'exemple des Freres les Servants chantent aussi, & s'entretiennent pareillement entr'eux de ce qui concerne leur Classe, comme d'y admettre un nouveau Servant que la Loge a déjà reçu : faveur dont ils sont les maîtres & les arbitres, quoiqu'il n'appartienne entr'eux qu'à l'ancien qui représente le Grand-Maître, ou bien aux Surveillants, d'en faire la proposition, en débutant par le signe & le salut des Servants.

Cependant les premiers Freres que nous avons laissés à table, malgré la gravité & le sérieux dont ils font profession dans toutes leurs cérémonies, ne laissent pas de s'y livrer à un badinage innocent, par mille faillies & mille traits d'esprit, dégagés néanmoins de ce que la raille-

rie a de bas & de grossier. C'est dans ce moment que commence cet aimable tumulte & cette gayeté qui communiquent à la table tous ses agréments, source quelquefois de certaines impolitesse chez plusieurs, à qui trop de légèreté ou de transport ne permet pas de réfléchir sur leurs actions & sur leurs paroles, quoique la Loge, assez indulgente, passe sans beaucoup de scrupule sur ces petits écarts. Mais nous ne devons pas laisser échapper un des traits le plus divertissant & le plus comique dont ce plaisir est assaisonné : c'est la manière que les Freres pratiquent entr'eux pour s'accuser mutuellement des fautes auxquelles le peu d'attention & de présence d'esprit donne lieu quelquefois. Voici comment ils ont coutume de procéder sur ce sujet. Le Frere qui s'est apperçu de quelque faute dans son Confrere, se leve ; & faisant le signe & le salut des Apprentifs, parle en ces termes : *Le très-vénérable Frere N... vient de commettre une indécence remarquable, & dont je demande la punition.* Alors il explique la nature de cette faute & de cette indécence. Tantôt c'est un ris immodéré ; tantôt un mot dit à l'oreille de son voisin ; tantôt sa serviette

qu'il a laissé tomber, & mille autres choses de cette conséquence. Alors l'Accusé se leve pareillement; & faisant le signe & le salut des Apprentifs, il attend en silence l'arrêt que le Grand-Maître va prononcer, lequel condamne le délinquant aux peines attachées à ces sortes de fautes; peines qui, pour l'ordinaire, se réduisent à quatre principales : la première est de se tenir debout pendant une minute; la seconde, de servir à table; la troisième, de rincer les verres; la quatrième, de moucher les chandelles, & autres choses de cette nature. Ce seroit ici le lieu de faire une infinité de réflexions sur les peines infligées à tout Frère qui s'oublie en quelque chose pendant le repas, & de faire sentir la sagesse du Grand-Maître & de la Société, dans des choses, qui, aux yeux des Profanes, ne paroîtront que fadeur & puérités, quelque importantes qu'elles soient dans le fond: mais comme une semblable explication deviendroit encore pour moi un nouveau sujet de reproches, & qu'après une indiscretion aussi marquée dans le cours de l'Ouvrage, il est juste au moins de laisser à la Société quelqu'un de ses mystères qui la console de l'insigne trahison

hison qu'on fait à tous les autres, ce sera au Lecteur à le pénétrer, s'il le veut. Il est d'ailleurs temps de sortir de la carrière, ce que je vais faire par quelques remarques sur la Franc-Maçonnerie en général : remarques dont j'aurois pu me dispenser, il est vrai; mais que m'oblige à ne pas omettre, le penchant qui m'entraîne à parler de cette Société le plus long-temps que je puis, & à ne laisser passer aucune occasion de prolonger mon plaisir à cet égard.





REMARQUES

SUR LA

FRANC-MAÇONNERIE

EN GÉNÉRAL

L'Ordre & la précision qu'ont exigé les différentes Classes dont il m'a fallu parler sans aucune interruption, n'ayant pu admettre aucune de ces remarques qui eussent fait perdre de vue le principal sujet, j'ai été contraint de les renvoyer à la fin du Livre, où le Lecteur sera plus satisfait de les voir rassemblées, que semées, pour ainsi dire, dans chaque partie de l'Ouvrage. Il y a plus; & si je suis plus long qu'on ne s'y attendoit, cette réflexion seule doit porter ma dispense. En fait de Franc-Maçonnerie, rien ne doit échapper, chacun des traits est trop

intéressant pour en omettre aucun ; & on pourroit dire qu'il en est d'elle comme de ces vins exquis, dont on doit boire jusqu'à la lie : c'est pourquoi j'ose même attendre que le Public me saura quelque gré des notions générales que je lui donne sur la Société, quoique le Volume eût pu s'en passer pour finir sans paroître tronqué.

On observera donc 1°. que la Loge des Servants ne peut se tenir un autre jour que le Lundi, sur les cinq heures du soir ; & que pour la former, il s'y doit trouver au moins sept des autres Freres, qui sont le Grand-Maître, les deux Surveillants, l'Orateur, le Trésorier, le Secrétaire, & le Bedeau. En cas d'absence néanmoins de ces derniers, les Servants peuvent en remplir les fonctions, suivant le degré d'ancienneté. 2°. Que chaque Servant, à sa réception, est obligé, surtout dans les Loges complètes, à une formalité véritablement religieuse, & digne des plus grands éloges, si je n'en avois pas fait connoître le but. Cette formalité consiste à mettre dans le tronc des pauvres une ou deux pieces d'or : preuve, disent les Francs-Maçons, de cette charité fraternelle qui anime leur

Corps, laquelle ne se borne pas à se procurer à lui seul une satisfaction dont il ne pourroit jouir dans son entier, s'il n'en portoit pas le sentiment jusqu'au cœur de ces infortunés, dans lesquels sa tendresse ne peut méconnoître un Frere, quelques malheurs qui le défigurent. Pour ce qui regarde les gants & le tablier dont chaque Frere se sert, nous avons déjà dit que la Société en fait les fraix, & que le Trésorier les distribue à tous ceux qui en ont besoin. Ce que je viens dire aussi du jour marqué pour tenir la Loge, ne doit pas s'entendre des Freres, auxquels il est libre de s'assembler chaque semaine autant de fois qu'ils le jugent à propos; privilege dont les Servants n'ont jamais joui, & dont je n'ai ni vu ni entendu d'exemple. Il ne sera pas hors de propos de marquer ici comment s'introduit à la Loge un Frere qui arrive après son ouverture. S'il est simplement Servant, il y est admis sans aucune façon par les Gardes de la porte extérieure, seuls chargés du soin de l'ouvrir. S'il est Apprentif, Compagnon, Maître, &c. alors il est ou Membre de la Loge, ou Visiteur, ce qui différencie la maniere de le recevoir. Si c'est un Membre de la Loge, on le laisse

entrér librement & sans aucune résistance à la porte intérieure, d'où il est conduit à celle de la Loge, où il se fait connoître en y frappant un coup avec le doigt qu'il courbe pour ce sujet : après ce signal le Bedeau l'ouvre & l'introduit. Si c'est un Visiteur, alors on le considère, ou comme Membre de la Loge, ou comme Etranger. S'il a ce premier titre, on l'admet sans cérémonie; s'il n'a que le second, la réception change de face. Les Gardes de la premiere porte l'ayant introduit dans le premier appartement, lui disent, *Frere, attendez* : après quoi l'un d'eux se détache, & va faire son rapport au Garde de la porte intérieure qu'il est arrivé un Frere étranger. Celui-ci croise aussi-tôt les épées, & s'adressant au second Surveillant arrivé à ce signal, il fait le signe & le salut des Apprentifs, & lui dit : *Vénérable Frere, second Surveillant, on présente à la porte un Frere étranger*. Le second Surveillant se retire, & ayant repris sa place à la Loge, il frappe de son marteau sur celui du premier Surveillant, & faisant aussi le signe & le salut des Apprentifs, lui dit : *Vénérable Frere, premier Surveillant, on présente un Frere étranger*. Ce dernier recommence la mê-

me cérémonie devant le Grand-Maitre, qui lui ordonne, ou à quelqu'autre Officier, d'aller examiner le Frere nouvellement arrivé, en ajoutant ces mots : *Vénérable N... vous examinerez le Frere étranger, & le conduirez à la Loge, si vous l'en trouvez digne.* Alors le Frere député pour l'examen, quittant l'appartement sans autre cérémonie que celle de faire en partant le signe & le salut des Apprentifs & des Servants, se transporte vers le Frere étranger, à qui il adresse ces paroles avec tout le sérieux & toute la gravité que demande l'auguste lieu dont il va parler : *Frere*, dit-il, *c'est ici la Loge de nos Vénérables Freres.* Le Frere étranger, dis-je, est obligé de répondre à ces mots par le signe & le salut des Servants, de dire ensuite le rang qu'il occupe dans l'Ordre, la dignité dont il est revêtu, soit celle de Maître, de Compagnon, &c. Après quoi on le conduit dans la Chambre Obscure, dont on ferme les portes; & après l'examen propre de sa qualité, l'Examineur le conduit enfin dans la Loge, où il va prendre la place de Visiteur, comme nous l'avons exposé ci-dessus. On en use de même à l'égard de tout Etranger qui se présente à titre de

Servant : le plus ancien de cette Classe le conduit pareillement dans une chambre obscure; l'examen sur le signe, l'attouchement, le mot, & le Catéchisme des Servants, s'y exerce de la même façon; on informe ensuite la Loge qu'il est arrivé un Frere Servant étranger, & vérifié par l'examen ordinaire. Alors le Garde, suivant la coutume, en fait son rapport au second Surveillant : ce rapport passe ensuite au premier, & de celui-ci au Grand-Maître, qui dit *cela est bien*, & admet le Frere étranger, auquel il fait occuper la premiere place parmi les Servants, tant à leur table, qu'à celle des autres Freres, lorsque la cérémonie de boire tous ensemble les y convie.

Avec moins de sincérité que celle qui a conduit ma plume jusqu'à présent, je pourrois sans doute en imposer au Public, sur le bruit horrible qu'on prétend qui se passe à la réception d'un Frere. Livré aux transports d'une imagination flattée de ses écarts, il me seroit facile d'en rassembler les désordres, de remuer la foudre, de faire briller l'éclair, de soulever les éléments, & d'intéresser la nature entiere au moment où la Franc-Maçonnerie se donne un nouveau Membre. Eloigné

d'un plaisir aussi peu sensé, je l'abandonne à ces Auteurs pénétrants, qui perçant au-delà du foible horizon qui borne notre vue, passent en esprit dans le Cabinet des Rois, en découvrent les secrets les plus cachés, en développent la politique la plus mystérieuse, & fournissent à l'Europe, dans une misérable Feuille répétée chaque semaine, les moyens de traverser des desseins conduits avec trop d'intelligence pour être soumis à la leur. Cependant, comme j'ai été plusieurs fois témoin en Allemagne, en Angleterre, & en France, de ces bruits dont le Peuple imbécille exagere le fracas, & que l'on excite quelquefois à la vérité pour effrayer l'Aspirant, j'en toucherai quelque chose avec toute la véracité que j'ai conservée jusqu'à présent, après avoir averti d'abord que ce tumulte est absolument indépendant de l'Ordre & de ses regles, & qu'il n'arrive que par caprice de la part du Grand-Maître & des autres Freres. Ce bruit consiste donc dans le remuement que l'on fait, de chaînes, de bâtons, de cloches, de tambours, de petards, & autres choses semblables, que l'on continue depuis le moment où l'Aspirant est entré, jusqu'à celui où il arrive au premier Point car-

dinal, où il cesse entièrement, pour faire place à la cérémonie des Epées croisées dont j'ai fait la description, mais lesquelles sont de l'institut de l'Ordre ; au-lieu que ce bruit dont je parle, & qui recommence encore trois fois, & ne finit qu'à l'arrivée de l'Aspirant auprès des autres Points cardinaux, n'est nullement de son essence. Il faut avouer néanmoins qu'un tel spectacle n'est assurément pas indifférent, & que tout le sérieux d'un Chinois s'y trouveroit déconcerté. Parmi les Aspirants, j'en ai vu plusieurs, l'un, saisi d'un frémissement universel, perdre l'usage des jambes & de la voix ; l'autre, couvert d'une sueur froide & d'une pâleur mortelle, le cœur palpitant, pousser de profonds soupirs, conjurant, Surveillant, le serrer étroitement ; & au milieu des hommes les plus vivants, & les moins disposés à cesser de l'être, se figurer d'être déjà à l'entrée de ce soupirail terrible qui conduisit Enée aux Enfers :

Spectatûm admissi risum teneatis amici.

Mais ce seroit mal reconnoître l'attention du Lecteur, que de lui laisser ignorer les deux exemples dont j'ai été témoin, & qui établiront la preuve convainquante de ce

que je viens d'avancer. L'un est arrivé à *Berlin*, & l'autre à *Paris*.

Dans le premier endroit l'Aspirant arrivé au second point cardinal, fut tellement saisi de frayeur, qu'il refusa d'aller plus loin, & arrachant avec force le bandeau qu'il avoit sur les yeux, il voulut recouvrer la lumière, dont la privation lui avoit été si sensible. Les Freres allarmés éteignirent aussi-tôt les chandelles, & reconduisirent dans les ténèbres l'Aspirant jusqu'à la porte de la Loge, où, après l'avoir grondé de sa vivacité, ils lui demanderent s'il étoit d'humeur d'achever la cérémonie, ou s'il vouloit absolument se retirer. Dans cette alternative si l'Aspirant eût pris le dernier parti, on lui eût bandé les yeux malgré lui, & après l'avoir remis dans la Chambre Obscure, il en eût été quitte pour reprendre ses habits, & se retirer; mais ayant demandé pardon de son emportement, & supplié les Freres de vouloir bien le lui pardonner, ils lui remirent le bandeau, en lui répétant sans cesse : *Ne craignez rien, tout ce que vous entendez s'est passé à la réception des autres*. Ensuite de quoi le second Surveillant le reconduisit autour du pavé, & delà à chaque Point cardinal,

soutenu toujours par les assurances de son Conducteur, du Grand-Maître, & des autres Officiers, qui tâchoient de ranimer ses sens éperdus, & de rappeler son courage ; car il est à remarquer que dans une pareille circonstance, ils ne peuvent forcer l'Aspirant en quelque façon que ce soit, & que cependant ils aiment mieux le voir continuer le cérémonial de bonne grace, que d'être contraints de le mettre hors de la Loge.

Dans le second cas, arrivé à *Paris*, l'Aspirant avoit déjà recouvré l'usage de la vue, lorsqu'un caprice survenant, il ne voulut point passer outre : mais il en avoit trop fait pour que les Freres y consentissent ; aussi se trouverent-ils si indignés, qu'ils résolurent d'user de violence, s'il persistoit à les y forcer. Or cette violence, suivant eux, étoit légitime, vu que l'Aspirant avoit déjà fait le serment, ce qui les autorisoit à l'employer. Elle consistoit 1°. dans les menaces & dans leur exécution : 2°. dans les promesses : 3°. dans l'autorité du Magistrat, ou, pour mieux dire, du Prince Protecteur de la Loge. Cependant, après quelques difficultés, l'Aspirant se rendit, & acheva la cérémonie qui l'initioit aux mysteres. Or,

comme je l'ai fait remarquer, tout Aspirant qui refuse de poursuivre la réception avant qu'on lui ait ôté le bandeau, peut revenir de la résolution qu'il a prise, à moins que les sollicitations & les instances des Freres ne la confirment : faute de quoi il en est toujours quitte pour la seule parole d'honneur qu'il donne, de ne rien révéler de ce qu'il a entendu.

Avant de finir, nous parlerons encore une fois du cercle, & des lignes crayonnées sur le plancher de la Salle. Quoiqu'absolument on ne puisse guere déterminer à qui il appartient de les y tracer, il est vrai cependant que cette charge ressortit aux Surveillants; & néanmoins s'ils ne sont point en état de la remplir, le Frere qui entend mieux le dessein le fait à leur place. Mais comme cet objet ne doit pas nous arrêter, nous passerons encore quelque temps à la réception des Servants, dont nous avons à la vérité rapporté les différentes formalités, tant que nous n'avons supposé qu'un Frere à recevoir à la fois : mais ces formalités se multiplient relativement au moindre ou au plus grand nombre; car s'il se trouve deux ou plusieurs Freres à recevoir, alors

on leur donne deux ou plusieurs guides pour les introduire à la porte extérieure de la Loge, d'où ils sont conduits par différents députés en diverses chambres obscures, où ils ont chacun leur Examineur, qui, après les préparatifs essentiels, les conduit à différents purificateurs. Ensuite la formule dont on se sert pour un seul Récipiendaire est toujours la même pour plusieurs, avec cette différence cependant, que le premier qui a été présenté à la Société après en être reçu, est aussi le premier que l'on fait entrer dans l'intérieur de la Loge, qu'il quitte lorsqu'il convient d'y admettre le second à son tour, auquel le troisième succède pareillement, & de même à l'égard des autres, vu qu'il n'est point permis à aucun Servant de se trouver à la réception d'un Frere.

Enfin il nous reste à faire connoître, qu'à cette réception, il s'y trouve quelquefois plus de cent Freres, que l'on conçoit bien néanmoins ne pouvoir garder exactement le cercle, vu la rareté d'un appartement capable de les contenir dans cette position : & c'est aussi une des raisons qui a peut-être fait diviser tous les Freres en quatre Classes, qui forment

aussi dans cette Salle quatre cercles différens. Si par hazard il venoit à se trouver dans un de ces cercles un nombre de Freres revêtus de la même dignité, & que ce nombre excédât celui d'une autre, alors les Anciens rectifient cette irrégularité en entrant dans l'intérieur du cercle, & laissant aux Freres d'une Classe inférieure à compléter le dehors. C'est dans ce même ordre aussi qu'on les voit lorsqu'ils croisent les épées chaque fois qu'un Récipiendaire passe d'un Point cardinal à l'autre. De là on peut conclure la vaste étendue de la salle de réception, où la grandeur du cercle crayonné n'est pas absolument considérable, n'ayant que cinq pas de longueur, & trois de largeur, & dans laquelle on ne voit ni chaises ni fauteuils, que pour le Grand-Maître & les Dignitaires de l'Ordre.

Telles sont les remarques que j'ai cru nécessaires à la perfection de cet Ouvrage : Ouvrage dont les Francs-Maçons n'auront point à murmurer dans un sens, & qui, loin de leur être préjudiciable, n'a pour but que leur intérêt; puisque pour peu d'usage que le Public fasse des leçons qu'il renferme, la Loge verra bientôt ses desseins accomplis, en comptant autant

de Membres que le monde a d'habitants. Et ç'a été spécialement dans la vue d'un tel avantage, qu'une plume, que tout autre sujet eût exercée de même, s'est consacrée volontiers à son accroissement, en épargnant à quiconque auroit eu dessein dans la suite de se faire initier aux mysteres, le préambule ennuyeux de sa réception. Il est à craindre cependant que je n'aie pris le change en quelque façon, & qu'au-lieu de la reconnoissance que je devrois attendre de la Société, je ne sois exposé au sort commun de ceux qu'un caractère bienfaisant entraîne naturellement à obliger, c'est-à-dire, à me voir récompensé d'ingratitude. Mais n'importe : de quelque maniere qu'en use à mon égard la Société, du moins ne m'arrachera-t-elle jamais la satisfaction secrète d'avoir pu la servir; satisfaction si rare dans ce siècle, malgré cette sage & généreuse réflexion d'un Philosophe du temps passé, BENEFICII MERCES IPSUM EST BENEFICIUM.

F I N.

A V I S
A U R E L I E U R,
pour placer les Figures.

Planche I.	Page 45
II.	55
III.	67
IV.	82
V.	299

134.647